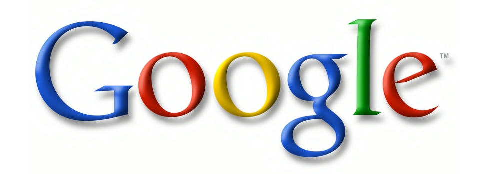




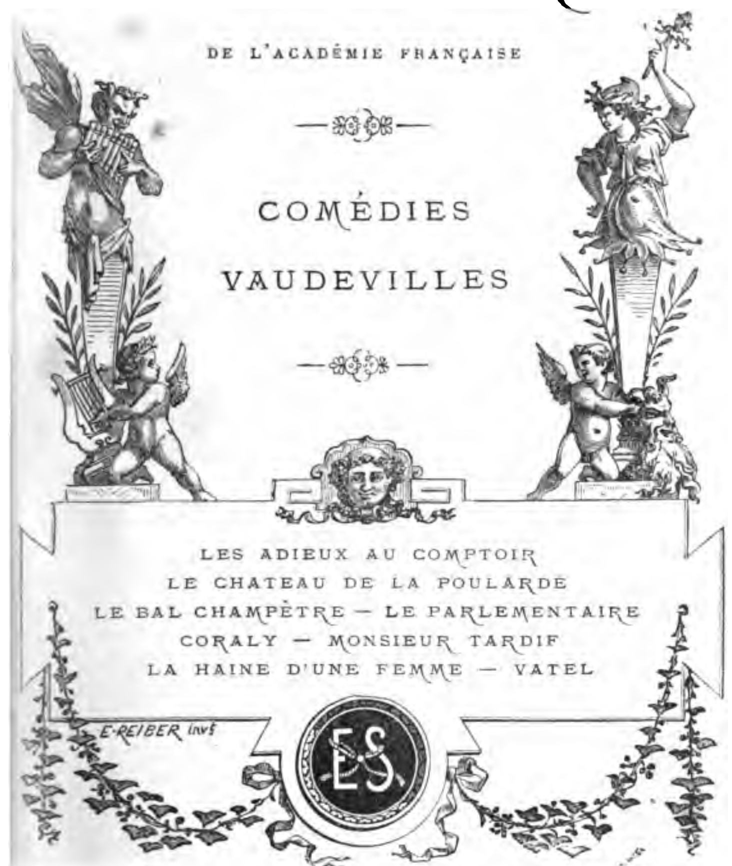
ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

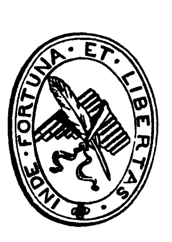
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
EUGÈNE SCRIBE



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

II. — 13 1877 22.



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

LES

ADIEUX AU COMPTOIR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

THÉATRE DU GYMNASE. — 9 Août 1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUBREUIL, marchand d'étoffes	MM. DORMEUIL.
BERNARD, jeune tapissier	PERRIN.
M. COTING, tailleur.	KLEIN.
UN JOCKEY, costumé à l'anglaise	ÉMILIEN.
FRANÇOIS, domestique	BORDIER.
Mme DUBREUIL.	Mmes GRANDVILLE.
ÉLISA, fille de M. et Mme Dubreuil.	ADELINE.

A Paris, dans la maison de M. Dubreuil.



LES

ADIEUX AU COMPTOIR

Un appartement assez élégant. — Porte au fond. Deux portes latérales. A droite, sur le devant, une petite table couverte d'un tapis; du côté opposé, une table ronde, sur laquelle on sert le déjeuner.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUBREUIL et Mme DUBREUIL, **sortant ensemble de la chambre à gauche.**

M. DUBREUIL.

Mais au moins, ma femme, écoute un peu la raison!

Mme DUBREUIL.

Non, monsieur Dubreuil, je ne veux pas que nous restions plus longtemps dans le commerce. Voilà vingt ans que je suis assise dans ce maudit comptoir, il me tarde d'en sortir.

M. DUBREUIL.

Songe donc, ma chère amie, que nous nous y sommes enrichis.

Mme DUBREUIL.

Raison de plus pour nous retirer, pour faire les bourgeois, pour acheter une maison à Paris et une à la campagne.

M. DUBREUIL.

Y penses-tu ?

Mme DUBREUIL.

AIR du Ménage de Garçon.

Et pourquoi pas? qui vous arrête?...
Surtout, monsieur, dans un moment
Où dans Paris chacun achète
Des maisons sans avoir d'argent !

M. DUBREUIL.

Par les acheter on commence,
Et bien des gens en font métier;
Mais il s'en vendrait moins, je pense,
Si l'on commençait par payer.

Mme DUBREUIL.

Eh bien! monsieur, rien ne vous empêche de commencer par là. Et quand je pense à ce bal où nous avons été hier avec ma fille... Dieu! que je voudrais me voir dans un salon de la Chaussée-d'Antin, sur un canapé, ou un divan! et recevant le beau monde; n'est-ce pas plus agréable et plus honorifique que d'être demoiselle de comptoir ou dame de boutique, aux ordres de tout le monde, astreinte à la sonnette et attachée à la demi-aune !

M. DUBREUIL.

Et moi, qui ne suis jamais sorti de la rue Saint-Denis ! qu'est-ce que je ferai dans ton beau salon de la Chaussée-d'Antin?

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Pour voir des sots gonflés de leur mérite,
De jeunes fats, des docteurs de boudoir,
De gros banquiers fiers d'avoir fait faillite,
J'aime bien mieux rester dans mon comptoir.
Franchise, honneur, vertus héréditaires,
Chez ces messieurs que feriez-vous? hélas!
Vous seriez là des plantes étrangères;
L'air n'y vaut rien... vous n'y prendriez pas.

Mme DUBREUIL.

Restez donc dans votre quartier, puisque vous le voulez ! mais au moins vous ne pouvez point sacrifier vos enfants ; et puisque nous avons de la fortune, j'espère que votre intention n'est pas qu'ils soient des marchands comme nous.

M. DUBREUIL.

Si fait, parbleu ! Mon fils Didier, qui a bientôt quatorze ans, sortira dans trois ans du collége, pour entrer, non pas, comme vous le disiez, dans une école militaire, mais dans mon magasin ; il ne portera ni l'épée ni l'épaulette, il y a assez de braves sans lui ; il portera comme moi la demi-aune et sera aide de camp de monsieur son père, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de le faire monter en grade et de le nommer général en chef...

Mme DUBREUIL.

Mais notre fille Élisa, qui est en âge d'être mariée, une fille charmante, qui a été élevée par moi ?...

M. DUBREUIL.

Notre fille épousera le fils de M. Bernard, mon ancien ami, un des premiers tapissiers de Paris.

Mme DUBREUIL.

Moi ! la belle-mère d'un tapissier !

M. DUBREUIL.

Où serait le mal ? Savez-vous qu'un tapissier comme celui là, qui a vingt mille livres de rentes assurées, vaut mieux qu'un notaire ou un avoué qui doit sa charge.

Mme DUBREUIL.

A la bonne heure ! mais si votre fille éprouve pour ce mariage une répugnance invincible ?

M. DUBREUIL.

Une répugnance invincible !... elle ne connaît pas son prétendu, puisque voilà dix ans qu'il est à Lyon à la tête de ma fabrique. Élisa ne pense rien de tout cela, et c'est vous qui lui mettez de pareilles idées dans la tête.

Mme DUBREUIL.

Voulez-vous vous en rapporter à elle? je vous promets de rester neutre.

M. DUBREUIL.

Eh bien! j'y consens.

AIR : On dit que je suis sans malice. (Le Bouffe et le Tailleur.)

Entre nous deux qu'elle prononce;
Mais aussi, d'après sa réponse,
L'hymen se fera sur-le-champ.

Mme DUBREUIL.

Eh quoi! vous voulez?...

M. DUBREUIL.

Oui, vraiment,
Je veux la forcer d'être heureuse.

Mme DUBREUIL.

Dieux! quelle tyrannie affreuse!

M. DUBREUIL.

Eh bien! tâchez, dès aujourd'hui,
De me tyranniser ainsi.

Mais taisez-vous; voici ma fille.

SCÈNE II.

LES MÊMES; ÉLISA.

Mme DUBREUIL, *s'asseyant sur un fauteuil.*

Approchez, Élisa, approchez, nous avons à vous interroger sur une affaire importante.

M. DUBREUIL.

Oui, ma fille, et surtout réponds-nous avec franchise, car nous ne voulons que ton bonheur.

Mme DUBREUIL.

Levez la tête, Élisa. Auriez-vous envie d'être mariée?

ÉLISA, vivement.

Oui, maman. (Se retournant vers M. Dubreuil, et lui faisant la révérence.) Oui, mon papa.

M. DUBREUIL.

C'est bien, c'est bien, voilà un empressement qui est de bon augure.

Mme DUBREUIL.

Et voudriez-vous épouser le fils de M. Bernard le tapissier?

(Lui faisant signe de la tête de dire non.)

ÉLISA, hésitant.

Non... non, maman.

M. DUBREUIL.

Comment! non?

Mme DUBREUIL.

Ah! monsieur Dubreuil, permettez : vous ne devez pas l'intimider ; il faut qu'elle soit libre de répondre. (A sa fille.) Comment! tu ne voudrais pas être la femme d'un tapissier? te voir depuis le matin jusqu'au soir dans une belle boutique, à mesurer des franges et à auner de la moquette?

(Lui faisant signe de la tête de dire non.)

ÉLISA.

Non, maman, non, certainement.

Mme DUBREUIL, à son mari.

Vous voyez que je ne lui fais pas dire... (A sa fille.) Est-ce que tu aimerais mieux, par hasard, un jeune homme comme il faut, qui n'aurait rien à faire toute la journée, qu'à mener promener sa femme au bois de Boulogne, en calèche ou en tilbury, qui lui donnerait des bijoux, des cachemires, (Regardant son mari avec attention.) et qui ne regarderait jamais le mémoire de la marchande de modes?

ÉLISA, vivement.

Ah! oui, maman; voilà le mari qu'il me faut; et je n'en veux pas d'autre.

M. DUBREUIL.

Et moi, morbleu! j'entends, mademoiselle...

Mme DUBREUIL.

Vous le voyez, malgré nos conventions, vous allez vous emporter.

M. DUBREUIL.

Non pas; mais qu'elle voie au moins celui que je propose. Voici trois jours que Bernard est arrivé de Lyon; ses premiers moments ont été donnés à sa famille et à ses affaires; mais maintenant il nous appartient; et je vous préviens que tantôt nous l'avons à dîner, pour que vous fassiez connaissance.

Mme DUBREUIL.

Eh! mon Dieu! nous le connaissons de reste, par tout le bien que vous nous en disiez.

AIR du vaudeville Les Amazones.

C'est un garçon honnête et raisonnable,
Plein de bonté, d'esprit et de vertus.

ÉLISA.

D'un caractère aussi joyeux qu'aimable.

M. DUBREUIL.

Eh bien, morbleu! que vous faut-il de plus?
Esprit, gaîté, prudence, bonté d'âme,
Que de vertus!... En voilà, Dieu merci!
C'est de quoi faire un héros... et madame
N'y trouve pas de quoi faire un mari!

Mme DUBREUIL.

Oui, monsieur; parce que je ne veux pas sacrifier ma fille, parce que nous ne sommes point faites pour subir continuellement l'humiliation du comptoir.

M. DUBREUIL.

L'humiliation du comptoir!... Ah çà! ma chère Jeannette...

Mme DUBREUIL.

Ah! Jeannette!...

M. DUBREUIL.

Dame ! c'était votre nom, quand je vous ai épousée... (On sonne.) Et, tenez, tenez, vous qui n'êtes point faite... entendez-vous la sonnette ? voilà du monde qui arrive. Allons, ma fille, ma femme, à votre poste.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; COTING.

COTING.

Pardon d'entrer jusqu'ici, n'ayant trouvé personne au magasin...

M. DUBREUIL.

C'est nous, monsieur, qui vous faisons nos excuses... Ma femme, une chaise à monsieur.

Mme DUBREUIL, *à part.*

Dieux ! être obligée d'être honnête avec tous ces gens-là !

COTING.

Ne vous donnez pas la peine, je viens acheter quelques pièces de velours... Sans me connaître, vous avez peut-être entendu parler de moi : je suis M. Coting, un des premiers tailleurs de Paris.

AIR : Le briquet frappe la pierre. (*Les Deux Chasseurs.*)

Mais dans le siècle où nous sommes,
Souvent les tailleurs, hélas !
Ne trouvent que des ingrats !
C'est nous qui faisons les hommes...
Un tel... n'est qu'un ignorant,
Grâce au bel habit qu'il prend,
On l'écoute en l'admirant.
A qui doit-il cette gloire ?
A qui doit-il son esprit ?
Il le doit à son habit...

Et quand je vois son mémoire,
Cet habit... dieux! quelle horreur!
Il le doit à son tailleur.

Vous savez que j'ai inventé l'étoffe qui porte mon nom, et qui a eu tant de vogue l'hiver dernier; et je viens vous consulter sur une espèce de velours que je voudrais créer, et que vous auriez la bonté de faire fabriquer. J'ai là des échantillons. (Pendant qu'il ôte ses gants.) Vous avez ici un petit local charmant.

M. DUBREUIL.

Oui, c'est notre arrière-boutique, que ma femme a voulu que je fisse arranger en salon, (Montrant la porte du fond.) et qui a une sortie particulière sur la rue.

COTING.

C'est fort propre; mais si vous venez chez moi, vous verrez, c'est tout en glace. De sorte que, quand un client essaie un habit, il le voit double.

M. DUBREUIL, à part.

Et il le paie de même... (Haut.) Eh bien! monsieur, vos échantillons?...

COTING, prenant plusieurs papiers.

M'y voici; non, c'est un billet de M. le comte de Saint-Edmond!

Mme DUBREUIL.

Saint-Edmond?

COTING.

Vous le connaissez?...

Mme DUBREUIL.

De réputation; ce jeune homme si aimable, si brillant...

ÉLISA.

L'oracle du goût et de la mode.

Mme DUBREUIL.

On nous en a beaucoup parlé dans toutes les sociétés où

nous allons. (Bas à M. Dubreuil.) Voilà le gendre qu'il vous faudrait.

COTING.

Moi, je ne le connais pas, impossible de le joindre; mais je connais son papier, et j'ai là une lettre de change passée à mon ordre, pour laquelle je me suis mis en règle... (Prenant d'autres papiers.) Ah! tenez, vous voyez ces deux nuances, ce velours noir et ce velours blanc; je voudrais... cela va vous étonner, mais moi, je suis un de ces génies créateurs qui visent à l'originalité... je voudrais combiner ensemble ces deux couleurs hétérogènes, et en faire jaillir une autre.

M. DUBREUIL.

C'est déjà fait.

COTING.

Comment?

M. DUBREUIL.

Nous avons le gris, le gris de souris, le gris perle...

COTING.

C'est dommage; mais c'est égal, gardez-moi le secret; vous pouvez toujours dire que c'est moi qui l'ai inventé.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (*Rien de trop.*)

Par l'invention, moi, je brille ;
Aussi, je ferai mon chemin.

DUBREUIL, lui montrant la boutique.

Par ici... ma femme et ma fille
Vont vous conduire au magasin.
J'ai plus d'une étoffe nouvelle
Dont on admire la couleur;
Et là, vous pourrez choisir celle
Dont vous voulez être l'auteur.

COTING, sortant avec Élisa.

C'est on ne peut pas plus honnête.

Mme DUBREUIL, à Coting.

Je vous suis, monsieur... (A M. Dubreuil.) Et quant à votre

M. Bernard, ne nous en parlez plus; car nous le détestons maintenant plus que jamais. (On sonne.) Allons, encore du monde. Voilà, voilà; on y va !

SCÈNE IV.

M. DUBREUIL, seul.

Dieux ! qu'un père de famille a de mal ! et qu'il y a une chose difficile au monde ! c'est de faire entendre raison à sa femme; car ma fille, cette pauvre Élisa, n'a pas de volonté, et serait, j'en suis sûr, toute disposée à m'obéir, si on ne lui montait pas l'imagination... Hein ! qui vient là ? c'est ce pauvre Bernard, mon gendre en expectative.

SCÈNE V.

M. DUBREUIL, BERNARD.

M. DUBREUIL.

Bonjour, mon garçon; qu'est-ce qui t'amène si matin ?

BERNARD.

Je n'ai pas eu la patience d'attendre jusqu'au dîner, parce que j'avais à vous raconter quelque chose de si étonnant... Mon père en a été dans l'enchantement, et il en sera de même de vous, j'en suis sûr, parce que vous êtes un si brave homme, un si honnête homme...

M. DUBREUIL.

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de toi. Allons, vite, dis-moi ce qui t'arrive.

BERNARD.

Voyez-vous, quand j'étais à Lyon, mon père m'écrivait toutes les semaines : « Sois bon sujet, et M. Dubreuil te

« donnera sa fille. » Vous-même, quand vous veniez, vous m'en disiez autant, et vous conviendrez que cela monte la tête d'un jeune commis-marchand, qui a dix-huit ans et de l'imagination... de sorte que, sans connaître mademoiselle Élisa, et sans l'avoir jamais vue, j'en étais déjà amoureux sur parole.

M. DUBREUIL.

Il n'y a pas de mal, jusqu'à présent.

BERNARD.

Ah! bien oui! tout cela était bel et bon de loin; mais je n'ai pas été deux jours à Paris que ça n'était plus ça.

M. DUBREUIL.

Qu'est-ce à dire?

BERNARD.

Hier au soir, j'ai été au bal chez un riche banquier, avec qui mon père a des relations d'affaires. Dieux! quel coup d'œil!

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Chez nous au bal on aime à rire,
C'est là que règne la gaîté;
Mais à Paris, sans se rien dire,
On s'amuse avec gravité.
Malgré l'orchestre aux sons joyeux,
Chacun dansait, et d'un air sérieux!
Et les messieurs! il faut les voir!
Pour être gai, tout le monde est en noir;
En voyant un pareil négoce,
Surtout leur sombre vêtement,
On dirait d'un enterrement
Qui se trouve à la noce.

Aussi, moi, qui n'y étais pas, j'allais me retirer, lorsque je vois entrer, avec sa mère, une jeune personne qui avait une physionomie si douce et si jolie, que, crac! au premier coup d'œil, voilà la tête et le cœur qui sont partis.........

M. DUBREUIL.

Allons, il ne manquait plus que cela, le voilà amoureux!

BERNARD.

Oh! amoureux en plein! Et vous sentez bien que je pensais déjà à vous et à mon père, et que je me faisais de fameux reproches, sans compter les remords qui allaient leur train, lorsqu'au moment où ces dames venaient de partir, quelqu'un les a nommées devant moi, et jugez de ma surprise! c'étaient madame Dubreuil et mademoiselle Élisa, votre femme et votre fille...

M. DUBREUIL.

Il se pourrait!... Hier, en effet, elles ont été au bal.

BERNARD.

Hein! quelle rencontre! et quel bon hasard! Tomber ainsi amoureux de sa femme! car je l'aimais d'avance. Je l'adore maintenant... je l'aimerai toujours. Je n'en ai pas dorm de la nuit; j'en ai la fièvre.

M. DUBREUIL.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

Je ne sais pas s'il faut ou non te plaindre;
Mais ça va mal, mon cher, pour tes amours.

BERNARD.

Que dites-vous! quel malheur faut-il craindre?
Ai-je un rival?... parlez vite, j'y cours.
Si je n'ai pas, pour celle qui m'enchante,
Assez d'esprit pour la bien mériter,
J'aurai, du moins, si quelqu'un se présente,
Assez de cœur pour la lui disputer.

M. DUBREUIL.

Voyez-vous, quelle bonne tête!... Eh! non, ce n'est pas cela, c'est ma femme et ma fille qui détestent les commerçants et le commerce, et qui ne veulent pas entendre parler de ce mariage.

BERNARD.

Qu'est-ce que vous me dites là! moi qui ne peux plus être heureux qu'avec mademoiselle Élisa!... D'ailleurs, est-ce que vous n'êtes pas le maître chez vous? Est-ce que vous ne pouvez pas dire : « Je le veux? »

M. DUBREUIL.

Oui, sans doute; mais qu'en arrivera-t-il? ma femme criera à la tyrannie, au despotisme, et ma fille, qui est déjà mal disposée, t'en aimera encore moins.

BERNARD.

Vous avez raison; mais alors quel parti prendre?

M. DUBREUIL.

Ce n'est pas facile! sans les heurter de front, trouver quelque moyen d'arriver à notre but. Il faudrait tâcher de plaire à ma femme et à ma fille. Hier, comment as-tu été accueilli?

BERNARD.

Fort bien. Mademoiselle Élisa avait un air si aimable! Et pour madame sa mère...

AIR : Du partage de la richesse. (*Fanchon la vielleuse.*)

Elle observait mon genre et ma méthode,
Car pour ce bal mon père avait voulu
Que l'on me fît un costume à la mode :
Ainsi, jugez comme j'étais vêtu.
Dans ce salon ils étaient tous si drôles!
Mais un surtout que de loin j'aperçoi;
Je m'en approche en haussant les épaules,
Et le miroir m'apprend que c'était moi.

Il est vrai qu'il n'y avait pas là un cavalier qui fût plus ridicule. Aussi tout le monde m'admirait.

M. DUBREUIL.

A merveille. Voilà un commencement. Pour continuer, il faut t'en aller sur-le-champ, car ma femme aime les élégants,

les gens à la mode ; et tout serait perdu si elle te voyait accoutré de la sorte.

BERNARD.

Dame ! c'est pour le matin, mon costume de travail.

M. DUBREUIL.

Va mettre ton bel habit, ta chaîne d'or, le lorgnon, et reviens sur-le-champ.

BERNARD.

A quoi bon ?

M. DUBREUIL.

A quoi bon ? Nous verrons après. Cela ne te regarde pas ; et quoi qu'il arrive, aie soin de ne me contrarier en rien, de me laisser faire, et de toujours dire comme moi.

BERNARD.

C'est dit.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. DUBREUIL, seul.

Diable ! moi, qui n'ai jamais été bien fort, me trouver ainsi, à mon âge, et pour la première fois de ma vie, à la tête d'une intrigue ! Je ne sais pas trop comment je m'en tirerai ; d'autant que d'ordinaire ce ne sont pas les pères qui se mêlent de ces choses-là. Mais c'est pour le bonheur de ma fille ; et puis, avec ma femme, ça m'épargne une querelle ; et, en ménage, c'est une économie qu'on n'est pas fâché de faire. Il y a tant d'autres occasions de dépenses... Hein ! qui vient là ? un jockey anglais...

SCÈNE VII.

M. DUBREUIL, UN JOCKEY.

LE JOCKEY.

Est-ce ici M. Dubreuil, un marchand d'étoffes?

M. DUBREUIL.

Oui, mon ami.

LE JOCKEY.

Je viens de la part de mon maître, M. le comte de Saint-Edmond.

M. DUBREUIL.

Ah! M. de Saint-Edmond, rue de la Chaussée-d'Antin?

LE JOCKEY.

Oui, monsieur.

M. DUBREUIL, à part.

C'est celui dont ma femme me parlait tout à l'heure... (Haut.) Qu'y a-t-il pour son service?

LE JOCKEY.

Il vous prie de passer demain matin chez lui; c'est pour un nouvel ameublement dans son petit salon.

M. DUBREUIL.

C'est bien; mais encore faudrait-il savoir... est-il là avec toi, dans sa voiture?

LE JOCKEY.

Non, monsieur; mon maître déjeune en ville; je viens de le conduire, et je ne dois aller le reprendre que dans trois heures avec la voiture.

M. DUBREUIL.

Dans trois heures... (A part.) Ah! mon Dieu, quelle idée! voilà mon plan qui m'arrive... (Haut.) Dis-moi, mon garçon, tu m'as l'air d'un garçon intelligent?

LE JOCKEY.

Dame ! monsieur, je fais mon état de jockey anglais du mieux que je peux.

M. DUBREUIL.

Et tu es bien attaché à ton maître?

LE JOCKEY.

Monsieur sait ce que c'est : un jeune homme à la mode, qui a une très-grande fortune... on a toujours un attachement proportionné.

M. DUBREUIL.

C'est juste ; et si, malgré ta fidélité, on te proposait de le quitter ce matin?

LE JOCKEY.

Comment ! monsieur?

M. DUBREUIL.

Pour trois heures seulement, (Lui donnant de l'argent.) et moyennant vingt francs par heure...

LE JOCKEY.

A ce prix-là, monsieur, je servirais vingt maîtres à la fois ; voyons, que faut-il faire ?

M. DUBREUIL, le tire à l'écart et lui parle bas.

Tais-toi ! c'est ma femme.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; Mme DUBREUIL.

Mme DUBREUIL, à part.

L'ennuyeux personnage ! j'ai cru qu'il ne s'en irait jamais. Et cet autre, un petit bourgeois qui me fait déployer vingt pièces d'étoffe sans rien acheter ! Il est bien dur, quand on a vingt-cinq mille livres de rente, d'obéir à des gens qui n'ont peut-être pas un écu dans leur poche, et qui se donnent encore les airs de marchander.

LE JOCKEY, à M. Dubreuil.

Il suffit, monsieur, je comprends.

(Il sort.)

Mme DUBREUIL.

Eh bien ! mon mari, en finirez-vous aujourd'hui? et quand comptez-vous déjeuner?

M. DUBREUIL.

M'y voici, ma chère amie; c'est que je terminais ici un article important.

Mme DUBREUIL.

Vraiment! quel était ce jockey?

M. DUBREUIL.

Celui de M. le comte de Saint-Edmond, dont tu me parlais tout à l'heure; il m'annonçait que son maître allait venir ce matin choisir des étoffes.

Mme DUBREUIL.

Il se pourrait! moi qui avais tant d'envie de le connaître!... Ah! mon Dieu! dans quel état est ce salon!... (Appelant.) François! François! holà! quelqu'un. Ma fille, ma chère Élisa!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; FRANÇOIS, puis ÉLISA.

Mme DUBREUIL.

Accours donc, ma chère amie... Tu ne sais pas une nouvelle... M. de Saint-Edmond qui va venir... Eh! vite, François, rangez ce salon.

FRANÇOIS.

Et le déjeuner qui était prêt?

Mme DUBREUIL.

Vous le servirez tout à l'heure... nous attendons auparavant une visite.

FRANÇOIS.

C'est donc cela qu'il y a là un beau jeune homme qui vous demande?

Mme DUBREUIL.

Et vous l'avez fait attendre!... qu'il entre vite, François... et n'oubliez pas de l'annoncer, comme cela se fait toujours.

FRANÇOIS.

Comment! madame?

Mme DUBREUIL.

Eh oui... vous entrerez le premier en disant : « Monsieur « de Saint-Edmond. »

M. DUBREUIL, à part.

Elle fait bien d'y songer... j'avais oublié le plus essentiel.

(François sort.)

Mme DUBREUIL.

Mais, j'y pense maintenant... dans quel négligé me voilà!

ÉLISA.

Que je suis contente!... que j'ai bien fait de mettre ce matin cette robe!...

M. DUBREUIL, à part.

C'est ça... la tête est partie... voilà toutes les girouettes en mouvement.

(Les deux dames arrangent leur toilette devant la glace

SCÈNE X.

LES MÊMES; FRANÇOIS, puis BERNARD.

FRANÇOIS, entrant et annonçant à haute voix.

Monsieur de Saint-Edmond.

BERNARD, regardant M. Dubreuil.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

M. DUBREUIL, allant à lui.

Salut à monsieur de Saint-Edmond.

BERNARD, bas.

Il paraît que c'est mon nom.

M. DUBREUIL, de même.

Oui, sans doute. (Haut.) Je suis trop heureux de recevoir l'homme le plus à la mode de Paris... (Bas.) Tu es un élégant, entends-tu? et tiens-toi droit...

BERNARD, de même.

Soyez tranquille... vous allez voir, rien que le salut... (S'avançant près des dames, et les saluant, la tête entre les deux épaules.) Belles dames, j'ai l'honneur d'être le vôtre, autant que possible.

Mme DUBREUIL et ÉLISA, faisant la révérence.

Monsieur...

ÉLISA, levant les yeux, bas à sa mère.

Ah! mon Dieu! maman... c'est ce monsieur d'hier avec qui j'ai dansé, et qui ne nous a pas quittées de tout le souper.

Mme DUBREUIL.

Comment! il se pourrait!... il était donc au bal incognito?

BERNARD, les lorgnant.

Il me semble, autant que le bon ton me permet d'y voir... que j'ai déjà eu le plaisir de rencontrer ces dames?

Mme DUBREUIL.

Mais, oui, monsieur... nous avons passé hier la soirée ensemble.

BERNARD.

Est-ce hier?... eh! oui, rue Lepelletier... un bal de banquier; une cohue... moi, je n'y vais jamais... aussi, je n'étais pas invité... je n'y connais personne... c'est un ami qui m'y a amené.

Mme DUBREUIL.

Il me semble cependant que le bal...

BERNARD.

Ah! laissez donc...

AIR : Sans mentir. (Les Habitants des Landes.)

Oui, le luxe et l'opulence
Éblouissent tous les yeux;
Mais chez les gens de finance,
Tous les bals sont ennuyeux.
Terpsichore craint l'approche
Des Crésus prompts à glisser,
Et dit, en voyant leur poche,
Où tant d'or vient s'entasser :
« C'est trop lourd (*Bis.*) pour bien danser. »

Et puis, quelle société !... je n'y ai rencontré que deux personnes véritablement dignes de mes hommages... aussi, je ne les ai pas quittées... et j'étais loin de m'attendre aujourd'hui au plaisir de les revoir.

ÉLISA, bas à sa mère.

Qu'il est aimable et galant !

Mme DUBREUIL.

Eh bien ! monsieur Dubreuil, vous l'entendez... vous voyez que les gens comme il faut se reconnaissent partout.

BERNARD.

Du premier coup d'œil... Je vous défie d'entrer dans un salon, sans être remarquée...

Mme DUBREUIL, à part.

Comme tout ce qu'il dit est de bon ton !

(François apporte le déjeuner.)

BERNARD.

Comment!... vous n'avez point encore déjeuné? à onze heures!... mais c'est comme moi... c'est tout à fait bon genre.

Mme DUBREUIL.

Oui, monsieur, c'est notre habitude.

M. DUBREUIL.

Excepté qu'aujourd'hui nous avons deux heures de retard... mais si vous voulez sans façon être des nôtres?

BERNARD.

Comment donc!... mais très-volontiers.

Mme DUBREUIL, bas à son mari.

Qu'est-ce que vous faites?... nous n'avons personne... François est si maladroit pour servir!

M. DUBREUIL.

Eh bien! monsieur n'a-t-il pas ses gens?

BERNARD, à part.

Mes gens!... qu'est-ce qu'il dit donc?

M. DUBREUIL, à Bernard.

Tenez, justement, voici votre jockey.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; LE JOCKEY, en grande livrée.

LE JOCKEY, s'adressant à Bernard.

Je viens savoir les ordres de monsieur.

BERNARD, bas à Dubreuil.

Dites donc... il se trompe de maître.

M. DUBREUIL, de même.

Va toujours, c'est convenu.

BERNARD, au jockey.

Mais, mon cher, comme vous voudrez... je crois que vous pouvez attendre.

ÉLISA, à la fenêtre.

Dieux! quel joli tilbury!

LE JOCKEY.

C'est la voiture de mon maître.

BERNARD, bas à Dubreuil.

Ma voiture!... c'est encore convenu?

M. DUBREUIL, de même.

Eh! oui, oui... (Haut.) Allons, asseyez-vous.

BERNARD, après avoir pris place à la table, et cherchant un nom.

Tom... John... Villiams, mon jockey... servez-nous à table.

M. DUBREUIL.

Monsieur, nous sommes flattés de voir que vous ayez bien voulu partager le déjeuner de famille.

BERNARD.

Je suis trop heureux d'y être admis, et tout mon bonheur serait à mon tour de pouvoir vous recevoir chez moi.

Mme DUBREUIL.

Monsieur, ma fille et moi... sommes infiniment flattées... (Bas à son mari.) Je vous le demande, monsieur, est-il possible d'être plus honnête?

M. DUBREUIL.

Vous le trouvez donc...

Mme DUBREUIL.

Charmant!... (Au jockey.) Je vous demanderai une tasse.

M. DUBREUIL, souriant.

Vraiment... (A part.) Allons, allons, je suis enchanté de ma ruse; et pour la première fois que je m'en mêle, ça ne va pas mal.

SCÈNE XII.

M. DUBREUIL, Mme DUBREUIL, ÉLISA, BERNARD, autour de la table, et déjeunant; LE JOCKEY, debout, occupé à les servir; COTING, entrant par la porte du magasin.

COTING.

Je suis désolé... de vous déranger encore... je ne vous dis qu'un mot, et je m'esquive.

(M. Dubreuil se lève de table, et va causer avec lui à l'autre bout du théâtre.)

Mme DUBREUIL, à Bernard.

Ne faites pas attention, c'est un chaland... ça n'en vaut pas la peine.

COTING, à M. Dubreuil.

Ce velours gris perle me paraît bien... j'en prendrai quatre pièces pour commencer... pour le surplus...

Mme DUBREUIL, à qui Bernard a parlé bas pendant ce temps.

C'est charmant! Dieux! qu'il a d'esprit!... On avait bien raison de nous vanter M. de Saint-Edmond.

COTING, haut.

Hein!... qu'est-ce que c'est?... quel nom ai-je entendu? Comment!... monsieur serait?...

ÉLISA.

M. de Saint-Edmond lui-même.

COTING.

En effet... je reconnais son jockey... celui qui me renvoyait toujours. (Haut à Bernard.) Plusieurs fois, monsieur, je me suis présenté à votre hôtel, sans vous rencontrer.

BERNARD.

A mon hôtel!... (A part.) C'est encore quelque incident arrangé par le beau-père.

COTING.

Votre domestique, ici présent, m'a toujours dit que vous n'étiez pas visible.

BERNARD, à part.

Ce gaillard-là joue bien son rôle...

LE JOCKEY, à Coting.

C'est vrai, monsieur... mais j'avais des ordres...

COTING.

Que j'ai toujours respectés... je suis Coting... Coting, tailleur... Et, puisque je vous trouve, voici une petite let-

tre de change, acceptée par vous, et passée à mon ordre.

M. DUBREUIL, à part.

Eh! mon Dieu!... je n'avais pas pensé à celui-là... ce que c'est, quand on commence!

BERNARD, à part.

C'est bien cela... Tous les jeunes gens à la mode ont des créanciers... et le beau-père m'en a trouvé un. (Haut à Coting.) Eh bien! mon cher, qu'est-ce que cela?... une lettre de change!... est-ce que cela me regarde? est-ce que je peux me mêler de tout?... c'est moi qui les fais, c'est déjà bien assez.... mais ce n'est pas moi qui les paie... Voyez mon homme d'affaires... Est-ce que vous me prenez pour un bourgeois?

COTING.

Non, monsieur; je sais bien la différence... Les bourgeois paient eux-mêmes... mais c'est que je me suis mis en règle... Il y a contrainte par corps; et je serais désolé, pour si peu de chose, de causer du désagrément à monsieur...

M. DUBREUIL, à part.

Ah! mon Dieu!... tout va se découvrir.

COTING.

Et de le faire mettre en prison.

Mme DUBREUIL et ÉLISA.

En prison!...

BERNARD, aux dames.

Taisez-vous donc... ça n'est pas possible... je ne découche jamais. (A Coting.) De quoi est-il question?... de mille écus?

COTING.

Du tout, monsieur... d'une misère de cinq cents francs.

BERNARD, toujours à table.

Et c'est pour cela que vous me rompez la tête?... Tenez, entendez-vous là-dessus avec M. Dubreuil, nous sommes en

compte courant... et il va vous solder. (A madame Dubreuil.) Je vous demanderai un peu de crème.

M. DUBREUIL.

Comment! morbleu!... y pensez-vous... payer cinq cents francs!

Mme DUBREUIL, versant de la crème à Bernard.

Sans doute, mon ami, vous ne pouvez refuser à M. de Saint-Edmond.

BERNARD.

Certainement; qu'est-ce que cela vous coûte?

M. DUBREUIL.

Ce que ça me coûte?... c'est que vous croyez plaisanter... mais je suis dans ce moment-ci dans une position... (A part.) Mais renoncer à une ruse qui va si bien... (On entend sonner. — Haut à sa femme.) Allez donc vite... (Bas.) Et puis d'ailleurs le véritable Saint-Edmond paiera peut-être. (On sonne encore. — Haut.) Mais allez donc, madame!

Mme DUBREUIL, se levant de table.

Excusez, monsieur...

BERNARD.

Faites, madame... je sais bien ce que c'est que le commerce.

Mme DUBREUIL, à part.

Ah! si celui-là s'avise de marchander, il sera bien venu.

(Elle sort.)

M. DUBREUIL, à Coting.

Monsieur, passons dans mon cabinet... nous allons régler cela. (Bas à Bernard.) Je te laisse quelques minutes avec ta prétendue... profite des moments, car ils sont chers.

(Il entre avec Coting dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XIII.

BERNARD, ÉLISA, LE JOCKEY.

ÉLISA, à part.

Et mon papa qui me laisse avec lui!... Qu'est-ce que je vais lui dire?

BERNARD, à part.

Le beau-père a raison... c'est l'instant ou jamais de me déclarer.

ÉLISA.

Vous disiez, monsieur, que vous étiez venu pour voir des étoffes?... Je vais, si vous le voulez, vous conduire au magasin.

BERNARD.

Tout à l'heure... (Au jockey qui sort.) Williams, allez à votre cheval. (A Élisa.) Dans ce moment, j'ai le temps d'attendre.

ÉLISA.

C'est que j'ai peur que vous ne vous ennuyiez avec moi... Je ne vais pas souvent dans le monde, et je ne suis pas au fait de ses usages.

BERNARD.

Tant mieux... Vous ignorez combien le grand monde est ennuyeux!... Je ne dirais pas cela devant votre mère, qui s'en est fait des idées magnifiques; mais il n'y a pas encore bien longtemps que j'y suis... et j'en ai déjà assez.

ÉLISA.

se pourrait!

BERNARD.

Au premier coup d'œil, ça paraît agréable de briller, de se promener, de n'avoir rien à faire... mais si vous saviez, au bout de quelque temps, comme la journée est longue!

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier.*)

Au boulevard, voyez sur une chaise
Plus d'un confrère, hélas! tout endormi!
Pour échapper à l'ennui qui lui pèse,
Il monte en vain sur un léger whiski,
L'ennui s'élance et galope avec lui;
Puis à la Bourse en revenant il passe,
Ou bien au jeu se livre avec ardeur,
Implorant comme une faveur
Quelque chagrin qui le délasse
De la fatigue du bonheur.

Ah! si j'avais suivi mes premiers projets, je n'en serais pas là... j'avais de l'argent, des capitaux assez considérables, je me serais mis dans le commerce.

ÉLISA.

Vous?... dans le commerce!

BERNARD.

Et pourquoi pas? moi, je me fais une idée charmante d'une vie utile et occupée; je me vois avec ma femme, au milieu de mes vastes magasins.

ÉLISA.

Votre femme! vous vous seriez donc marié?

BERNARD.

Sans doute; ne fût-ce que pour partager mon bonheur! Dans l'état que j'aurais pris, tous les moments n'auraient pas été donnés au travail. Après une matinée utilement employée, cinq heures arrivent, la caisse et le registre sont fermés; libre de tous soins, content de soi-même et des autres, quelle douce gaieté anime le repas! Le soir, on va chercher avec sa femme un spectacle amusant; ou bien l'on va dans quelques sociétés, chez de bons amis, qui sont enchantés de vous voir; et, dans la belle saison, on a, près de Paris, une maison de campagne charmante, où l'on va passer les fêtes et les dimanches. On a même la demi-fortune ou le char-à-bancs qui vous transporte gaiement et en

2.

famille; ajoutez à cela l'amour qui embellit tout, et vous verrez qu'un brave et honnête marchand qui a de la considération, une bonne femme et de la fortune, est encore, de tous les bourgeois de Paris, celui qui a l'état le plus heureux.

ÉLISA.

C'est pourtant vrai; je n'avais jamais pensé à tout cela.

BERNARD.

Mais, pour ce beau projet, il faut d'abord une femme qu'on aime, et dont on est aimé.

AIR du vaudeville de *La Volière de frère Philippe.*

Premier couplet.

Trouver une femme que j'aime,
N'est pas difficile, je crois.

ÉLISA.

Vous avez fait un choix?

BERNARD.

Je veux vous le dire à vous-même.
(Faisant un geste.)
Mais écoutez... n'entends-je pas
Vers nous revenir votre père?
Je crois, hélas!
Qu'il faut me taire.

ÉLISA.

Non, non, monsieur, l'on ne vient pas.

Deuxième couplet.

BERNARD.

C'est pour vous que mon cœur soupire.

ÉLISA, parlant.

O ciel!

BERNARD.

Et je ne dois plus vous revoir,
A moins pourtant qu'un mot d'espoir...

ÉLISA, baissant les yeux.

Quoi !... faut-il donc ici vous dire...
Mais écoutez... n'entends-je pas
De ce côté venir ma mère ?
Je crois, hélas!
Qu'il faut me taire.

BERNARD.

Non, non, vraiment, l'on ne vient pas.

(On entend sonner.)

Mme DUBREUIL, appelant.

Élisa, Élisa...

ÉLISA.

Vous voyez bien, monsieur.

BERNARD.

Encore un instant, je ne vous demande qu'un seul mot...

(On entend sonner.)

ÉLISA.

Impossible, puisque maman m'appelle.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

BERNARD, seul.

Elle me quitte; mais c'est égal, je crois maintenant que mes affaires sont bien avancées.

SCÈNE XV.

BERNARD, COTING, puis M. DUBREUIL.

COTING, sortant du cabinet de M. Dubreuil et saluant.

C'est très-bien, voilà qui est arrangé. (A Bernard.) Je suis payé, monsieur, je vous salue et je m'esquive, car on m'attend.

(Il sort par le fond.)

BERNARD, regardant autour de lui.

Qu'est-ce qu'il dit donc, qu'il est payé? c'est inutile, puisqu'il n'y a là personne.

M. DUBREUIL, sortant du cabinet.

Eh bien! mon garçon, comment cela va-t-il?

BERNARD.

A merveille ; mais il faut convenir aussi que vous vous y entendez joliment ; tous les incidents ont été disposés avec un art, surtout une progression!... ce jockey d'abord, puis le tilbury, et enfin ce créancier que vous avez inventé, c'était le coup de maître.

M. DUBREUIL.

Comment! que j'ai inventé? C'est charmant. Il croit toujours que c'est pour rire. Apprenez, monsieur, que cette invention-là m'a coûté cinq cents francs, et qu'à la rigueur je devrais rabattre sur la dot... Mais ne parlons pas de cela. Tu es donc content de ton entretien?

BERNARD.

Je suis dans l'enchantement ; j'ai fait ma déclaration, et, à moins que l'habit que je porte ne me donne déjà de la fatuité, il me semble que je suis payé de retour.

M. DUBREUIL.

Vraiment? Eh bien! il ne faut pas perdre de temps, et porter les derniers coups. Tu aimes ma fille, tu en es aimé, c'est très-bien, je vais déranger tout cela.

BERNARD.

Comment! monsieur?

M. DUBREUIL.

Eh! oui, je vais tout rompre.

BERNARD.

Mais, monsieur Dubreuil, je ne souffrirai pas...

M. DUBREUIL.

Et si tu me contraries, tu ne l'auras pas... Voici ma

femme et ma fille, entre dans ce cabinet, écoute, ne dis mot, et laisse-moi faire.

(Bernard veut insister, Dubreuil le pousse dans le cabinet à droite et revient.)

SCÈNE XVI.

M. DUBREUIL, Mme DUBREUIL, ÉLISA, BERNARD, dans le cabinet.

Mme DUBREUIL, à Élisa.

Comment! ma fille, il serait amoureux de toi!... que me dis-tu là ?

ÉLISA.

Oui, maman, je vous assure... (A M. Dubreuil.) Eh bien! mon papa, est-ce que M. le comte de Saint-Edmond est parti ?

M. DUBREUIL.

Oui; je suis d'une colère... nous venons d'avoir une scène ensemble.

ÉLISA.

Comment ?

M. DUBREUIL, à madame Dubreuil.

Vous ne vous douteriez jamais qu'il est amoureux de ma fille. (A Élisa.) Tu ne le savais pas ?

ÉLISA.

Si, mon papa, puisqu'il me l'a dit.

M. DUBREUIL.

Eh bien! vois l'indignité ; je lui ai offert ta main, et il l'a refusée.

ÉLISA et Mme DUBREUIL.

Il l'a refusée !

M. DUBREUIL.

Très-positivement. Qu'est-ce que tu dis de cela?

ÉLISA.

Ah! mon papa! je suis bien malheureuse; mais je vous le demande, qui s'y serait attendu? Un air si bon, si aimable! et si vous saviez ce qu'il me disait ce matin!

M. DUBREUIL.

C'est ma faute, j'aurais dû le prévoir, mais ta mère m'avait tant répété qu'elle voulait pour gendre quelqu'un qui fût hors de notre profession, qui tînt dans le monde un rang plus élevé... c'était là ce qu'il nous fallait. Mais il arrive, par un fâcheux retour, que nous voulons bien de ces personnes-là, mais qu'elles ne veulent pas de nous.

ÉLISA.

Dieux! quelle humiliation!

M. DUBREUIL.

Oh! sans doute, ça n'est pas flatteur; aussi, dans le premier moment, j'en ai été indigné comme vous; mais maintenant que je réfléchis, je n'ai pas trop le courage de lui en vouloir.

AIR : Le choix que fait tout le village. (Les Deux Edmond.)

Braves marchands qu'enrichit le commerce,
Pourquoi jeter les yeux plus haut que soi?
Moi qui suis fier de l'état que j'exerce,
Je vois chacun le respecter en moi.
Mais vous, qu'un fol orgueil anime,
De votre état vous cherchez à sortir;
Comment alors voulez-vous qu'on l'estime...
Lorsque vous-même avez l'air d'en rougir?

ÉLISA.

Pourquoi alors vous a-t-il dit qu'il m'aimait? Pourquoi tantôt me l'a-t-il dit à moi-même?

M. DUBREUIL.

Ça n'empêche pas... Mets-toi à sa place. Si tu étais une

grande dame et qu'il fût un simple marchand, consentirais-*tu* à t'abaisser jusqu'à lui ?

ÉLISA.

Oui, certainement. (Pleurant.) Et plût au ciel qu'au lieu d'être un jeune homme à la mode, d'être lancé dans le grand monde et dans les hautes sociétés, il fût tout simplement, comme nous, dans le commerce !

M. DUBREUIL.

S'il en était ainsi, tu ne le dédaignerais pas ?

ÉLISA.

Ah! mon Dieu non! vous verriez plutôt...

M. DUBREUIL.

Et tu l'épouserais?

ÉLISA.

Sur-le-champ.

BERNARD, qui est sorti du cabinet, se jetant à ses pieds.

Dieux! que je suis heureux !

Mme DUBREUIL.

Que vois-je ! M. de Saint-Edmond aux genoux de ma fille ! (A M. Dubreuil.) Que nous disiez-vous donc ? et qu'est-ce que cela signifie ?

M. DUBREUIL.

Que mes vœux sont exaucés, et que tu vois, non M. de Saint-Edmond, mais le fils de mon ami Bernard, qui est plus amoureux à lui seul que toute la Chaussée-d'Antin.

Mme DUBREUIL.

M. Bernard ! il serait possible ! Je serais jouée à ce point, et vous voudriez me faire consentir...

M. DUBREUIL.

Moi ! ce n'est pas là mon intention ; je ne veux contraindre personne. Comme tu le disais ce matin, ma chère amie, qu'elle parle, je ne prétends l'influencer en rien. Voyons, Élisa, (S'asseyant sur le fauteuil où était madame Dubreuil à la deuxième

scène.) veux-tu te marier pour avoir le plaisir d'avoir une corbeille de noce, et d'aller en tilbury ou en calèche ?

ÉLISA.

Non, mon papa.

Mme DUBREUIL.

Comment, ma fille ! vous pourriez...

M. DUBREUIL.

Permettez, madame, vous devez rester neutre. (A Élisa.) Est-ce que par hasard tu préférerais à un élégant de la Chaussée-d'Antin le fils de mon ancien ami Bernard?

ÉLISA.

Oui, mon père.

M. DUBREUIL, à sa femme.

Vous le voyez, je ne lui fais pas dire, et vous êtes trop bonne mère, ma chère amie, pour vouloir contraindre les inclinations de votre fille.

Mme DUBREUIL.

Alors, tant pis pour elle, faites comme vous voudrez.

M. DUBREUIL.

Voilà ce que je demandais, et grâce à ce mariage, nous restons tous au comptoir.

AIR des Rendez-vous bourgeois.

De crainte de disgrâce,
Sachons borner nos vœux;
Restons à notre place,
Et tout en ira mieux.

TOUS.

De crainte de disgrâce, etc

M. DUBREUIL *.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

Dans cette maison de commerce,
Je suis au nombre des commis;

* Couplet final chanté aux premières représentations, pen-

Mais il me faut, dans l'état que j'exerce,
Et des clients et des amis.
Pour vous, messieurs, nous doublerons de zèle :
A nos bureaux, où l'on aime à vous voir,
Venez toujours... et, pratique fidèle,
Ne faites pas vos adieux au comptoir.

dant qu'une partie des artistes du Gymnase étaient à Dieppe. A leur retour, on y substitua le couplet ci-dessus, qui a toujours été chanté depuis.

M. DUBREUIL.

Le Gymnase, doublant de zèle,
En deux moitiés voit partager son camp ;
A ses foyers l'une reste fidèle,
L'autre voyage au bord de l'Océan...
Qu'ici du moins, nous reste l'indulgence ;
A nos bureaux, où l'on aime à vous voir,
Venez toujours; et pendant cette absence,
Ne faites pas vos adieux au comptoir.



LE CHATEAU

DE

LA POULARDE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. H. DUPIN ET VARNER.

THÉATRE DE S. A. R. MADAME. — 4 Octobre 1824.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LORD DERBY, riche propriétaire.	MM.	PERRIN.
FARDOWE, peintre écossais		BERNARD-LÉON.
JULIEN, garde-chasse de lord Derby.		LEGRAND.
JASPER, oncle de Julien.		FERVILLE.
UN MAITRE DES CÉRÉMONIES. . . .		BORDIER.
ALICE, fille de Fardowe	Mlle	FLEURY.

PRÉTENDANTS. — PAYSANS et PAYSANNES. — PIQUEURS.

En Écosse.



LE CHATEAU
DE
LA POULARDE

Un site agreste. — A gauche une cabane.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALICE, assise sur un quartier de rocher et occupée à dessiner; puis LORD DERBY.

ALICE, tout en travaillant.

Si, au lieu d'être la fille d'un artiste, j'étais la fille d'un comte ou d'un lord; si j'étais propriétaire de ce superbe château dont j'aperçois d'ici les grandes tourelles, alors je pourrais l'épouser !... (Se retournant.) Ah mon Dieu ! lord Derby ! (A part.) Ce que c'est que d'y penser !

LORD DERBY.

C'est vous, miss Alice, que j'ai le bonheur de rencontrer dans ces montagnes?

ALICE.

Oui, je dessinais ce point de vue... Je faisais là... un château... en Espagne...

LORD DERBY.

Est-ce que par hasard vous seriez seule ?

ALICE.

Non, vraiment; depuis le point du jour, je suis venue ici avec mon père. Vous savez qu'il ne peut peindre qu'en plein air.

LORD DERBY.

Ce cher Fardowe ! je le reconnais bien là : le meilleur et le plus original des hommes. C'est le Lantara de l'Écosse.

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

L'indifférence l'accompagne
Sur l'avenir, sur le passé ;
Souvent le peu d'argent qu'il gagne
Pour les autres est dépensé.
On le croirait dans l'indigence,
A son train modeste et discret ;
On le croirait dans l'opulence,
En voyant tout le bien qu'il fait.

ALICE.

Oh ! vous, milord, vous êtes un de ses partisans fanatiques.

LORD DERBY.

Ne fût-ce que par reconnaissance; il me semble que je dois plus qu'un autre admirer son talent : c'est à lui que je dois ma fortune ; sans lui je serais déshérité.

ALICE.

Que me dites-vous !

LORD DERBY.

Mon père, quelques jours avant sa mort, entouré de parents avides, et abusé sur mon compte par de faux rapports, avait déjà signé le testament fatal qui m'enlevait tous mes droits, lorsque Fardowe, son commensal et son ami, lui apporte un tableau qu'il venait de terminer; c'était celui de *l'Enfant prodigue*. Chacun admirait la figure sublime

du père, ses traits, animés encore par un reste de colère, et sur lesquels brillent des larmes de joie et de pardon. « Eh bien ! » s'écrie Fardowe en voyant l'émotion générale; « eh bien ! milord, cet homme que vous admirez, ne voulez-« vous pas l'imiter ? Son enfant était coupable, et il lui ouvre « les bras ! Et votre fils à vous, qu'est-il devenu ? Vous « l'avez chassé, vous l'avez banni, et vous le déshéritez ?

AIR : Connaissez mieux le grand Eugène. (*Les Amants sans amour*

« En vain ici chacun admire
« L'œuvre de mon faible pinceau;
« Pour votre honneur j'aime mieux le détruire;
« Ceux qui viendraient dans ce château
« S'écrîraient tous, en voyant ce tableau :
« De la bonté cette fidèle image
« A sa rigueur n'a rien appris;
« Il eut de l'or pour payer cet ouvrage,
« Il n'en eut pas pour secourir son fils ! »

Un instant après, mon père était dans ses bras, et le testament était déchiré.

ALICE.

Eh bien ! est-ce étonnant ! Jamais mon père ne m'a parlé de cette aventure-là.

LORD DERBY.

Ce qui va bien plus vous surprendre, c'est qu'il ne m'a pas encore été permis de lui en témoigner ma reconnaissance. Il n'a jamais voulu rien accepter de moi.

ALICE.

Pour cela, c'est bien lui ! Il est fier comme un artiste, et comme un Écossais.

LORD DERBY, regardant Alice avec tendresse.

Je n'avais qu'un moyen de m'acquitter envers lui; et ce projet souriait à mon cœur. Mais d'après ce que m'a dit votre père, je sais qu'il ne faut plus y penser.

ALICE.

Quel projet ?... Et que vous a-t-il dit ?

LORD DERBY.

N'en parlons plus. C'est peu généreux à moi de rappeler de pareils souvenirs; et d'ailleurs, j'avais juré de garder le silence. Mais je me suis promis que, malgré lui, je forcerais Fardowe à recevoir quelque chose de ma main, et il faudra bien que j'y réussisse. Vous connaissez le château de Dinvarach, que l'on aperçoit d'ici?

ALICE.

C'est la plus belle propriété du comté.

LORD DERBY.

Eh bien! Alice, je viens de l'acheter. Et vous devinez dans quelle intention.

ALICE.

Quoi! milord, vous auriez la générosité?...

LORD DERBY.

Oh! je n'ai rien fait encore; le plus difficile, c'est de le forcer à accepter un pareil présent; et si nous n'employons pas quelque ruse... Où est-il maintenant?

ALICE.

Tenez, le voyez-vous auprès du torrent, assis sur un rocher, ses pinceaux à la main, et son fusil à côté de lui?

LORD DERBY.

Il a donc toujours la passion de la chasse?

ALICE.

Oui, une passion malheureuse. Il a, entre autres prétentions, celle d'être un des premiers chasseurs de l'Écosse; et je n'ai pas souvenir qu'il ait jamais, dans sa vie, rapporté une perdrix.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse*)

Mais rien ne saurait le distraire
De ce goût; c'est une fureur...
A-t-il un paysage à faire?
Il s'y peint toujours en chasseur,
Visant la perdrix, la bécasse...

LORD DERBY.

Est-il ressemblant?

ALICE.

Pas beaucoup :
Car en peinture, quand il chasse,
Il ne manque jamais son coup.

LORD DERBY.

Et cependant, il tient à la réputation d'excellent tireur, bien plus qu'à celle de bon peintre.

ALICE.

C'est que celle-ci est acquise, tandis que l'autre...

LORD DERBY.

Cela peut nous servir. Je cours au château, où j'ai dans ce moment plusieurs seigneurs de mes amis. Nous allons nous concerter... Adieu, adieu; car voici votre père avec arme et bagage.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ALICE, puis FARDOWE.

FARDOWE, tenant d'une main sa palette, ses pinceaux, son tableau, son chevalet, et de l'autre son fusil.

Admirable! admirable!

ALICE.

A qui en avez-vous donc, mon père?

FARDOWE.

Je te dis que c'est admirable.

ALICE, prenant le tableau.

Oui, vous avez raison. Vous n'avez rien fait de mieux.

FARDOWE.

Il ne s'agit pas de mon tableau, mais d'un faisan superbe.

J'étais trop loin pour l'atteindre; mais qu'il est agréable d'être peintre et chasseur! on aperçoit un pluvier doré dont on veut reproduire les couleurs; pan! voilà un modèle.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Tous mes succès, je les dois à la chasse;
Là passe un lièvre, un cerf de ce côté,
Je les abats : mon pinceau les retrace;
Ils revivront dans la postérité.
Oui, nous vivrons à jamais, et j'y compte...

ALICE.

Et le gibier qui court en liberté,
En attendant, déjà prend un à-compte
Sur l'immortalité!

Quel coloris! Quelle vérité! Les beaux arbres! on dirait que le vent les agite encore.

FARDOWE.

Laisse-moi donc tranquille! ça ne vaut pas le diable. Je n'étais pas en train aujourd'hui; et puis, je voulais, pour animer le paysage, placer sur le second plan un petit chamois, lorsque j'en vois un qui file à deux pas; bon! je me dis : voilà mon affaire...

ALICE.

Vous l'avez tué?

FARDOWE.

Eh non! il court encore; je pensais toujours à ma perspective, et j'ai visé sur le second plan.

ALICE.

Tandis que le chamois était sur le premier.

FARDOWE.

Comme tu dis; vois-tu, ma fille, il faudra que je renonce à la peinture; ça me distrait, ça me fait du tort.

ALICE.

Y pensez-vous?

FARDOWE.

Oui, je suis sûr que cette palette, ces pinceaux, tout cela gâte la main.

ALICE.

Allons, il ne manquait plus que cela!

FARDOWE.

Je finirais par ne plus être que de la seconde force.

ALICE, mettant le tableau sur le chevalet.

Oui, mais en attendant, il n'y a presque plus rien à faire à ce tableau; et vous allez l'achever, vous l'avez promis à lord Derby.

FARDOWE.

C'est vrai, et ce n'est pas à lui que je voudrais manquer de parole ; un brave seigneur, un joli cavalier, immensément riche; je m'en vante. On disait qu'il était dans ce pays; est-ce que tu ne l'as pas vu?

ALICE.

Non... non... mon père... mais puisque nous en sommes sur ce chapitre, expliquez-moi, je vous prie, d'où vient le changement que j'ai cru remarquer dans ses manières. Autrefois, quand j'étais élevée avec lui, au château de son père, il était joyeux, aimable, rempli de prévenances. Depuis, il m'a toujours traitée comme une amie, comme une sœur. Et voilà près d'un mois que je ne le reconnais plus : il ne vient plus, comme autrefois, à votre atelier; ou bien quand il me rencontre, il a un air sombre et soucieux ; il évite de me parler.

FARDOWE.

Vrai! c'est bien à lui ; c'est un honnête homme, il me l'avait promis.

(Il quitte son tableau, prend son fusil, et s'approche de la coulisse.)

ALICE.

Eh bien! mon père, que faites-vous donc?

FARDOWE.

Tais-toi donc, tais-toi donc! c'est mon faisan que j'avais cru apercevoir; mais le voilà parti; sont-ils impatients dans ce pays-ci! ils n'attendent jamais qu'on les mette en joue.

ALICE.

Eh! il n'est pas question de cela, mais de milord. Que vous avait-il promis? et que lui avez-vous dit?

FARDOWE.

Écoute, ma fille; tu es sage, bien élevée, et tu penses comme moi: il faut que l'honneur passe avant tout; eh bien! lord Derby est depuis longtemps amoureux de toi, et il voulait t'épouser.

ALICE.

Que dites-vous? Ce n'est pas possible.

FARDOWE.

Il me l'a avoué, à moi qui te parle; mais j'étais l'ami de son père, je suis le sien, et je ne lui laisserai jamais faire une pareille folie! Pour lui d'abord, parce qu'avec sa fortune et son rang, il peut aspirer aux premiers partis du royaume; ensuite pour moi, qui ai eu le bonheur de lui être utile, de lui sauver son héritage, et on dirait que je le lui ai conservé pour me l'approprier, on dirait que je me fais payer de mes services... Non, non, ce n'est pas là le procédé d'un artiste, ni d'un honnête homme.

ALICE.

Ah! mon père!

FARDOWE.

Pour le faire renoncer à ses prétentions, j'ai eu recours à un stratagème dont je te demande pardon; mais c'était le seul qui fût infaillible; je lui ai fait entendre que tu avais une inclination, que tu en aimais un autre.

ALICE.

Comment! vous avez pu lui dire?...

FARDOWE.

J'étais sûr, après cela, qu'il était trop galant homme pour insister; et en effet, tu as dû voir depuis ce moment-là... Eh bien ! Alice, eh bien ! ma fille, qu'as-tu donc ? je crois que tu pleures.

ALICE.

Pardon, mon père, c'est plus fort que moi.

FARDOWE.

Je te comprends, mon enfant. Ce que j'avais cru deviner est donc vrai?... Alice, ton cœur doit m'accuser ; mais avec le temps, avec la réflexion, tu me rendras plus de justice. Tu ne seras pas la femme d'un lord, mais tu seras la fille d'un artiste, d'un honnête homme. Nous n'aurons rien, c'est probable ; mais nous serons fiers de notre pauvreté, cela vaut mieux que de rougir de sa fortune. Allons, Alice ; allons, mon enfant; sois bonne fille, sèche tes pleurs, et embrasse ton père.

ALICE, pleurant.

Oui, vous avez raison... (A part.) mais, en attendant, ça fait bien mal.

FARDOWE.

Allons, allons, ne pensons plus à tout cela, et occupons-nous de notre déjeuner. C'est là, je crois, la cabane d'un garde-chasse, et ces gaillards-là, d'ordinaire, ne se laissent pas manquer de provisions. Holà, quelqu'un !

SCÈNE III.

ALICE, FARDOWE, JULIEN.

JULIEN.

Qu'y a-t-il ? qu'est-ce qui vous amène?

FARDOWE.

Un excellent appétit ! un appétit d'artiste, et une soif de

chasseur ; deux choses vivaces et tenaces ; car chez moi, ça dure toujours.

JULIEN.

Dame ! vous ne trouverez guère ici à qui parler ; je n'ai que du lait et des fruits.

FARDOWE.

C'est égal, faute de mieux, donne-nous-les toujours. Tiens, voilà, pour ta peine.

JULIEN.

Comment ! une pièce d'or ! j'ai vu quelquefois des seigneurs, de riches cavaliers, la cravache à la main, qui ne donnaient qu'un scheling, et vous, qui tenez un pinceau! c'est drôle !

FARDOWE.

Oui, mon garçon : il y a des lords qui paient en artiste, moi je suis un artiste qui paie en milord.

JULIEN.

Voilà qui est différent : et à tout seigneur, tout honneur... (A voix basse.) Vous sentez bien que, quand on est garde-chasse dans une forêt remplie de gibier, il faudrait être bien maladroit pour ne pas avoir au moins quelque bonne pièce de venaison.

AIR: Tenez, moi je suis un bon homme. (*Ida.*)

J' vais servir à vot' seigneurie
Un superbe lièvre que j'ai ;
Jamais en meilleur' compagnie
Il ne pourraît être mangé.
Les maîtres de ce beau domaine
N'en rencontrent pas d' si fameux ;
Ils ronfl'nt encor, que j' somm's en plaine,
Et j' les choisissons avant eux.

Je l'ai tué avant-hier, à cent vingt pas.

FARDOWE.

Diable ! c'est un confrère ; c'est dans mon genre... (Fouillant encore dans sa poche.) Tiens, mon garçon.

ALICE.

Mais, mon père !

FARDOWE.

C'est un excellent tireur; il faut encourager les talents.

(Julien, saluant, rentre dans sa cabane.)

ALICE.

Ah çà ! mon père, y pensez-vous? c'est bien d'être généreux ; mais pour un pareil déjeuner, deux pièces d'or, deux guinées...

FARDOWE.

Que veux-tu ? elles étaient là ; pourquoi aussi ce matin les as-tu mises dans ma poche?

JULIEN, sortant de sa cabane.

Quand milord voudra se mettre à table...

FARDOWE, s'asseyant, ainsi que sa fille.

Allons, mon garçon, et toi aussi, sans façon, nous ne sommes pas fiers.

JULIEN.

Oh ! non, monsieur, je n'oserais pas ; et puis d'ailleurs, dans ce moment, je n'ai pas d'appétit.

ALICE.

Et pourquoi donc ?

JULIEN.

D'abord, parce que j'ai déjeuné, et puis, que j'ai du chagrin.

ALICE.

Ce pauvre garçon ! Contez-nous donc cela?

JULIEN.

Voilà le château de Dinvarach qui vient d'être mis en vente; qui est-ce qui l'achètera?... je n'en sais rien. Le nouveau propriétaire va peut-être m'ôter ma place de garde-chasse, et alors, comment que j'épouserai Marie ?

FARDOWE.

Tu es donc amoureux ?

JULIEN.

Dame ! dans mon état, je n'ai que cela à faire, et à tuer du gibier. Voilà deux ans que je suis amoureux de Marie Weller, la fille d'un marchand de bestiaux ; mais mon oncle Jasper ne veut pas consentir à ce mariage.

FARDOWE.

Et pourquoi ?

JULIEN.

D'abord, parce que je n'ai rien.

FARDOWE.

N'est-ce que cela ? (Fouillant dans sa poche.) Tiens, mon garçon... Ah diable ! cette fois-ci il n'y a plus rien.

JULIEN.

C'est égal, monsieur, ce sera pour une autre fois, vous me devrez ça.

FARDOWE.

Oui, certes, je te promets une dot sur le produit de mon premier tableau, et nous verrons si ton oncle Jasper... Je lui ferai entendre raison.

JULIEN.

Oh ! vous aurez de la peine, parce qu'il est si fier et si hautain, surtout depuis sa dernière dignité... il vient d'être nommé, à Édimbourg, capitaine de la garde urbaine.

FARDOWE.

De la garde urbaine ? Amène-le-moi, mon garçon ; je me charge de ton affaire. Justement j'ai des renseignements à lui demander sur un monsieur qui, si j'en crois son uniforme, doit être de sa compagnie ; c'est une aventure étonnante qui m'est arrivée hier au salon des tableaux.

ALICE.

Quoi donc ? quelle aventure ?

FARDOWE.

Je te raconterai cela plus tard ; un brave homme que je n'avais jamais vu, à qui j'ai donné un soufflet sans le vouloir, et par distraction.

ALICE.

Qu'est-ce que vous me dites là ?

FARDOWE.

Oui, je discutais avec un confrère sur le mérite d'un tableau, que je lui montrais en élevant la main, lorsque la foule qui était derrière nous me pousse le coude, et mes cinq doigts ont été tomber sur la joue d'un voisin, observateur impartial. Il a pris cela pour un soufflet; certainement ce n'en était pas un ; je m'en rapporte à ceux qui s'y connaissent. Mais impossible de s'entendre ; la foule nous a séparés ; et je t'avoue que je serais enchanté de le retrouver pour m'expliquer avec lui, et lui faire mes excuses.

ALICE.

Ah ! mon Dieu ! et s'il ne veut pas les recevoir ?

FARDOWE.

Tant pis pour lui; je ne lui conseille pas de se fâcher; parce qu'au fusil comme au pistolet, je suis sûr de mon coup. Tu peux être tranquille, tu me connais.

ALICE, à part.

C'est pour cela que je tremble.

FARDOWE, à Julien.

Va chercher ton oncle ; ne lui dis rien, je me charge de tout.

JULIEN.

AIR : Je regardais Madelinette. (*Le Poëte satirique.*)

Dans cet endroit daignez m'attendre ;
Pour aller plus vit' le chercher,
J' connais un ch'min que je vais prendre
En glissant d' rocher en rocher.

C'est la méthode la plus sûre,
Dans c' pays pour ne pas broncher;
Et sans mes deux mains, je vous jure
Que je n'y pourrais pas marcher.

Dans cet endroit, daignez m'attendre, etc.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

ALICE, FARDOWE; LORD DERBY, entrant par la droite.

FARDOWE.

C'est vous, milord, je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir. Qui diable vous amène sur ces montagnes, au milieu des forêts?

LORD DERBY.

Je venais les visiter en amateur; elles dépendent du château de Dinvarach, dont je voulais faire l'acquisition.

FARDOWE.

Une bonne idée que vous avez là; il n'y a pas de plus belle propriété à cinquante lieues à la ronde.

LORD DERBY.

Oui, mais, par malheur, il n'y a pas moyen de l'acheter.

ALICE, à part.

Que veut-il dire?

FARDOWE.

Vous êtes arrivé trop tard?

LORD DERBY.

Non; le château n'est plus à vendre; il est à gagner: afin d'en avoir un meilleur parti, on l'a mis en loterie.

FARDOWE.

C'est la mode maintenant; ils n'en font pas d'autres. Ainsi donc, c'est le hasard qui va décider?

LORD DERBY.

Non; c'est l'adresse. Sir Robert, le propriétaire, est un grand chasseur, et qui, tout en vendant son château, espère le regagner; c'est pour cela qu'il a décidé qu'il appartiendrait au tireur le plus habile.

FARDOWE, vivement.

A merveille ! sir Robert a eu là une idée sublime.

LORD DERBY.

Aujourd'hui même, et sur cette plate-forme, qui est l'endroit du pays le plus élevé, on doit dresser un mât de cinquante pieds de haut. (Montrant la coulisse à gauche.) Et tenez, je crois déjà même qu'on y travaille.

FARDOWE.

C'est ma foi vrai!

LORD DERBY.

A l'extrémité du mât, on doit attacher la plus belle volaille de la basse-cour de milord : le choix est tombé sur une poularde magnifique, et celui qui sera assez heureux pour l'abattre...

FARDOWE, se frottant les mains.

Gagnera le château; c'est charmant; c'est une espèce de tournoi.

ALICE, riant.

En effet, ça aurait quelque chose de chevaleresque, si ce n'était la poularde.

LORD DERBY.

Oui, riez, je vous le conseille... Moi, qui voulais me rendre adjudicataire, et qui suis maladroit, je n'en approcherai jamais; cependant j'ai pris quatre billets.

FARDOWE.

Dites-moi donc, milord, est-ce que le prix en est bien cher?

ALICE, à part.

Voilà mon père qui donne dans le piége.

LORD DERBY.

Mais oui; six mille francs le billet, et encore on n'en trouverait plus, tout a été pris en un instant.

ALICE.

Ah! mon Dieu! c'est exorbitant!

FARDOWE.

Qu'est-ce que tu dis donc? six mille francs un château comme celui-là! C'est pour rien! c'est donné! pour quelqu'un, surtout, qui est à peu près sûr... Dieu! si j'avais...

LORD DERBY.

Est-ce que vous n'avez pas d'argent?

FARDOWE, *fouillant dans sa poche.*

Peut-être bien.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Aux espèces je ne tiens guères;
J'ai toujours regardé l'argent
Comme un de ces amis vulgaires
Qui vous font visite en courant
Et qui ne restent qu'un instant;
Chez moi l'on dirait qu'il s'ennuie,
Et j'en sais le motif secret :
C'est que jamais dans mon gousset
Il ne se trouve en compagnie.

LORD DERBY.

Moi, je n'ai pas grand espoir; et si vous voulez choisir parmi mes billets, je serai trop heureux de vous faire un cadeau.

FARDOWE.

Et moi, morbleu! je n'en veux pas. Nous ne recevons rien, n'est-ce pas, ma fille? Mais nous pouvons faire ensemble un autre marché, une affaire de commerce. Voici un tableau que je vous ai promis; prenez, regardez, et estimez-le.

LORD DERBY.

Douze mille francs, s'il ne vaut le double.

FARDOWE.

Ce n'est pas vrai, vous abusez de ma position.

LORD DERBY.

Je vous soutiens qu'il les vaut.

FARDOWE.

Il ne les vaut pas; et je m'y connais mieux que vous, j'espère, un amateur... (A part, à sa fille.) Un ignorant, qui veut se mêler de parler. (A lord Derby.) Écoutez, milord, je vous en ferai encore un pareil, et vous me céderez deux billets, voyez si cela vous convient.

LORD DERBY.

C'est conclu. Venez avec moi au château, tous les prétendants y sont rassemblés, et je vous donnerai là vos deux numéros.

ALICE, bas, à lord Derby.

Ah! milord! je vous devine; quelle reconnaissance!

LORD DERBY.

Partons. Venez-vous, Fardowe?

FARDOWE.

Je vous suis, milord, je prends mon fusil. (A part, en s'en allant.) Dieux! quand j'y pense, d'ici, avec mon fusil, pif, paf! je la vois dégringoler... (Haut.) Milord, je suis à vos ordres.

(Il sort avec Alice et lord Derby.)

SCÈNE V.

JULIEN, puis JASPER.

JULIEN.

Par ici, mon oncle, par ici!

JASPER.

Eh bien! où est donc ce monsieur?

JULIEN.

Il était là; il va revenir, si vous voulez l'attendre.

JASPER.

Me faire attendre!... la conduite est un peu leste, surtout lorsque j'ai pris la peine de condescendre à ses désirs.

JULIEN.

C'est égal, mon oncle, ne vous fâchez pas, parce que c'est un brave homme, un homme de talent, qui fait des choses étonnantes. Il m'a promis de me donner une dot, et de vous faire entendre raison.

JASPER.

Me faire entendre raison! voilà un drôle bien hardi! Tu ne lui as donc point appris ce qu'était Jasper de Mac-Kin-Kof, capitaine de la garde d'Édimbourg?

JULIEN.

Si, mon oncle! je l'ai prévenu que vous étiez un enragé, et que vous couriez après les coups de pistolet, comme si vous ne pouviez pas vivre sans cela. Mais il ne s'agit pas ici de se battre, comme vous le faites toutes les semaines, c'est, au contraire, une conférence pacifique.

JASPER.

Tant pis, morbleu! Dans ce moment, je serais enchanté d'avoir une affaire; il me la faut, comme indemnité, car hier on m'a fait un affront!

JULIEN.

Qu'est-ce que c'est, mon oncle?

JASPER.

Taisez-vous, ça ne vous regarde pas.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Je sais bien ce que j'ai reçu :
(A part.)
C'était un soufflet anonyme.

(Haut.)
Je réserve au premier venu
Un courroux aussi légitime...

JULIEN.

Quoi ! vraiment! qu'il soit blond ou brun?...

JASPER.

Cela m'est égal... ma vaillance
A besoin de tuer quelqu'un,
Mais je n'ai pas de préférence.

JULIEN.

La! encore des querelles ! je ne vous comprends pas ; ça vous est donc égal d'exposer ainsi votre existence ?

JASPER.

Non pas, mon neveu; j'y tiens autant qu'un autre, et même plus qu'un autre : car je sais ce que valent les jours d'un brave; mais dans mon état, il faut être chatouilleux sur l'article, alors, je me suis fait un courage sans danger, une bravoure à coup sûr.

JULIEN.

Comment! mon oncle, vous vous faites assurer?

JASPER.

Oui, monsieur, en me façonnant, depuis quinze ans, au maniement et exercice du pistolet, où je suis, j'ose le dire, d'une force imperturbable.

AIR : Voici la manière.

Premier couplet.

Mettre avec justesse
Une balle à vingt pas;
Grâce à son adresse
Narguer le trépas ;
Habile guerrier,
Par une valeur méthodique,
Tirer le premier,
Afin d'éviter la réplique;
La visière nette,
Le poignet dispos :

Voilà la recette
Pour faire un héros.

Deuxième couplet.

Sitôt qu'on se fâche,
Loin d'être pressé,
Moi toujours je tâche
D'être l'offensé.
Alors, en avant...
Et tous mes coups sont immanquables ;
Achille et Roland
N'étaient-ils pas invulnérables?
Casser bras et tête
Sans risquer ses os :
Voilà la recette
Pour faire un héros.

JULIEN.

Tenez, mon oncle, voilà ce monsieur; je suis sûr que du premier mot vous allez vous entendre. Je vais vous présenter.

(Jasper se tient un peu à l'écart.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; FARDOWE.

FARDOWE.

J'ai mes deux billets, numéros *trois* et *quatre*.

JULIEN, allant à Fardowe.

Monsieur, c'est mon oncle qui est là...

FARDOWE.

Mille pardons, je suis à lui. (A Jasper.) Monsieur, j'ai bien l'honneur... Eh! mais, en croirai-je mes yeux!

JASPER.

Par la caserne d'Édimbourg! c'est mon homme d'hier, celui qui avait gardé l'incognito.

JULIEN, à part.

Ils se connaissent; ah bien! ça va aller tout seul.

FARDOWE.

Je suis enchanté de vous rencontrer, la foule qui nous a séparés m'a empêché hier de vous faire mes excuses.

JASPER.

Je n'ai pourtant pas quitté la salle.

FARDOWE.

Et moi, je vous attendais à la porte; il n'est pas étonnant que nous ne nous soyons pas retrouvés. Mais je vous répète, monsieur, que le hasard seul...

JASPER.

Ce n'est pas là la satisfaction qu'il me faut : l'affaire a eu des témoins; je suis l'offensé, vous en convenez...

JULIEN, à part.

Eh bien! qu'est-ce qu'il dit donc?

FARDOWE.

C'est-à-dire, monsieur, vous êtes l'offensé parce que vous le voulez bien, c'est une complaisance de votre part, car je vous déclare sur mon honneur...

JASPER.

Il suffit, monsieur, vous devez me comprendre... (A haute voix.) et si vous êtes brave...

FARDOWE, se rapprochant de Jasper, et lui parlant à demi-voix.

Monsieur, les braves ne crient pas; l'heure, le lieu, le choix des armes, c'est comme vous voudrez; seulement, et dans votre intérêt, je vous engage à ne pas choisir le pistolet; voilà tout ce que j'ai à vous dire.

JASPER.

Au contraire, monsieur, c'est mon arme.

FARDOWE.

A la bonne heure! ma délicatesse est à couvert; mais

laissons là les affaires particulières, parlons de votre neveu et de son mariage.

JASPER.

Non, monsieur; point de conférence, point de mariage; je ne veux rien entendre, et si mon neveu osait y penser encore, comme tuteur, je le lui défends; comme oncle, je le déshérite; et comme capitaine de la force armée, je le fais arrêter, s'il ose passer outre. A tantôt, à trois heures.

AIR : L'amour ainsi qu' la nature.

Ici je viendrai vous prendre.

FARDOWE.

Enchanté de vous attendre.

JASPER.

Et dans ces lieux retirés...

FARDOWE.

Monsieur, comme vous voudrez.

JASPER.

Sans adieu...

FARDOWE.

Prêt à vous suivre...

JASPER.

Il faudra qu'avant ce soir
L'un de nous cesse de vivre...

FARDOWE.

Au plaisir de vous revoir.

JASPER, en s'en allant.

A tantôt... à trois heures...

SCÈNE VII.

FARDOWE, JULIEN.

FARDOWE.

Voilà un farouche guerrier.

JULIEN.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je fait là? et qu'est-ce que ça va devenir?

FARDOWE.

Sois tranquille, mon enfant; je n'oublierai point que c'est ton oncle, et je te promets de l'épargner.

JULIEN.

Ce n'est pas pour lui que j'ai peur.

FARDOWE.

Comment! ce serait pour moi? ce pauvre garçon!... sois tranquille, je reconnaîtrai céla; je t'avais promis une dot sur mon premier tableau, et tu l'auras, je te le jure; c'est-à-dire... non; ça n'est pas possible, il est vendu d'avance.

JULIEN, à part.

Et c'est peut-être le dernier qu'il pourra faire.

FARDOWE, se fouillant.

Et dire que je n'ai rien sur moi!... Tiens, mon garçon, voilà un billet excellent, c'est de l'or en barre... (A part.) Au fait, je n'ai pas besoin d'en avoir deux, puisque je suis sûr du premier coup...

JULIEN.

Et qu'est-ce que j'en ferai?

FARDOWE.

Tu le vendras; ça vaut six mille francs au porteur. Et tu trouveras ici, dans l'instant, une foule de lords et de jeunes seigneurs qui seront trop heureux de te l'acheter; on n'en trouve plus.

JULIEN.

Six mille francs !

FARDOWE.

C'est une dot, et avec cela tu pourras te moquer de ton oncle, de ton tuteur et du capitaine de la force armée. Entends-tu le son du cor ? c'est le signal, je vais me préparer.

AIR du Pot de fleurs.

Favorisé par des chances nouvelles,
Je puis posséder un château
Orné de ses quatre tourelles;
Dieux ! pour un peintre quel tableau !
Moi qui, toujours sur le *qui-vive*,
N'eus jusqu'ici pour logement
Qu'un grenier sur le premier plan,
Et l'hôpital en perspective !

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

JULIEN, seul.

Je n'en reviens pas encore. Comment ! dans ce billet-là, il y a le château de Dinvarach ! C'est ma foi vrai ! tout ça y est écrit, c'est une loterie. Billet numéro *trois*, prix : *six mille francs*. Comme dit ce brave homme, c'est une dot, aussi je m'en vais le vendre sur-le-champ. C'est dommage, malgré ça, que ça ne rapporte pas davantage; parce qu'enfin... six mille francs, il n'y a pas de quoi rouler carrosse, ça me fera traîner pendant quelques années, et voilà tout. C'est celui qui gagnera le château qui sera bien heureux !... et dire que, d'un coup de fusil, on peut devenir seigneur du canton ! quand je pense à cela, la main me démange, et voilà des idées seigneuriales qui me montent à la tête... Je sais tirer aussi bien qu'eux; il n'y a là que des gens riches, ça n'est pas fort. (Faisant signe de tirer.) En fait de ça, un milord ne

vaut pas un garde-chasse. Allons, au petit bonheur! je me risque.

AIR du vaudeville des Amazones.

Oui, tout ou rien... allons, je me hasarde.
Voilà le but que l'on vient de placer;
Ajustons bien, et surtout prenons garde,
Car je n'ai pas de quoi recommencer...
Nombre de gens aujourd'hui qui parviennent,
Richards, banquiers, comme on en voit beaucoup,
Pour fair' fortune à deux fois s'y reprennent,
Moi j' suis forcé d' la fair' du premier coup.

Je les entends, je cours chercher mon fusil.

(Il rentre dans sa cabane.)

SCÈNE IX.

LORD DERBY, FARDOWE; PRÉTENDANTS portant le fusil sur l'épaule; PAYSANS avec des tambours et des musettes, PIQUEURS avec des cors de chasse. — UN PAYSAN marche en tête avec une bannière déployée, PAYSANS et PAYSANNES, et parmi ces dernières ALICE, qui est spectatrice.

CHŒUR et MARCHE du cortége, qui défile sur le devant du théâtre, au bruit du tambour, sur l'air de *La Servante justifiée.* — Pendant cette marche, on a placé près de la coulisse, à droite, une espèce de balustrade à hauteur d'appui, qui est censée en face du grand mât, qu'on ne voit pas. — Les musiciens, la bannière, les prétendants se mettent à gauche du théâtre, et les paysans garnissent le fond: plusieurs gravissent sur les rochers et sur les arbres, afin de mieux voir.

LORD DERBY, bas à un paysan.

Tout est bien convenu?

LE PAYSAN, de même.

Oui, milord, je serai au pied du grand mât, où je tiendrai

la corde... Dès qu'on élèvera la bannière, ça sera signe que M. Fardowe va tirer, et alors...

LORD DERBY.

C'est cela même, cours à ton poste.

LE PAYSAN.

Ah çà! vous m'assurez au moins que je ne risque rien? c'est que celui qui va gagner le prix est si maladroit... il ne faut qu'une balle égarée...

LORD DERBY.

Sois donc tranquille; je te réponds de tout.

FARDOWE, regardant dans la coulisse.

Dites donc, milord, c'est joliment loin, il y a plus de deux cents pas, et à peine si l'on aperçoit l'héroïne de la fête... Attendez, elle a remué la tête, c'est bon, je sais à peu près où elle est; voilà tout ce qu'il me faut.

LORD DERBY.

Attention! on va commencer par ordre de numéros... (Fouillant dans sa poche. — A part.) Je crois que je me suis donné les numéros *un* et *deux*. (Haut.) Et vous, Fardowe?

FARDOWE, occupé à arranger son fusil, et lui passant sa carte.

Je n'en sais rien; voyez vous-même, je crois que c'est le *quatre*.

LORD DERBY.

Et l'autre?

FARDOWE.

Je ne l'ai plus; je l'ai donné à un pauvre diable, à qui j'avais promis une dot; et tenez, le voici, son fusil sur l'épaule.

(En ce moment, Julien sort de sa cabane.)

LORD DERBY, à part.

Eh mais, c'est un garde-chasse... Ah! mon Dieu! le petit Julien, le plus habile tireur du pays! C'est décidé, (Montrant Fardowe.) je ne pourrai jamais rien faire pour cet homme-là; il a toujours le talent de tout renverser.

FARDOWE.

Qu'est-ce que vous avez donc?

LORD DERBY, haut.

Rien, morbleu!... (A part.) Mais ce gaillard-là, qui n'est pas prévenu, est capable de ne pas la manquer.

FARDOWE, à Julien.

Tu as toujours ton billet?

JULIEN.

Oui, monsieur, le numéro *trois*.

LORD DERBY, à part.

Juste avant lui!

FARDOWE.

Est-ce que tu n'as trouvé personne qui voulût le prendre?

JULIEN.

Si, monsieur. Mais je me le suis pris moi-même, parce que j'ai bonne idée de mon fusil, qui ne manque jamais son coup sur des perdrix; ainsi, je me suis dit : sur une poularde...

FARDOWE.

Comme tu voudras, mon garçon; tu es le maître, et puis je serai près de toi, et je te donnerai des conseils pour ajuster.

LORD DERBY, à part.

Parbleu! il n'y a que ce moyen-là. Faisons un échange. (Prenant un des billets dans sa poche, et le tendant à Fardowe.) Venez vite; car le maître des cérémonies va appeler les numéros.

(Roulement de tambour.)

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, tenant une feuille de papier.

Le numéro *un!*

LORD DERBY.

C'est moi, monsieur.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Présentez votre billet. (Lord Derby donne son billet. Le maître

des cérémonies, après l'avoir examiné.) C'est bien. (A un garde qui se trouve auprès de lui.) Remettez le fusil à milord. Attention, messieurs, voilà le premier coup.

(Lord Derby se place près de la balustrade, et ajuste.)

JULIEN, au maître des cérémonies.

Dites donc, monsieur, il me semble qu'il se met trop près, le fusil ne doit pas dépasser la balustrade.

FARDOWE.

Taisez-vous donc... (Regardant lord Derby.) Plus bas, milord, plus bas, vous visez trop haut; ce n'est pas comme cela.

JULIEN.

On ne doit pas donner de conseils, c'est défendu; chacun pour soi. (A part.) Dieux ! que j'ai peur qu'il ne la touche ! (Lord Derby tire le coup de fusil.) Vivat ! il n'y a rien, je l'ai vue remuer, et elle est encore en place. Quel bonheur ! (Regardant son billet.) Il n'y a plus qu'un numéro avant moi.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Le numéro *deux !* (Grand silence.) Eh bien ! messieurs, qui est-ce qui a le numéro *deux ?* personne ne répond...

JULIEN.

Alors, s'il n'y est pas, c'est au numéro *trois*. C'est moi.

LORD DERBY.

Du tout ; ça n'est pas juste.

JULIEN.

Si, milord ! voilà comme ça se fait ordinairement.

LORD DERBY.

Ça n'est pas possible. Voyons, messieurs, qui est-ce qui a le *deux ?*

ALICE.

Ce n'est pas vous, mon père ?

FARDOWE, tirant son billet.

Eh ! non, puisque j'ai le *quatre*. (Le regardant.) Pardon, pardon, messieurs ! le voilà ; c'est bien étonnant ; j'aurais

juré que j'avais le *quatre*... tellement que, tout à l'heure encore, je le disais à milord.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Présentez votre billet. (L'examinant.) C'est bien.

FARDOWE, se plaçant près de la balustrade. Se parlant à lui-même.

Ah çà, mon cher ami, prenons garde, il ne s'agit pas ici de passer à côté. (Prenant le fusil.) Dieux ! quel moment ! il y va d'une propriété seigneuriale, et bien plus encore, de ma réputation ! l'Angleterre et l'Écosse ont les yeux sur moi.

(Il ajuste.)

JULIEN, à part.

C'est bien, à la manière dont il vise, il en ira à deux cents toises, je ne risque rien de préparer mon fusil.

(Fardowe lâche la détente, le coup part, on élève la bannière, des acclamations se font entendre, les tambours, les cors partent à la fois.)

LE CHŒUR.

AIR de La Servante justifiée.

Bravo ! bravo ! la poularde est à bas !
Avec fracas
Célébrons sa victoire !
Honneur et gloire
A cet adroit chasseur,
Qui du château devient le possesseur !

(Pendant ce chœur, Fardowe, frappé de joie et de surprise, a laissé tomber son fusil, et a manqué de se trouver mal. Lord Derby, Alice et tous ses amis le soutiennent, l'entourent et le félicitent.)

FARDOWE.

En êtes-vous bien sûr ?

LORD DERBY.

Oui, sans doute, oui, mon ami ; voici M. le maître des cérémonies qui en dresse un procès-verbal. C'est un coup admirable !

FARDOWE.

Eh bien ! je l'avais senti ; car en lâchant la détente, je me disais ; le coup est bon.

JULIEN.

Mort et damnation ! je n'ai seulement pas tiré, et mes six mille francs sont perdus.

FARDOWE.

Mes bons amis, milord, ma fille, oui, je suis le plus heureux des hommes... (On entend sonner trois heures.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que cela ?

LORD DERBY.

Trois heures qui sonnent à l'horloge de votre château.

FARDOWE.

Trois heures ! ce que c'est que la vie ! je vous demande si on a le temps d'être heureux ; et mon adversaire qui va arriver ? (Bas à lord Derby.) Milord, j'ai un service important à vous demander : c'est d'emmener à l'instant ma fille et tout ce monde-là.

LORD DERBY.

Vous ne venez pas avec nous au château, où tout est préparé pour votre installation ?

FARDOWE.

Oui, certes ; dans une demi-heure, j'irai vous rejoindre, je l'espère bien ; mais dans ce moment, j'ai besoin d'être seul ; je vous en conjure, au nom de notre amitié.

LORD DERBY.

Cela suffit ; et dès que vous le désirez... (A part.) Encore quelque bizarrerie ! il sera original toute sa vie. (Haut.) Messieurs, nous allons nous rendre au château de Dinvarach, où le seigneur va bientôt nous rejoindre.

LE CHOEUR.

Reprise de l'air.

Bravo ! bravo ! la poularde est à bas !
Avec fracas
Célébrons sa victoire !
Honneur et gloire
A cet adroit chasseur,
Qui du château devient le possesseur !

SCÈNE X.

FARDOWE, *seul.*

C'est l'instant du rendez-vous, il ne faut pas que la fortune me fasse perdre la mémoire ou le courage. Eh bien! c'est singulier, ce matin, j'étais mieux disposé ; il me semble qu'un artiste doit se battre plus volontiers qu'un propriétaire ; et il est de fait que d'aller exposer ses jours, quand on est riche et heureux, quand on ne demande qu'à vivre, et à bien se porter...

AIR du vaudeville de Carrick.

Voici, je crois, l'instant de commenter
Les lieux communs de la philosophie ;
C'est bien ici le cas de répéter :
« Qu'est-ce que l'homme ?... et qu'est-ce que la vie ? »
Jeunes ou vieux, jamais nous ne pouvons
Voir le bonheur qu'en perspective.
De tous nos vœux nous l'appelons ;
A chaque instant nous l'attendons...
Et nous partons quand il arrive.

Allons, allons, chassons ces idées-là, et voyons ce qui me reste à faire. Quoique je sois en veine, on ne sait pas ce qui peut arriver; et en cas de malheur, qu'est-ce que tout cela deviendra après moi? Voyez déjà les inconvénients de la fortune... Ce matin, je n'aurais pas eu besoin de testament ; à présent, il m'en faut un ; je ne peux pas mourir sans cela. (*Il s'assied à la table où le maître des cérémonies a laissé ce qu'il faut pour écrire.*) « Milord, c'est peut-être une « lettre d'adieu que je vous écris. Mais je ne veux pas par- « tir pour l'autre monde avec un mensonge sur la cons- « cience. Je vous ai dit que ma fille en aimait un autre : « c'est faux ; elle n'a jamais aimé que vous ; mais elle était « trop pauvre pour devenir votre femme. Aujourd'hui, c'est « différent. J'ai gagné un château ; je le lui donne ; elle

« peut vous épouser ; je suis tranquille sur son bonheur : « vous vous en chargerez. Si je ne suis pas tué (et je ferai « mon possible pour cela), je serai prêt à signer demain le « contrat de mariage. S'il en est autrement, je désire que « vous hâtiez la noce, et que vous pleuriez le moins possi- « ble. J'ai vécu gaiement, je veux mourir de même. C'est « dans ces sentiments que je suis votre ami, FARDOWE, ar- « tiste, et seigneur de Dinvarach. » Hein ! qui vient là ? est-ce le capitaine ? Non, c'est ma fille.

SCÈNE XI.

FARDOWE, ALICE.

ALICE.

Mon père ! mon père !

FARDOWE.

Qu'est-ce que tu viens faire ici ? N'ai-je pas dit que je voulais être seul ? Il est bien étonnant que nous autres seigneurs nous n'ayons jamais un instant à nous.

ALICE.

Ne vous fâchez pas, je voulais savoir si vous n'étiez pas indisposé.

FARDOWE.

Je me porte à merveille, quant à présent... Il faut espérer que ça continuera ; et pour ça, fais-moi le plaisir de t'en aller.

ALICE.

Est-ce que vous ne venez pas au château ? On vous attend ; la danse est organisée, le vin circule en abondance ; et ce sont des cris de joie, des transports...

FARDOWE.

Et une ivresse générale ; ils ont raison ! la vie est courte,

et il faut en profiter. J'irai les rejoindre aussitôt que je pourrai. En attendant, voici une lettre qu'il faut remettre à milord.

ALICE.

On va la lui envoyer sur-le-champ.

FARDOWE.

Non, ce n'est pas la peine; dans une heure, il sera temps. Adieu, ma fille. (A Alice, qui s'en va.) Ah! encore un mot.

ALICE.

Qu'y a-t-il?

FARDOWE.

Je désire que tu la lui portes toi-même, entends-tu? Et si j'ai eu des torts envers toi, tu verras, mon enfant, que j'ai songé à les réparer.

ALICE.

Que dites-vous?

FARDOWE.

Va-t'en... (La rappelant.) Ah! ma fille!

ALICE.

Que voulez-vous, mon père?

FARDOWE.

Rien... tiens, embrasse-moi... encore une fois... (Lui serrant la main.) Alice, tu es une bonne fille, une excellente fille... (Brusquement.) Allons, va-t'en, et laisse-moi tranquille.

ALICE.

Oui, mon père. (A part.) Je n'y comprends plus rien.

SCÈNE XII.

FARDOWE, seul.

Maintenant, je puis attendre mon adversaire. (Regardant le côté par où sa fille est sortie.) Je laisse à ma fille une belle for-

tune, un bon mari, et en cas de malheur... eh bien ! je n'y pensais pas... en cas de malheur, voilà mes tableaux qui doubleront de prix.

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Oui, dans notre état quel plaisir !
On a, par un destin propice,
Deux cents pour cent de bénéfice
Quand on a l'esprit de mourir.
C'est un parti que devrait suivre
L'artiste qui veut des succès,
Et ceux qui persistent à vivre
N'entendent pas leurs intérêts.

SCÈNE XIII.

JASPER, FARDOWE.

FARDOWE.

Ah ! voici notre bravo capitaine.

JASPER.

Je suis désolé, monsieur, que vous soyez arrivé le premier.

FARDOWE.

Il n'y a pas de mal.

JASPER.

Si, monsieur ; il y a dix minutes de retard ; c'est la première fois de ma vie ; et sans mon service qui m'a retenu... (A part.) Et puis, je n'étais pas fâché de m'exercer un peu ; j'ai baissé de quelques lignes, et j'ai besoin de me remettre. (Lui présentant ses deux pistolets.) Monsieur veut-il choisir?

FARDOWE.

Vous êtes trop bon, je suis à vos ordres.

JASPER.

C'est à moi, monsieur, de tirer le premier.

FARDOWE.

Si vous voulez bien prendre cette peine.

JASPER.

Nous allons mesurer la distance.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; JULIEN.

JULIEN.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ?

JASPER.

Tu le vois bien. Retire-toi.

JULIEN.

Mon Dieu ! mon oncle, comme vous prenez ça ! je ne veux pas vous gêner; mais je désirerais vous parler, ainsi qu'à monsieur.

JASPER.

Plus tard, nous verrons ça.

JULIEN.

Plus tard, il ne sera plus temps.

FARDOWE.

Il a raison ; et avant d'entamer la petite discussion, si j'osais vous prier de consentir à son mariage ; faites-le pour moi, par amitié, ça ne nous empêchera pas de nous brûler la cervelle.

JASPER.

Comment ! monsieur!

FARDOWE.

Quand ça devrait nous retarder un peu ; nous rattraperons le temps perdu.

JASPER.

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant. (ROMAGNÉSI.)

Allons, monsieur, plus de retard,
Partons... il faut que j'en finisse.

FARDOWE.

Mais au moins qu'un dernier service
Précède l'instant du départ :
Mariez-les, quoi qu'il vous coûte,
Un bienfait est si doux au cœur,
Et surtout pour un voyageur...
Lorsque l'on va se mettre en route
Cela, dit-on, porte bonheur.

JASPER.

Il ne s'agit pas de cela ; je vous prie, monsieur, de vous mettre à quinze pas.

FARDOWE.

Un instant !... (A Julien.) Tu vois, mon garçon, que j'ai fait mon possible. Que puis-je maintenant pour toi ?

JULIEN.

Me donner une place dans le château que vous venez de gagner.

FARDOWE.

N'est-ce que cela ? Je te nomme premier garde-chasse.

JASPER, s'approchant.

Comment ! monsieur a gagné un château ?

JULIEN.

Oui, mon oncle ; et si vous saviez comment... A deux cents pas, il a, du premier coup, abattu une poularde.

JASPER.

Hein ! qu'est-ce que tu dis là ?

JULIEN.

Et sans y regarder, sans prendre la peine de viser. Je n'ai jamais vu un coup comme celui-là. Allez, si j'avais

connu sa force, au lieu de m'amuser à concourir, j'aurais joliment vendu mon billet.

JASPER, à part.

Diable ! il paraîtrait que j'ai affaire à un gaillard déterminé. (Haut.) Je vois que monsieur est sûr de son coup.

FARDOWE.

A peu près, monsieur. Mais, du reste, je vous ai prévenu. Ainsi, quand vous voudrez...

JASPER, à part.

Ah ! mon Dieu ! je sais bien que c'est à moi de tirer le premier ; mais si, par hasard, je le manque, mon affaire est sûre ; tout à l'heure, déjà, je baissais de quelques lignes, et l'émotion va me faire dévier.

FARDOWE.

Eh bien ! monsieur, je vous attends... Voulez-vous compter les quinze pas ?

JASPER.

Du tout, monsieur, j'ai dit à vingt-cinq.

FARDOWE.

Vous avez dit à quinze.

JASPER.

J'ai dit à vingt-cinq... C'est à moi, qui suis l'offensé, à déterminer la distance.

FARDOWE.

A vingt-cinq, si vous voulez, je n'y tiens pas.

JULIEN.

Parbleu ! quand il y en aurait deux cents, ça lui est égal.

JASPER, à part.

Cet homme-là est d'un sang-froid qui lui donne un avantage...

FARDOWE.

Qu'est-ce que vous dites ?

JASPER.

Je dis, monsieur, que quand on a une pareille supériorité, on ne vient pas provoquer les gens.

FARDOWE.

Je ne suis pas l'agresseur.

JASPER.

Si, monsieur.

FARDOWE.

C'est involontairement, je vous en ai fait mes excuses, (Montrant Julien.) et devant témoin.

JULIEN.

Eh oui! mon oncle; ce matin M. Fardowe vous a répété...

JASPER.

Qu'est-ce que tu dis?... M. Fardowe!...

JULIEN.

C'est son nom, qu'on vient de m'apprendre au château.

JASPER.

Quoi! j'aurais l'honneur de parler à M. Fardowe, à un talent distingué, au premier peintre de l'Écosse! et je me permettrais d'attenter à des jours qui sont chers aux beaux-arts!

FARDOWE.

Les beaux-arts n'y font rien; et si vous vous croyez offensé...

JASPER.

Non, monsieur; quand je vois cette main qui a fait tant de chefs-d'œuvre, je me dis que trop de gloire l'environne pour qu'elle puisse jamais porter d'offense, et vous n'aviez qu'à vous nommer pour faire tomber mes armes.

FARDOWE.

Vous acceptez donc mes excuses?

JASPER.

Oui, monsieur.

FARDOWE.

Et vous consentez au mariage de votre neveu?

JASPER.

Après la place que vous venez de lui accorder, c'est moi qui suis trop heureux...

FARDOWE.

Eh bien! voilà qui est dit, touchez là et embrassons-nous.

JASPER.

De tout mon cœur.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; ALICE, LORD DERBY, PAYSANS et PAYSANNES.

ALICE, entrant vivement.

Arrêtez! arrêtez!... séparez-les!

JULIEN, la retenant et lui montrant le groupe.

Et pourquoi donc? ils s'embrassent.

ALICE et LORD DERBY.

Que vois-je!

FARDOWE.

Une réconciliation; et je vous présente mon nouvel ami, le capitaine Jasper, qui va nous faire l'honneur de dîner avec nous dans mon château.

ALICE.

Je respire; mais, tout à l'heure, en me disant adieu, vous aviez un air si singulier, que, dans mon inquiétude, j'ai porté sur-le-champ à milord cette lettre...

LORD DERBY.

Qui maintenant me rend le plus heureux des hommes... Je suis sûr de la tendresse d'Alice, de votre amitié, et vous pouvez, de votre vivant, voir exécuter votre testament.

FARDOWE.

Eh bien! à la bonne heure, j'aime autant ça... Ah çà! mes amis, il paraît que tant tués que blessés, il n'y a personne de... excepté la poularde... que je serais bien aise de voir de plus près, ne fût-ce que pour faire connaissance avec cette pauvre bête, qui m'a institué son légataire universel.

JULIEN, la prenant des mains d'un paysan.

Tenez, monsieur Fardowe... la voici.

FARDOWE, la contemplant.

Quel air de générosité!

JULIEN, cherchant.

Mais c'est drôle... où donc a-t-elle été frappée?... je ne vois pas la marque de la balle!

LORD DERBY, bas à Alice.

L'imbécile! il va tout découvrir... (Haut.) C'est que tu ne regardes pas bien.

(Il fait signe à un paysan de reprendre la poularde et de lui casser la patte.)

JULIEN.

Parbleu! je vous défie de lui trouver la moindre blessure; elle est morte en parfaite santé.

JASPER.

Ce sera donc de frayeur.

FARDOWE.

Qu'est-ce que ça signifie?

LORD DERBY.

Tenez... tenez... vous êtes bien habile... la balle lui a fracturé le tibia.

ALICE.

Et elle se sera achevée en tombant.

LORD DERBY.

Précisément.

FARDOWE.

A la bonne heure! Mes amis, quoique nouvellement enrichi, je ne serai point ingrat; et pour lui rendre, après sa mort, les honneurs qu'elle mérite, pour éterniser ses bienfaits et ma reconnaissance, j'entends que le château de Dinvarach s'appelle désormais *le château de la Poularde;* et aujourd'hui, à dîner, pour l'inauguration... elle occupera le poste d'honneur... la place du milieu, en rôti.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. ADAM.

LORD DERBY.

Honneur à l'artiste, au poëte,
Qui, maîtrisant de vains désirs,
Met son bonheur dans la retraite,
Et dans la gloire ses plaisirs;
Qui, loin de la route commune,
Va droit à la célébrité,
Qui trouve en chemin la fortune,
Et passe gaîment à côté!

JASPER.

Dans les combats où je m'engage,
Le succès n'est jamais douteux;
Je triomphe, c'est mon usage.
En amour je suis moins heureux :
Je fais la guerre aux demoiselles
Depuis trente ans en vérité;
Je vise au cœur toutes les belles,
Et toujours je passe à côté!

FARDOWE.

Le savant cherche le génie,
L'avocat sa péroraison,
Le médecin la maladie,
Le malade sa guérison;
L'auteur court après la malice,
Les amants après la beauté,
Les plaideurs après la justice;
Souvent chacun passe à côté!

ALICE, au public.

Vous plaire est notre unique envie;
Que votre visite ce soir
De plusieurs autres soit suivie;
C'est notre vœu, c'est notre espoir.
Que votre bonté s'en souvienne;
Et quand un destin souhaité
Vers ce théâtre vous amène,
Ah! ne passez pas à côté!



LE

BAL CHAMPÊTRE

OU

LES GRISETTES A LA CAMPAGNE

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. H. DUPIN.

THÉATRE DE S. A. R. MADAME. — 21 Octobre 1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PASTOUREL, chef d'orchestre	MM. NUMA.
BELJAMBE, danseur de société.	LEGRAND.
POUSSIF, conducteur de cabriolets de place.	BERNARD-LÉON, jne.
M. DURFORT, banquier.	DORMEUIL.
ANGELINA, lingère.	Mmes ADELINE.
JOSÉPHINE, couturières	VIRGINIE DÉJAZET
TOINETTE, couturières	LAFITTE.
AMANDA, couturières	DORMEUIL.
ANNETTE, paysanne.	FLEURY.
Mme DURFORT	MERCIER.

DANSEURS — MUSICIENS.

Aux environs de Paris.



LE
BAL CHAMPÊTRE
OU
LES GRISETTES A LA CAMPAGNE

La rotonde d'un bal champêtre. — Au milieu du théâtre, l'orchestre. A droite et à gauche, des chaises. Au fond, un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELJAMBE, PASTOUREL.

BELJAMBE.

C'est ce cher Pastourel que je retrouve ici!

PASTOUREL.

Le directeur de l'établissement vient de m'arrêter au passage, et c'est moi qui dirige l'orchestre.

BELJAMBE.

A la bonne heure, car depuis ton absence, nous autres danseurs à la mode, nous ne savions plus sur quel pied nous tenir; toi qui étais l'âme de tous les bals, le génie de la contredanse, le privilégié du galoubet!

PASTOUREL.

Il est vrai que je suis maintenant le premier flageolet d'Europe; du moins, c'est l'avis de tous les orchestres; et c'est mon talent qui a motivé mon absence; je viens d'Angleterre. L'Angleterre, monsieur! quel beau pays! C'est là qu'on sait encourager les arts; j'ai été engagé pour douze bals, à cinq cents francs par soirée!

AIR : Tout ça passe en même temps.

En voyageur troubadour,
A ma gloire rien ne manque;
Car j'ai fait danser la cour,
Le ministère et la banque :
Oui, chez ces Anglais si tristes,
Homme en plac', belle aux yeux doux,
Banquiers et capitalistes,
Tout ça saut' (*Bis.*) comme chez nous.

BELJAMBE.

Tu dois alors revenir bien riche?

PASTOUREL.

Dieu merci, cela sonne assez bien. Mais j'ai besoin de repos, parce que, dans notre état, voyez-vous, la gloire nous exténue, on n'estime pas assez le galoubet; on ne sait pas ce qu'il en coûte pour l'exercer. J'entends vanter les Baillot, les Lafont, les Habeneck. Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur, que de jouer du violon?... faites-les jouer du flageolet, et vous m'en direz des nouvelles! D'abord, on a remarqué que presque tous les grands flageolets meurent extrêmement jeunes; je ne sais pas si c'est cela qui a tué Mozart; mais moi, monsieur, en Angleterre, je ne vivais que de privations; j'étais à la gloire et au lait d'ânesse pour toute nourriture, sans compter la composition.

BELJAMBE.

Comment! monsieur Pastourel, vous êtes compositeur?

PASTOUREL.

Oui, monsieur; j'ai le génie de l'inspiration; je reçois le

feu créateur de la seconde main, il est vrai, d'après Rossini, Boïeldieu et Auber; je les mets en contredanse, je les arrange; c'est la mode.

AIR de Turenne.

Oui, vers le temple de Mémoire
Commodément l'on voyage aujourd'hui :
Vient un grand homme, on s'accroche à sa gloire,
Et l'on fait fortune avec lui.
Jouant ainsi différents rôles,
C'est un chemin qu'on franchit de moitié;
Les gens d'esprit le gravissent à pié,
Et nous autres sur leurs épaules.

Mais vous, monsieur Beljambe, est-ce que vous avez abandonné la danse, vous qui étiez un de nos fameux?

BELJAMBE.

Oui, autrefois, je croyais que ça me pousserait dans le monde; j'y avais une vocation; j'étais taillé pour cela; mais j'ai vu que cela ne menait à rien, j'ai changé de batteries : je me suis mis homme à bonnes fortunes.

PASTOUREL.

Est-ce que c'est un état?

BELJAMBE.

Oui, sans doute; d'abord, c'est agréable, et puis ça peut devenir utile : moi qui n'ai rien, ça peut me mener à quelque bon mariage; car, dans ce moment, j'ai des succès étonnants, cinq ou six passions à la fois; jamais moins, quelquefois plus.

PASTOUREL.

Et dans tout cela, y a-t-il quelque établissement en perspective?

BELJAMBE.

Oui, mon garçon; une petite lingère charmante, qui a un beau magasin bien achalandé, et à peu près quatre ou cinq mille livres de rente; voilà tout ce qu'il me faut. Auprès de ma petite lingère, je n'aurai pas d'ambition.

AIR de L'Artiste.

Dentelles, broderie,
C'est là ce qu'il me faut;
Près de femme jolie,
Je puis faire jabot :
Chacune me redoute,
Et, sultan du comptoir,
Je puis, sans qu'il m'en coûte,
Leur jeter le mouchoir.

Ah çà! le jour du mariage, je compte sur toi pour conduire l'orchestre?

PASTOUREL.

Je n'y manquerai pas, et je vous traiterai en ami : j'ai une nouvelle contredanse! tra la, la, la, chassez huit! En revanche, j'espère que vous me ferez le plaisir d'assister à ma noce; car je viens en France pour me marier. Il y a trois mois, avant mon départ, j'étais amoureux d'une jeune couturière, qui m'a promis d'être fidèle; ainsi, je suis tranquille : c'est dans cette classe estimable et vertueuse que s'est réfugié le véritable sentiment; aussi il ne faut pas les confondre avec les marchandes de modes, c'est bien différent. Je n'ai pu y courir, à cause du devoir, (Montrant l'orchestre) qui me retient aujourd'hui; mais demain, libre envers la gloire, et quitte avec l'amour... (Composant.) Tra, la, la, le cavalier en avant!

BELJAMBE.

A merveille! et puisque tu conduis l'orchestre, tâche, quand je danserai, que les contredanses soient plus longues.

PASTOUREL.

C'est dit; on vous mettra un pantalon et une poule de plus. Elle vient donc ce soir?

BELJAMBE.

Oui, je dois l'y rencontrer par hasard. On ne m'a pas permis de l'y conduire, à cause des propos; et puis elle ne me l'a pas dit, mais j'ai deviné...

AIR du vaudeville de La Veuve du Malabar.

Il est, je le parie,
Quelque rival jaloux,
Que l'on me sacrifie...

PASTOUREL.

Je pense comme vous.
Quelque imbécile,
Comme l'on en voit mille.
(Composant.)
En avant deux, et donnez-moi la main!
C'est divin...
Je tiens ma contredanse;
Quel bonheur sans égal!
J'ai bientôt l'espérance
De tenir mon final.

BELJAMBE.

Quoi! le final de votre contredanse?

PASTOUREL.

Sans contredit.
Balancez, chassez huit
Tra, la, la...

Ensemble.

BELJAMBE.

Achève ton ouvrage
En attendant le bal;
A ce soir... du courage...
(A part.)
Dieu! quel original!

PASTOUREL.

Que j'aime ce passage!
Quel bonheur sans égal!
Je vais dans ce bocage,
Achever mon final.

(Il sort en chantant et en dansant.)

SCÈNE II.

BELJAMBE, *seul, regardant du côté opposé.*

Quelle est cette société? Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est ma charmante lingère, ma tendre Angelina et ses bonnes amies.

SCÈNE III.

BELJAMBE, ANGELINA, AMANDA, JOSÉPHINE, TOINETTE.

TOUTES.

AIR d'Armide.

Quelle route inhumaine!
Quelle chaleur! c'est à périr !
Mon Dieu, qu'on a de peine
Pour avoir du plaisir!

AMANDA.

Il faut, mesdemoiselles,
Vous résigner ici;
Le plaisir a des ailes,
Pour qu'on courre après lui.

TOUTES.

Quelle route inhumaine! etc.

BELJAMBE, *s'avançant.*

Me sera-t-il permis, mesdemoiselles, de vous offrir mes hommages?

TOUTES.

Eh! c'est M. Beljambe; (*Bas à Angelina.*) est-ce que tu le connais?

ANGELINA, *de même, baissant les yeux.*

Oui, depuis quelque temps; je l'ai rencontré, il y a quinze jours, au bal de Saint-Mandé.

AMANDA, à part.

Elle ne nous en avait pas parlé.

BELJAMBE.

Je vois que ces dames ont à se plaindre de la chaleur et de la poussière; les roses craignent le soleil.

JOSÉPHINE.

Et surtout les petites voitures, on y est tellement secoué...

BELJAMBE.

Je comprends; ça les effeuille, ça effeuille les roses, continuité de la métaphore.

ANGELINA, à Joséphine.

Tu as sans doute payé le cocher?

JOSÉPHINE.

Non.

TOINETTE.

Ni moi.

AMANDA.

Ni moi.

JOSÉPHINE.

Il va croire qu'il est retenu pour la soirée.

BELJAMBE.

Je cours tout arranger.

ANGELINA.

Ah! mon Dieu! monsieur, que vous êtes bon! Un cocher en capote.

AMANDA.

Un coucou jaune.

JOSÉPHINE.

Un cheval borgne.

TOINETTE.

Et l'autre boiteux.

BELJAMBE.

Ah! diable! j'aurais voulu quelque chose de plus caractérisé; car voilà un signalement bien vague et bien général; mais enfin, je tâcherai de suppléer; je cours, et je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, AMANDA, ANGELINA, TOINETTE.

ANGELINA.

Je vous demande s'il est possible d'être plus complaisant! Aussi, mesdemoiselles, nous sommes bien heureuses de l'avoir rencontré.

JOSÉPHINE.

Tiens, Angelina, j'ai idée que tu dissimules, et que c'est un hasard fait exprès.

TOINETTE.

Et moi, j'en suis sûre.

JOSÉPHINE.

Oui, oui, nous connaissons cela! Qu'est-ce que cela te fait? dis-nous-le.

ANGELINA.

Eh bien! mesdemoiselles, s'il faut vous l'avouer, c'est un rendez-vous indirect que je lui avais donné.

JOSÉPHINE.

Comment! est-ce que ce serait du sérieux? Ah bien! ma chère, prends-y garde!

AMANDA.

Y penses-tu?

AIR : Faut l'oublier, disait Colette. (ROMAGNESI.)

Malgré son air aimable et tendre,
Il est perfide et séducteur...

JOSÉPHINE.

Et volage comme un danseur.

ANGELINA.

Dieu! que venez-vous de m'apprendre?

AMANDA.

Oui, par des conquêtes nouvelles
Son cœur est toujours occupé.

JOSÉPHINE.

Et sans façon, il a trompé
Toutes les belles,
Excepté celles
Qui, par vertu,
L'ont prévenu.

TOUTES.

Toutes les belles, etc.

JOSÉPHINE.

Moi, d'abord, j'ai connu la petite Polite, une de mes amies, qu'il a rendue très-malheureuse.

AMANDA.

Sans compter qu'il n'a rien. Et toi qui, comme couturière, avais déjà fait des économies, toi qui, depuis, as fait une succession et acheté un magasin de lingère, tu sens bien que tu es un parti qui en vaut bien la peine.

JOSÉPHINE.

Et puis enfin, ce petit Pastourel qui était si bon enfant!...

TOINETTE.

Et qui est parti en Angleterre, pour faire fortune.

AIR du vaudeville du Jaloux malade.

Je prévois sa douleur mortelle.

ANGELINA.

Je l'aime et le plains plus que vous.

JOSÉPHINE.

Tu lui promis d'être fidèle.

ANGELINA.

Est-ce que ça dépend de nous?

JOSÉPHINE.

Ton cœur devait brûler sans cesse.

ANGELINA.

Hélas! j'ai tenu mon serment;
J'ai toujours la même tendresse,
Mais je n'ai plus le même amant.

JOSÉPHINE.

Cependant, Angelina, nous te le disons en amies, et dans ton intérêt, il faudrait tâcher de raisonner un peu tes inclinations.

AMANDA.

Moi, par exemple, voilà M. Victor Desallures, le fils d'un marchand de chevaux...

JOSÉPHINE.

Voilà M. Auguste Flotté, neveu d'un marchand de bois, qui veulent nous épouser; ce sont des gens comme il faut, des jeunes gens établis.

ANGELINA.

Je sens bien, mes bonnes amies, que tout ça est vrai; je devrais suivre votre exemple et vos conseils; mais que voulez-vous? quand l'inclination y est et que la tête n'y est plus, il n'y a pas moyen de raisonner; c'est plus fort que moi, je suis subjuguée.

JOSÉPHINE.

C'est ça, la tête montée, voilà comme on fait des bêtises qui vous compromettent; si encore on ne le savait pas!

TOINETTE.

Mais c'est que ça se répand toujours.

ANGELINA, pleurant.

Allez, ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en fais des reproches; et si vous saviez ce que j'ai souffert...

TOUTES.

Cette pauvre Angolina!

JOSÉPHINE.

C'est pourtant pour des hommes que nous nous mettons dans des états comme ça. Dieux! faut-il qu'une femme soit bête!

ANGELINA, essuyant ses yeux.

Par exemple, il m'a bien promis qu'il était changé; et si je découvrais maintenant la moindre infidélité, je vous promets bien que sur-le-champ ça serait fini... taisez-vous, car le voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES; BELJAMBE, se disputant avec POUSSIF.

BELJAMBE.

Je vous prie de me laisser; je vous dis que vous êtes un insolent; entendez-vous, mon cher?

POUSSIF.

Je ne vous quitterai pas que je n'aie mon compte, vrai comme je m'appelle Nicolas Poussif, conducteur de coucous.

ANGELINA.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

POUSSIF.

Allons, décochez la pièce de cinq francs; et que ça finisse!

BELJAMBE.

Je vous ai dit que je vous donnerais quatre francs; c'est le prix convenu avec ces dames.

POUSSIF.

C'est vrai, si c'est ces dames qui payent elles-mêmes, parce que je suis galant; mais dès que c'est vous, ça devient plus cher.

BELJAMBE.

C'est ça, il me fait payer à l'heure; et il paraît qu'il en a mis cinq pour venir de Paris ici.

POUSSIF.

Qu'est-ce que vous dites?

BELJAMBE.

Je dis qu'avec vous, mon cher, il n'y a pas besoin de faire assurer la grande route par la compagnie du Phénix, parce que vous ne brûlez pas le pavé.

(Toutes les dames se mettent à rire.)

POUSSIF.

Ah! tu fais le joli cœur; ce sera vingt sous de plus, ou je fais claquer mon fouet.

BELJAMBE, aux dames.

Vous voyez bien que c'est un grossier personnage, qui n'a pas l'habitude de la société; je lui donne les six francs, par égard pour vous. (A Poussif.) Va, si je n'étais pas avec des dames, je te mènerais loin, mon drôle!

POUSSIF.

Et comment ça?

BELJAMBE.

Je te mènerais à la préfecture, à Paris; et même maintenant...

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme. (Ida.)

(A Angelina.)
Sans vous, sans votre compagnie,
Déjà je l'aurais écloppé.

AMANDA, le retenant.

Ah! monsieur, je vous en supplie!

POUSSIF.

Laissez donc... ce ch'val échappé,
En voyant l'air dont il s' démène,
On croit qu'il est dans les méchants;

Mais il ressemble à ceux que j' mène,
Il n'a jamais pris l' mors aux dents.

BELJAMBE, qu'on retient toujours.

C'est trop fort; je ne puis me laisser insulter par un coucou!

ANGELINA.

Monsieur Beljambe, au nom du ciel!... Je vous prie, monsieur Beljambe, de me donner le bras pour faire le tour de la rotonde; je ne connais point le jardin.

BELJAMBE.

C'est donc pour vous obéir; mais il ne risque rien, je le retrouverai.

POUSSIF.

Va, va, les coucous sont bons là,

BELJAMBE, en s'en allant.

Oui, pour ceux qui vont à pied.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté Angelina et Beljambe.

POUSSIF.

Je vous demande pardon, mesdames, de l'avoir brutalisé un peu; quand je vois de ces faquins-là, ça me met en colère.

TOINETTE.

Et pourquoi donc?

POUSSIF.

Ce sont eux qui viennent en conter à nos jeunes filles. Aussi nos paysannes sont maintenant des élégantes.

AMANDA.

Il est vrai qu'il règne une recherche dans leur toilette...

POUSSIF.

Oui; elles sont pimpantes et légères. Autrefois c'était

lourd et honnête. On pouvait épouser ça de confiance. Aujourd'hui ça n'est plus ça.

AMANDA.

Voilà un cocher bien exigeant.

POUSSIF.

Oui, mam'selle...

AIR du vaudeville de Fanchon la vielleuse.

Nous autr's à la richesse
Préférons la sagesse,
Voilà comm' je somm's faits :
Aussi dans mon allure,
A la fortun' douc'ment je vais.

JOSÉPHINE.

Si c'est dans sa voiture,
Il n'arriv'ra jamais.

POUSSIF.

Dites-moi, mesdames... Faudra-t-il tantôt venir vous reprendre?

JOSÉPHINE.

C'est que nous nous en irons peut-être bien tard.

POUSSIF.

Ça m'est égal. Je ne bouge pas d'ici. J'ai des motifs sédentaires.

AMANDA.

Ah! vous restez ici?

POUSSIF.

Oui, mesd'moiselles. Je vais me requinquer; l'œil de poudre, le pantalon de lanquin; et je viens au bal pour observer, parce que, quand on est amoureux et jaloux, faut faire son état.

AMANDA.

Quoi! vraiment! vous êtes amoureux?

POUSSIF.

D'Annette Bertrand, la plus jolie et la plus friponne de toutes les paysannes des environs.

JOSÉPHINE.

Je l'ai vue plusieurs fois au bal. Elle vient toujours nous parler.

POUSSIF.

Oh! je le crois bien. Au lieu d'être une bonne et grosse fermière, elle veut faire la d'moiselle comme il faut, et tout ça pour me faire enrager et me faire des traits. Aussi, je suis malheureux que c'est une pitié... Et mon cheval donc! Pauvre bête!

AIR : A ma Margot, du bas en haut.

Premier couplet.

Que les chevaux sont malheureux,
Quand les cochers sont amoureux!

Lorsque de Paris je m'élance,
Faut voir, dans mon impatience,
Comment, pour arriver plus tôt,
Je mets Bucéphale au galop;
Et l'amour (*Bis.*) à c'te pauvre bête
Fera tourner la tête.

Que les chevaux sont malheureux,
Quand les cochers sont amoureux!

Deuxième couplet.

Et quand je quitte ma maîtresse,
Dans la jalousi' qui me presse,
Croyant frapper sur mon rival,
Je frappe le pauvre animal;
Et quelqu' jour (*Bis.*) il crev'ra, j' parie,
D'un accès d' jalousie.

TOUTES et POUSSIF.

Que les chevaux sont malheureux,
Quand les cochers sont amoureux!

POUSSIF.

Je vais au bal guetter cette perfide, et si elle danse ce soir avec un autre que moi, celui-là n'a qu'à bien se tenir : ça sera sa dernière contredanse.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; ANNETTE, entrant par la gauche.

AMANDA.

Le pauvre garçon !.... Eh ! mais voilà justement mademoiselle Annette.

ANNETTE.

Bonjour, mesdemoiselles.

JOSÉPHINE.

Votre amoureux sort d'ici.

ANNETTE.

Oh ! je l'ai bien vu, et j'attendais qu'il fût parti, parce que c'est un vilain jaloux. Dites-moi, d'abord, si je suis bien mise.

AMANDA.

Mais oui, pas mal pour une paysanne.

ANNETTE.

Et le fichu, n'est-il pas trop long ?

TOINETTE.

Oui, on pourrait le baisser un peu.

JOSÉPHINE.

Et avec une épingle de chaque côté...

ANNETTE.

Dieu ! mesdemoiselles, que vous êtes bonnes !

JOSÉPHINE.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Rien ne manque à votre toilette.

ANNETTE.

Dam'! j'ai mis mes plus beaux habits.

AMANDA.

Dans sa parure elle est coquette
Plus que les dames de Paris.

ANNETTE.

Pour aujourd'hui, c'est vrai, j' suis franche;
Mais ces dam's, dans leurs rich's atours,
Pour êtr' coquett's ont tous les jours;
Et nous n'avons que le dimanche.

Et puis, dites donc, j'ai une fière nouvelle à vous apprendre!

TOUTES.

Qu'est-ce que c'est? Dis-nous bien vite.

ANNETTE, passant au milieu des trois demoiselles.

J'ai aperçu tout à l'heure mademoiselle Angelina, une de vos bonnes amies, qui entrait dans une allée avec un grand jeune homme. Moi, qui n'avais rien à faire, je me suis dit: en attendant que le bal commence, je m'en vais les suivre.

TOUTES.

Comment! mademoiselle!

ANNETTE.

Ce n'est peut-être pas bien; mais ça occupe.

AIR : Que d'établissements nouveaux. (*L'Opéra-Comique.*)

Pour un' paysann' tell' que moi,
Écouter est souvent utile;
Je n' puis que profiter, je croi,
Aux discours des dam's de la ville:
Leur langage me servira;
Aux politess's faut correspondre...
Et si quelqu'un m' parlait comm' ça,
Au moins, j' saurais comment répondre.

Voilà donc que je m'avance en tapinois, et je me blottis derrière un buisson où ils s'étaient arrêtés. Le monsieur lui

disait : « Non, vous êtes une cruelle, vous ne voulez pas « m'aimer, vous ne m'aimez pas ; » enfin, ce qu'on dit toujours ; aussi je vous passe ça ; il continuait : « C'est made« moiselle Amanda, c'est mademoiselle Joséphine qui en est « la cause... on vous a prévenue contre moi. » Et alors, mesdemoiselles, il s'est mis à dire du mal de vous... oh ! mais, un mal affreux : qu'il vous avait fait la cour, et que vous étiez jalouses de lui.

JOSÉPHINE.

Si on peut faire des mensonges pareils ! je te le demande, Amanda ?

AMANDA.

Et moi donc ! mais il n'en faut pas davantage pour occasionner des rapports ; ça n'aurait qu'à venir aux oreilles de Victor, il me ferait une scène, ma chère !

JOSÉPHINE.

Mais ça ne se passera pas ainsi, il faut rompre le mariage, il faut qu'Angelina connaisse la vérité.

AMANDA.

Oui, sans doute, ne fût-ce que pour nous venger.

TOINETTE.

Et pour les faire enrager tous deux.

JOSÉPHINE.

Et puis, par amitié pour elle ; mais comment nous y prendre ?

ANNETTE.

Oui, qu'est-ce que nous allons faire ? car j'en suis, n'est-ce pas ? c'est moi qui ai apporté la nouvelle.

AMANDA.

Écoutez : vis-à-vis notre magasin, est un bel hôtel qui est habité par un banquier, M. Durfort, qui a une femme à la mode, une dame du grand genre. Et du fond du comptoir, j'ai vu souvent M. Beljambe passer sous ses fenêtres,

s'y arrêter longtemps, et soupirer; le tout sans succès, car on n'a jamais fait attention à lui. Mais si nous lui envoyions une lettre au nom de cette dame, une demi-déclaration; à coup sûr il y répondrait; et, en portant cette réponse à Angelina, elle saurait à quoi s'en tenir sur la fidélité de son prétendu.

JOSÉPHINE.

A merveille; il ne s'agit plus que de composer la lettre.

ANNETTE.

Pour ça, je n'y entends rien; car je n'en ai jamais écrit; mais c'est bon, ça m'apprendra.

TOINETTE.

Nous n'avons ici ni plume ni encre.

AMANDA.

Tant mieux: au crayon, c'est bien plus mystérieux; (Fouillant dans son sac.) j'ai là un souvenir que m'a donné Victor.

JOSÉPHINE, s'asseyant sur une chaise.

Très-bien, c'est moi qui vais écrire.

(Joséphine est assise, et les trois autres sont groupées autour d'elle.)

AMANDA.

Oui, oui, Joséphine a une bien plus belle écriture; au magasin, c'est elle qui fait toutes les factures.

JOSÉPHINE.

A la bonne heure! mais je ne sais pas comment composer cette déclaration.

AMANDA.

Une idée! tâchons de nous rappeler, dans celles que nous avons reçues, chacune une phrase.

JOSÉPHINE.

Elle a raison, chacune une phrase; j'en tiens une : « Ne « craignez pas de recevoir ces mots d'une main qui vous « est inconnue. »

AMANDA.

C'est bien, ça peut commencer par là. Attendez, je me souviens d'une autre : « Il est impossible de vous voir sans « vous aimer, et je vous ai vue. »

ANNETTE.

Faut ajouter : « sous ma fenêtre, » puisque c'est là qu'il allait.

JOSÉPHINE.

C'est très-juste ; la petite a raison.

AMANDA.

Adopté ! (A Toinette.) Eh bien ! et toi, est-ce que tu ne te rappelles rien ?

TOINETTE.

Écoutez donc, mademoiselle, je n'ai jamais reçu de lettre que de mon cousin.

JOSÉPHINE, riant.

Une correspondance de famille !

AMANDA.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il te disait ?

TOINETTE.

Je me souviens, dans sa première lettre, d'une phrase qui finirait bien : « Je vous jure que tous mes vœux seront rem- « plis, si le plaisir fait battre votre sein quand vous lirez la « signature. »

ANNETTE.

Dieu ! que c'est joli !

AMANDA.

Que tu es bête ! c'est bon pour une femme ; mais on ne peut pas adresser cela à un homme.

JOSÉPHINE.

Eh bien ! attendez, un changement : « Mes vœux seront « remplis, je vous jure, si le plaisir brille dans vos yeux... »

ANNETTE.

C'est juste ! des yeux ! tout le monde en a !

AMANDA.

Signe : « MADAME DURFORT », et puis c'est fini.

TOUTES.

Relisons maintenant.

JOSÉPHINE, prenant le papier, et lisant.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver. (Le Secret.)

« Ne craignez pas de recevoir
« Ces mots d'une main inconnue ;
« Est-il possible de vous voir
« Sans aimer ?... et je vous ai vue...
« Sous ma fenêtre... et tous mes vœux
« Seront remplis, je vous le jure,
« Si le plaisir brille en vos yeux
« Quand vous lirez la signature. »

Il est très-bien.

ANNETTE.

Dame ! quand il y a tant de monde qui y travaille.

JOSÉPHINE.

Ah ! mon Dieu ! mesdemoiselles, et l'orthographe !

AMANDA.

C'est vrai, nous n'y avons pas pensé ; mais M. Beljambe, qui est danseur, n'en sait pas plus que nous.

ANNETTE.

Il ne s'agit plus que de le remettre.

JOSÉPHINE.

Tenez, voyez-vous dans cette allée Angelina et son cavalier ?

ANNETTE.

Eh bien ! pour la réponse...

JOSÉPHINE.

C'est juste ; il faut indiquer un endroit. (Regardant dans une

allée, et ensuite écrivant.) « Réponse, dans le creux du troisième « arbre, l'allée à droite. »

ANNETTE.

Donnez, donnez, je me charge de le lui glisser dans la main sans qu'il me voie; et puis quand il me verrait, il ne se défierait pas de moi; j'y vais tout de suite.

AMANDA.

A merveille; son bon ami de tout à l'heure avait raison, la petite promet.

(Annette sort.)

SCÈNE VIII.

AMANDA, JOSÉPHINE, TOINETTE.

TOUTES TROIS.

AIR de La Clochette.

C'est très-bien. (*Bis.*)
Quelle joie est la mienne !
Ce moyen... (*Bis.*)
Prendra, j'en suis certaine...
A ce billet il va répondre...
Et quel plaisir de le confondre !
Taisons-nous, (*Bis.*) d'ici je crois l'entendre
Taisons-nous, (*Bis.*) afin de le surprendre ;
Oui, c'est lui,
Le voici... le voici... le voici.

(Elles sortent toutes par l'allée à gauche, excepté Joséphine, qui, regardant vers l'allée à droite, dit :)

JOSÉPHINE.

Non, il ne vient pas encore... Quel est donc ce jeune homme qui cause avec lui? il me semble que je le connais.

SCÈNE IX.

JOSÉPHINE, PASTOUREL.

PASTOUREL, à part.

Eh bien! par exemple, a-t-il des aventures! Et de peur de se compromettre, emprunter ma main... En voilà un fameux! Il entend joliment son état d'homme à bonnes fortunes! Je veux lui dédier ma première contredanse, *la Lovelace*, une gigue anglaise.

JOSÉPHINE.

Je ne me trompe point, c'est M. Pastourel.

PASTOUREL.

Mademoiselle Joséphine! L'amie de mon amie.

JOSÉPHINE.

Vous voilà donc de retour de l'Angleterre?

PASTOUREL.

J'en arrive. Et ma chère Angelina? Il y a si longtemps que je ne l'ai vue, que je n'ai reçu de ses nouvelles! La Manche nous séparait. Et entre artistes, on ne s'écrit pas; mais on s'aime toujours.

JOSÉPHINE.

Elle est ici avec nous, au bal.

PASTOUREL.

Il se pourrait! Quel bonheur!

JOSÉPHINE, gravement, et d'un air composé.

Oui, mais elle n'y est pas seule.

PASTOUREL.

Vous avez un air, en me disant cela...

JOSÉPHINE, de même.

Voyez-vous, mon cher, on a souvent tort d'aller en An-

gleterre, parce que, même en restant en France, on n'est pas encore bien sûr...

PASTOUREL.

Que voulez-vous dire ?

JOSÉPHINE.

Est-ce que vous connaissez le jeune homme avec qui vous étiez tout à l'heure ?

PASTOUREL.

C'est un ami intime, que je ne connais pas beaucoup. C'est un gaillard qui fait ses trois ou quatre conquêtes par jour.

JOSÉPHINE.

Eh bien ! il paraît qu'Angelina en est une de la semaine ; car c'est elle qu'il épouse.

PASTOUREL.

Qu'est-ce que vous me dites là ? Il doit se marier à une petite lingère.

JOSÉPHINE.

Précisément : Angelina a fait un héritage ; elle a pris un magasin.

PASTOUREL.

Je ne puis en revenir encore ; quel affront pour la musique ! Moi, Pastourel ! un artiste distingué ! qui revenais chargé de gloire, de guinées !...

JOSÉPHINE.

Calmez-vous, je vous en conjure.

PASTOUREL.

Si c'était d'une autre, je ne dis pas. (Pleurant.) Mais voyez-vous, mademoiselle Joséphine, je croyais aux couturières.

JOSÉPHINE.

Pauvre garçon ! il croyait aux couturières !

PASTOUREL.

J'avais confiance, et c'est...

JOSEPHINE.

Rassurez-vous : Angelina n'est qu'égarée; et nos avis, nos conseils, surtout notre exemple... D'ailleurs, nous nous sommes arrangées pour perdre votre rival, et nous n'attendons plus qu'une preuve.

SCÈNE X.

LES MÊMES; AMANDA, ANNETTE, TOINETTE, accourant.

AMANDA.

La voici, la voici. La victoire est à nous... (Apercevant Pastourel.) C'est vous, monsieur Pastourel! Vous ne pouviez revenir plus à propos, pour jouir de la défaite d'un rival.

JOSÉPHINE.

Car, pendant votre absence, nous défendions vos intérêts.

PASTOUREL.

O amitié des femmes! ô sentiment pur et désintéressé!

TOINETTE, qui tient le papier.

Voici qui doit confondre le traître.

ANNETTE.

C'est une lettre de sa main.

JOSÉPHINE.

Donnez, donnez; enfin, nous triomphons, et voici de quoi le perdre aux yeux d'Angelina. (Elle regarde l'écriture de la lettre.) Ah! mon Dieu! ce n'est pas son écriture. Qu'est-ce que cela veut dire? C'est celle de M. Pastourel.

PASTOUREL.

Quoi! ce serait une réponse à madame Durfort?

JOSÉPHINE.

Précisément.

PASTOUREL.

C'est moi qui viens de l'écrire.

TOUTES.

Il se pourrait ! c'est vous !

ANNETTE.

Est-il bon enfant !

PASTOUREL.

Eh oui ! parce qu'il soupçonnait quelque ruse, il se méfiait de vous ; car nous avons affaire à un malin ; et moi, je lui ai servi de secrétaire ; que voulez-vous ? j'ignorais ses projets ; et puis, l'insouciance d'un artiste...

ANNETTE.

Quel dommage ! tout est fini.

JOSÉPHINE.

Eh bien ! voyons, mesdemoiselles, ne perdons pas courage ; que contient ce billet ? (Elle lit l'adresse.) « A madame « Durfort. (Lisant le contenu de la lettre.) Belle dame, la lettre « que j'ai reçue vient-elle de vous ? j'en doute encore ; je le « croirai si, ce soir au bal, je vous vois porter le bouquet « de bluets ci-joint. »

AMANDA, *montrant le bouquet.*

Le voici.

PASTOUREL.

C'est bien ça, c'est moi qui l'ai écrit sous sa dictée ; et le plus terrible, c'est que madame Durfort, que je connais très-bien, est réellement au bal avec son mari ; je viens de la voir.

TOINETTE.

Alors, voilà la ruse découverte.

AMANDA.

Au contraire ; si nous pouvions, par adresse, faire accepter ce bouquet à madame Durfort ?

JOSÉPHINE.

Nous serions sauvées, parce qu'alors M. Beljambe se croirait aimé.

PASTOUREL.

Et qu'alors, il s'ensuivrait, au milieu du bal, des déclarations, explications et révolutions, à ne plus s'y reconnaître.

AMANDA.

Surtout si nous sommes là pour tout embrouiller.

TOINETTE.

Oui. Mais comment engager une dame à la mode à porer ce bouquet de bluets ? des fleurs des champs...

ANNETTE.

Attendez, mesdemoiselles ; si ce n'est que cela, je m'en charge ; et j'espère en venir à bout.

PASTOUREL.

Il se pourrait !... Tenez, tenez, regardez M. et madame Durfort qui viennent de ce côté !

ANNETTE.

Éloignons-nous, et ne craignez rien.

PASTOUREL.

A merveille ; je vais me concerter avec vous pour tout réparer.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

M. DURFORT et Mme DURFORT.

Mme DURFORT.

Quoi ! monsieur, pas un seul petit bal dans votre hôtel, pas même pour votre fête ?

M. DURFORT.

Non, madame ; je n'en donnerai pas un de l'hiver. Je ne puis souffrir les bals de Paris ; ceux de la campagne, c'est différent : aussi, je vous mène à toutes les réunions champêtres des environs, à toutes les fêtes patronales.

Mme DURFORT.

Comme c'est amusant! L'autre semaine à Meudon, dimanche dernier à Fontenay; je prévois que ce soir je vais périr d'ennui.

M. DURFORT.

Parce que vous ne trouverez point ici votre société ordinaire; parce que vous n'aurez point, comme dans la capitale, une foule de jeunes gens qui vous feront la cour.

Mme DURFORT.

Sans doute; dans les bals de Paris, il n'y a que cela d'amusant.

M. DURFORT.

Est-il possible d'être plus coquette!... Eh bien! madame, voilà pourquoi je les supprime; de pareilles réunions sont la perte des mœurs. Ici, au contraire, quelle candeur! quelle innocence! de bons villageois, simples et sans prétention, de jeunes paysannes bien franches et bien naïves... (Apercevant Annette qui s'avance.) Tenez, par exemple, regardez cette petite fille qui s'avance vers nous.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; ANNETTE.

ANNETTE, à part.

J'en ai assez entendu, et j' crois que je pouvons les aborder.

(Elle passe près d'eux et leur fait la révérence.)

M. DURFORT.

Où allez-vous donc ainsi, ma belle enfant?

ANNETTE.

Pardon, excuse, monsieur, madame, je venais savoir si le bal était commencé; et je vais rejoindre mes compagnes.

Mme DURFORT.

Dites-moi, mon enfant, le bal d'aujourd'hui sera-t-il bien beau?

ANNETTE.

Oui, madame ; il y aura un beau feu d'artifice, et le bal sera plus beau encore que celui de Fontenay-aux-Roses, où vous étiez dimanche dernier.

Mme DURFORT.

Comment ! vous m'y avez vue?

ANNETTE.

Oh ! oui, madame; et j'ai bien des raisons pour ne pas l'oublier; car vous êtes la cause que j'ai eu bien du chagrin.

M. DURFORT.

Eh ! mon Dieu ! contez-nous ça.

ANNETTE.

Non pas vraiment; je n'oserais jamais.

M. DURFORT.

Allons, allons, parle sans rien craindre.

ANNETTE.

Vous savez bien le moment où tous les jeunes gens de la ville vous entouraient et vous regardaient, il y en avait qui disaient à voix basse : « Quelle différence d'avec les au-« tres! voilà une jolie tournure, voilà qui est bon genre, ça « se voit tout de suite. »

M. DURFORT.

Comment ! ces messieurs disaient...

Mme DURFORT.

Eh! qu'importe ! laissez-la achever ; cette petite fille est si amusante !

ANNETTE.

Oui ; mais voilà le pire, c'est qu'il y avait parmi eux Nicolas Poussif, un jeune homme d'ici, qui me recherche pour

le mariage : il ne vous a pas quittée des yeux de toute la soirée, et depuis ce temps-là, il ne me trouve plus gentille ; il ne pense plus qu'aux dames de la ville.

Mme DURFORT.

Cette pauvre enfant !

M. DURFORT.

Au fait, ce Nicolas Poussif est un impertinent.

ANNETTE.

Alors, pour lui plaire, je m'étais promis ce soir de bien observer, pour après tâcher de vous imiter, et de faire comme vous; mais plus je vous regarde, et plus je vois qu'il n'y a pas moyen. La belle toilette ! et surtout le beau bouquet ! Dieu ! qu'il me paraît joli ! surtout quand je le compare au mien.

M. DURFORT.

Je le crois bien, ce sont des roses artificielles.

ANNETTE.

Ah ! mon Dieu ! madame, si j'osais!

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Je vous d'mand'rais une faveur bien grande,
Mais vous n' voudrez pas, je le voi.

Mme DURFORT.

Et pourquoi donc? ne crains rien et demande.

ANNETTE.

Ce s'rait de changer avec moi !
D'un inconstant pour ranimer la flamme,
Pauvre d'attraits, à vous j' viens m'adresser;
Pour plaire il m' faut d' la parure, et madame
Est assez rich', pour s'en passer.

Mme DURFORT, *ôtant son bouquet.*

Comment donc ! et de grand cœur. Cette petite est charmante.

ANNETTE.

Que je suis contente ! Faut le placer de côté, n'est-ce pas,

madame? Je le conserverai toujours, par reconnaissance.

Mme DURFORT.

Et moi, je le garderai par souvenir.

M. DURFORT.

Le bal ne va pas tarder à commencer; car voilà les habitués qui arrivent.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; PASTOUREL, JOSÉPHINE, AMANDA, TOINETTE, PLUSIEURS PERSONNES du bal.

LE CHOEUR.

AIR : The Recovery.

Vive un bal champêtre!
Sous l'ombre d'un hêtre
Le plaisir peut naître,
Sans blesser, comme ailleurs,
Les mœurs.

Mme DURFORT.

Je vous rends justice;
Agrément complet,
Bal, feu d'artifice.

ANNETTE.

Je m' charg' du bouquet.

LE CHOEUR.

Vive un bal champêtre, etc.

Mme DURFORT.

Vous souffrez, j'espère,
Que je danse ici.

M. DURFORT.

Je compte, ma chère,
M'en donner aussi.

LE CHŒUR.

Vive un bal champêtre, etc.

(Pendant cette reprise du chœur, M. Durfort invite Annette à danser.)

ANNETTE, faisant la révérence.

C'est ben d' l'obligeance :
Va-t'on m'envier!
Quel honneur ! je danse
Avec un banquier.

LE CHŒUR.

Vive un bal champêtre, etc.

JOSÉPHINE.

Est-ce qu'on ne va pas bientôt commencer? l'orchestre n'arrive pas encore.

(Madame Durfort est assise à gauche, ainsi que plusieurs dames. A droite, Amanda, Joséphine, Toinette.)

M. DURFORT, à part, et près d'elles.

Voilà les bals comme je les aime. C'est honnête, c'est décent.

AMANDA, bas à Joséphine.

Je ne vois pas M. Victor.

JOSÉPHINE.

Ni moi Auguste. Ils ont pourtant promis de nous rejoindre à la salle de bal, parce qu'ici, c'est sans danger; ça n'a pas l'air...

M. DURFORT, à part.

Hein! qu'est-ce que j'entends là?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; ANGELINA, donnant le bras à BELJAMBE.

AMANDA.

Mais viens donc, Angelina, nous te gardions une chaise auprès de nous.

(Angelina s'assied auprès de ces demoiselles; Beljambe et Durfort sont près d'elles.)

BELJAMBE, regardant de l'autre côté en face.

Dieu ! qu'ai-je vu ! madame Durfort ; elle a mon bouquet ; il n'y a plus de doute.

(Il la salue profondément.)

Mme DURFORT, de l'autre côté.

Je ne connais pas ce jeune homme, et je crois qu'il se trompe ; mais c'est égal.

(Elle lui rend son salut ; et Toinette, Amanda et Joséphine le font remarquer à Angelina.)

M. DURFORT, à part.

Quel est donc ce jeune homme qui vient de saluer ma femme ? (Bas à Beljambe.) Dites-moi, monsieur, est-ce que vous connaissez cette dame ?

BELJAMBE.

Oui, monsieur ; un peu.

M. DURFORT.

Et pourriez-vous me dire qui elle est ?

BELJAMBE, à demi-voix.

C'est madame Durfort, la femme d'un riche banquier. Une petite femme fort aimable, que j'ai l'avantage de voir à Paris.

(En ce moment les musiciens montent à l'orchestre.)

M. DURFORT.

Vous êtes donc reçu chez son mari ?

BELJAMBE.

Non, monsieur, je ne le connais pas ; mais c'est égal, vous sentez qu'il y a d'autres moyens de se rencontrer. Par exemple, dans ce moment, je suis un peu embarrassé, (Montrant Angelina du coin de l'œil.) parce qu'on m'observe de ce côté ; mais une idée qui me vient... Je vais l'inviter à danser.

M. DURFORT.

Comment, monsieur ?

BELJAMBE, mettant ses gants.

C'est le moyen d'avoir un tête-à-tête au milieu de cent personnes. (Entendant la ritournelle.) Justement, voici la contredanse qui commence.

ANGELINA, bas à ses compagnes.

Comment ! ma chère, il va inviter cette dame !

JOSÉPHINE.

Sois tranquille, tu en verras bien d'autres !

M. DURFORT.

Morbleu ! je ne bouge pas de là.

ANNETTE, accourant et le prenant par le bras.

Eh ! vite, monsieur, venez donc, la contredanse se forme, et nous n'aurons plus de place.

M. DURFORT.

Est-ce que nous ne pouvons pas ici?

ANNETTE.

Mais non, monsieur, c'est la contredanse des paysans.

TOUT LE MONDE, le poussant.

Eh ! oui, sans doute, c'est plus loin.

(M. Durfort et Annette sortent.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; excepté Annette et M. Durfort. Amanda a été invitée par Auguste, Joséphine par Victor, Toinette par son petit cousin, madame Durfort par Beljambe ; ils forment une contredanse. Angelina est seule assise sur une chaise à droite, et ne danse pas. Pendant toute cette scène, l'orchestre, conduit par Pastourel, joue une contredanse ; et ceux qui ne parlent pas forment les différentes figures.

BELJAMBE, aux autres danseurs.

Je vous prierai, messieurs, de vous repousser un peu, pour faire place à madame.

LES DANSEURS.

Du tout, monsieur, c'est vous qui avez pris notre place; car elle était retenue.

D'AUTRES DANSEURS.

Ah! mon Dieu! oui.

BELJAMBE.

Il suffit, messieurs, dès que vous ne connaissez pas les égards; il paraît qu'on n'en use pas.

UN MUSICIEN DE L'ORCHESTRE.

La chaîne anglaise!

BELJAMBE, bas à madame Durfort.

Ah! madame, je ne saurais vous exprime le bonheur que m'a causé votre lettre.

Mme DURFORT.

Comment! monsieur? ma lettre!

BELJAMBE.

Silence! (Regardant du côté d'Angelina.) On pourrait nous entendre; mais je n'ai pas besoin de vous dire que mon amour correspond au vôtre.

Mme DURFORT, à haute voix.

Votre amour! qu'est-ce que cela signifie?

ANGELINA, qui est derrière eux, s'avançant.

Quoi! madame; qu'y a-t-il?

Mme DURFORT.

C'est monsieur que je ne connais point, et qui a l'insolence de soutenir que je l'aime et que je lui ai écrit.

ANGELINA, JOSÉPHINE, AMANDA, TOINETTE, s'avançant vers Beljambe.

Comment! monsieur Beljambe! vous auriez l'indignité...

BELJAMBE, à part.

Ah çà! qu'est-ce qu'elle a donc? est-ce que c'est la mode maintenant de traiter ces affaires-là en séance publique? (A madame Durfort) Eh bien! oui, madame, puisque vous m'y

forcez... (Fouillant dans sa poche.) Ce n'est pas moi qui vous ai prié de m'écrire, de recevoir mes lettres, de porter le bouquet que je vous ai envoyé?

Mme DURFORT.

Et je souffrirais un pareil affront! Mon mari, M. Durfort, où est-il?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; ANNETTE, M. DURFORT, poursuivi par POUSSIF, qui est endimanché.

M. DURFORT.

A l'aide! au secours! arrêtez ce misérable! il y a violation du droit des gens; oser porter la main sur moi!

POUSSIF.

Oui, morbleu! je t'apprendrai à aller sur mes brisées!

M. DURFORT.

J'irai me plaindre au sous-préfet.

Mme DURFORT.

Eh! monsieur, il ne s'agit pas de cela, mais de me venger; vous devez demander raison à monsieur qui vient de m'insulter.

M. DURFORT et BELJAMBE, chacun de leur côté.

C'est ça, encore une affaire!

(En ce moment, la contredanse est interrompue, et plusieurs personnes du bal s'avancent pour connaître le sujet de la dispute.)

PASTOUREL, du haut de l'orchestre, et à haute voix.

Eh bien! messieurs, qu'est-ce que cela signifie? interrompre ainsi le bal!

ANGELINA, levant les yeux en l'air et apercevant Pastourel.

Qu'ai-je vu? Pastourel!

ANNETTE, AMANDA, JOSÉPHINE et TOINETTE, se pressant autour d'elle.

Ah! mon Dieu! elle se trouve mal.

(On la soutient; on lui fait respirer des sels.)

BELJAMBE.

Bravo! il ne manquait plus que cela.

PASTOUREL, toujours du haut de l'orchestre.

Arrêtez, arrêtez; c'est à moi, c'est au chef d'orchestre à rétablir l'harmonie; un seul mot va vous mettre d'accord.

BELJAMBE.

Il fait bien de venir à mon secours, car je n'y étais plus.

PASTOUREL, montrant Beljambe.

Je suis l'ami, le confident de monsieur, et je dois le prévenir qu'on s'est moqué de lui. Oui, mon cher, c'est moi qui vous l'apprends, moi Pastourel, votre rival, le prétendu de mademoiselle Angelina.

BELJAMBE.

Qu'est-ce à dire? cette lettre que j'ai reçue...

ANNETTE et LES AUTRES.

C'est nous qui l'avons écrite.

BELJAMBE.

Le bouquet que j'ai envoyé?

ANNETTE.

C'est moi qui l'ai porté.

BELJAMBE.

Dieu! quelle école! Beljambe, mon ami, voilà un dimanche de perdu; par bonheur, il y en a cinquante-deux dans l'année.

Mme DURFORT, à son mari.

Eh bien! que dites-vous maintenant des bals champêtres?

M. DURFORT.

J'y renonce; et s'il faut être attrapé, autant ne pas sortir de chez soi, c'est plus commode.

ANNETTE, *à Poussif.*

Vous voyez bien, monsieur, que tout ça était pour rire, et que vous êtes un jaloux.

POUSSIF.

Taisez-vous, mademoiselle ! c'est vous qui vous êtes mêlée de toutes ces intrigues subalternes; et moi, j'aime qu'on aille droit son chemin; dans notre état, nous ne connaissons que la grande route; ainsi, vous pouvez dès ce moment chercher un autre mari.

ANNETTE, *pleurant.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vais devenir?

TOINETTE.

Sois tranquille, nous te raccommoderons.

ANNETTE.

Puisqu'il m'abandonne!

JOSÉPHINE.

On dit ça, et l'on revient toujours.

ANGELINA, *à Pastourel.*

Ah! monsieur Pastourel, daignez-vous me pardonner un instant d'erreur dont je suis bien revenue?

PASTOUREL.

Les artistes n'ont pas de rancune : tout est oublié, je retrouve mon bien; que chacun reprenne sa place, et achevons la contredanse.

VAUDEVILLE.

AIR de M. ADAM.

LE CHŒUR.

Livrons-nous à la danse,
Profitons des instants;
Déjà l'hiver s'avance,
Pour chasser le printemps.

Premier couplet.

JOSÉPHINE, *à Annette.*

Il reviendra, ma chère,

Cesse de t'attrister;
Les hommes ont beau faire,
On ne peut éviter...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

La chaine des dames!

LE CHOEUR.

Livrons-nous à la danse, etc.

Deuxième couplet.

ANGELINA.

On croit en mariage
N'avoir que d'heureux jours;
Par malheur en ménage
Les époux sont toujours...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

Dos à dos!

LE CHOEUR.

Livrons-nous à la danse, etc.

Troisième couplet.

TOINETTE.

L'hymen est une chaîne
Qui pèse bien souvent;
Mais que l'amour survienne,
Alors on fait gaîment...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

La chaine à trois!

LE CHOEUR.

Livrons-nous à la danse, etc.

Quatrième couplet.

BELJAMBE.

Le sexe est peu fidèle;
Excepté les maris,
Personne d'une belle
Ne se croit à Paris...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

Le cavalier seul!

LE CHŒUR.

Livrons-nous à la danse, etc.

Cinquième couplet.

AMANDA.

Voyez la prude Elmire:
A sa vertu l'on croit;
Offrez un cachemire,
Et soudain on la voit...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

Balancez!

LE CHŒUR.

Livrons-nous à la danse, etc.

Sixième couplet.

POUSSIF.

Sur le champ de bataille,
Vieux soldat et conscrit
Courent à la mitraille
Dès que l'honneur leur dit...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

En avant!

LE CHŒUR.

Livrons-nous à la danse, etc.

Septième couplet.

Mme DURFORT.

Gloire à notre patrie,
Au commerce français!
Les arts et l'industrie
Ont brisé pour jamais...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

La chaîne anglaise!

LE CHŒUR.

Livrons-nous à la danse, etc.

Huitième couplet.

M. DURFORT.

Comblant notre espérance,
Charles règne sur nous;
Plus de partis en France,
Ensemble formons tous...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

Le grand rond!

LE CHOEUR.

Livrons-nous à la danse, etc.

Neuvième couplet.

ANNETTE, au public.

Si dans ce bal champêtre,
Pour détruir' notr' espoir,
La critiqu' veut paraître
Priez-la d' fair' ce soir...

PASTOUREL, du haut de l'orchestre.

La promenade!

LE CHOEUR.

Livrons-nous à la danse, etc.



LE
PARLEMENTAIRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

THÉATRE DE S. A. R. MADAME. — 9 Novembre 1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIERRE BLOUM, fermier.	MM. BERNARD-LÉON, jne.
JEAN SLOPP, marié secrètement à Charlotte	LEGRAND.
FRITZ, valet de ferme	KLEIN.
GUSTAVE, capitaine français.	CLOZEL.
UN SERGENT.	GABRIEL.
UN SOLDAT	—
CHARLOTTE, nièce de Pierre Bloum. . .	Mme DORMEUIL.

SOLDATS.

Dans un petit village d'Allemagne.



LE

PARLEMENTAIRE

Une salle commune de ferme. — Porte au fond, donnant sur un corridor. A droite, la porte de la chambre de Charlotte; croisée à droite et à gauche de la porte du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

SLOPP, CHARLOTTE, **entrant avec précaution et regardant de tous côtés. Charlotte a une mante de paysanne, qu'elle pose sur une chaise. Slopp a un costume moitié paysan, moitié militaire.**

SLOPP.

Eh bien! ma petite Charlotte, ne tremble donc pas comme ça.

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu!... tu es bien sûr que personne ne nous a vus rentrer à la ferme?

SLOPP.

Qui veux-tu qui nous ait vus?... il fait à peine jour... ton oncle Pierre Bloum, Fritz l' valet d' ferme... les chevaux, les vaches... ils dorment tous.

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme. (*Ida.*

Nous somm's partis avant l'aurore,

Et tout le monde sommeillait ;
Car moi-même j' dormais encore
Pendant que l'on nous mariait.

CHARLOTTE, d'un ton de reproche.

Dormir m'eût été difficile...
Si c'est ainsi que vous m'aimez !...

SLOPP.

Avec un' autr' j' s'rais moins tranquille ;
Mais toi, j' t'épous' les yeux fermés.

CHARLOTTE.

Nous v'là donc mariés !... oh Dieu !. . Jean Slopp, qu'est-ce que nous avons fait là ?

SLOPP.

Un fameux coup de tête... c'est vrai.

CHARLOTTE.

Quand ça se saura dans ce petit village de Molstrich... me voilà perdue de réputation dans toute la Westphalie... et mon oncle Bloum !... il ne nous le pardonnera jamais.

SLOPP.

Tant pire !... c'est sa faute aussi !... V'là deux ans que je t'aime avec une constance et une obstination qu'on ne trouve que de ce côté-ci du Rhin... et ton oncle n' voulait pas nous marier, et il me préférait Fritz, son garçon de ferme, parce qu'il avait quelques écus de plus.

CHARLOTTE.

Oui... c' vilain Fritz, j' peux pas l' souffrir.

SLOPP.

Par bonheur, on allait tirer pour la landwher, attendu que, par suite des mouvements des armées et du dessous qu' nous avons presque toujours, on craint l'arrivée des Français.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

J' tomb' sur le numéro quarante,
Not' receveur amèn' le trois ;

Comm' remplaçant je me présente,
Et pour cent florins que j' reçois,
J' suis engagé;
Je suis chargé
D'avoir ici
Du courage pour lui.
Gard' sédentaire,
C'est mon affaire,
J' sers mon pays
En restant au logis.

CHARLOTTE.

Tu n'as pas trop l'allur' guerrière.

SLOPP.

Mais à quoi bon dans cet état,
Puisque dans l' fait on est soldat,
Sans être militaire?

Alors, tout fier d' mon nouveau grade, je m' présente chez ton oncle, avec mes cent florins, mon sabre et ma giberne... Il m' dit qu'il n' veut pas d' militaire dans sa famille... c'est-y bête !

CHARLOTTE.

Après t'avoir laissé enrôler!

SLOPP.

Aussi j'ai vu qu'il y avait d' la mauvaise volonté... j'ai pris mes mesures... et nous v'là mari et femme d'à c' matin, sans que personne s'en doute... (La regardant.) Eh ben! mam'zelle Charlotte, est-ce que vous y avez regret?

CHARLOTTE.

Non, non, monsieur Jean Slopp... Mais faut être prudent : vous savez comme mon oncle est terrible! faut paraître ici le moins possible.

SLOPP, la regardant en souriant.

De jour... tu as raison; mais à ce soir... dis donc, Charlotte... à ce soir...

AIR : Taisez-vous, (*Bis.*) je ne vous crois pas.

Premier couplet.

Si tu m'aimes, tu dois m'entendre...
Sans bruit, je reviendrai ce soir.

CHARLOTTE, baissant les yeux.

Dam'! je n' peux plus vous le défendre;
Mais si quelqu'un allait vous voir!

SLOPP.

Non, je me glisserai dans l'ombre,
Sois tranquille, on n' me verra pas.

CHARLOTTE.

Je sais bien que la nuit est sombre;
Mais si l'on entendait vos pas!
Non, monsieur, (*Bis.*) je ne le veux pas.

Deuxième couplet.

SLOPP.

D' l'aut' côté, l'on peut me surprendre;
(Montrant la porte à droite.)
Mais c'te port' donne aussi chez toi...

CHARLOTTE.

Gardez-vous de rien entreprendre.

SLOPP.

Elle est fermée, à c' que je croi.
(La poussant.)
Elle est fermée, oui, je le voi...
Ah! pour combler mon espérance,
Faudrait un' clef... et j' n'en ai pas.

CHARLOTTE, en montrant une à sa ceinture.

J'en ai bien une là... je pense...
Mais si mon oncl' s'éveille, hélas!
(Pendant que Slopp la prend.)
Non, monsieur, (*Bis.*) je ne le veux pas.

SLOPP.

Oh! je la tiens.

CHARLOTTE.

Finissez !

BLOUM, en dehors.

Ohé... Fritz... Charlotte !...

CHARLOTTE.

C'est mon oncle... nous nous sommes oubliés... sauv'-toi...

SLOPP.

Impossible... le v'là.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; BLOUM.

BLOUM, sans voir Slopp d'abord.

Eh bien ! vous n'entendez pas l' tambour, vous autres?

SLOPP.

Le tambour !

BLOUM, à Slopp.

Comment!... eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc ici, toi?

CHARLOTTE, troublée.

Mon oncle... j' vas vous dire... il était venu...

SLOPP, de même.

Oui... j'étais venu...

BLOUM.

Oh ! j' me doute ben pourquoi... Mais, Dieu merci, ça va finir... allons, va vite rejoindre ton caporal ; il te cherche partout.

SLOPP.

La !... encore l'exercice !... c'est-il ennuyeux !... car j' disais qu'il n'y avait rien à faire... il y a l'exercice deux fois par jour... la charge en douze temps... je n'en suis encore qu'au second temps... « Ouvrez... bassinet ! »

BLOUM.

Il est bien question de cela!... Tu n' sais pas les nouvelles?

SLOPP.

Quoi donc?

BLOUM.

Vous évacuez le village.

SLOPP.

Ah! nous évacuons le village!... eh ben! c'est-il bon signe, ça?

BLOUM.

Mais du tout, imbécile... vous vous en allez, parce que les Français arrivent.

SLOPP.

Nous nous en allons? La!... encore du dessous!

BLOUM.

Oui... la landwehr part à l'instant... il y a un ordre, pour que vous alliez rejoindre le major Brockinbourg, qui est de l'autre côté de la rivière.

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu!...

BLOUM, à Slopp.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (Fanchon la vielleuse.

Il faut t'éloigner au plus vite,
Et déloger à l'impromptu...

SLOPP, troublé.

C'est justement là c' qui m' dépite,
Encor si l'on était prév'nu...
Mais soudain, ça vient vous surprendre,
Voilà pourquoi l' cœur m' fait tic, tac...
(En regardant Charlotte.)
Car j'étais bien loin de m'attendre
A coucher ce soir au bivouac.

BLOUM, regardant par la fenêtre à gauche de la porte du fond.

Tiens, tiens... v'là tes camarades qui défilent... j' te conseille de ne pas t'amuser, car il va y avoir des coups de fusil.

SLOPP, effrayé.

Ah ben... s'il faut faire feu... j' n'en suis pas encore là... « Ouvrez bassinet!... » c'est demain que j' devais mettre en joue.

BLOUM.

Alors, sauve-toi.

CHARLOTTE.

Oui, monsieur Jean Slopp... j' vous en prie.

SLOPP, éperdu, à part.

Dieu!... et ma femme!

BLOUM.

AIR : Faut l'oublier, disait Colette. (ROMAGNESI.)

Allons, mon cher... de la prudence.

SLOPP.

C'est le plus sûr, il faut partir.
(Bas à Charlotte.)
Je tâcherai de revenir.

BLOUM, allant à la porte.

J'entends le tambour qui s'avance.

SLOPP, bas à Charlotte.

Songe toujours à ta promesse,
Lorsque les Français s'ront venus...

CHARLOTTE, bas.

De frayeur mes sens sont émus...
J' crains leur valeur...

SLOPP, bas.

J' crains leur tendresse.

CHARLOTTE, de même.

Ne t'expos' pas.

SLOPP, de même.

Ni toi non plus.

BLOUM, se retournant.

Te v'là encore... les entends-tu?

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu, oui... C'est bien eux...

(On entend la musique du régiment qui accompagne le reste de la scène.)

SLOPP, troublé, prenant une bêche qu'il met sur son épaule en guise de fusil.

Ah! père Bloum... j'ai oublié de donner l'avoine à mes chevaux.

BLOUM, voyant sa bêche.

Allons donc... prends ton fusil... Qu'est-ce que tu fais donc?

SLOPP, la remettant.

Ah! l'habitude... mon fusil est en bas... Adieu, Charlotte... (Criant.) Attendez-moi donc, vous autres.

(Il sort.)

CHARLOTTE.

Ah! mon oncle!... qu'est-ce que nous allons devenir?

BLOUM.

Il n'y a pas d' quoi s'effrayer... ils sont bons enfants, et en prenant des précautions...

FRITZ, en dehors.

Les v'là... les v'là!...

CHARLOTTE.

C'est Fritz.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; FRITZ.

FRITZ, accourant.

V'là les Français... les grenadiers... le régiment d'Auvergne.

CHARLOTTE.

Ne crie donc pas comme ça!

BLOUM.

Ils sont arrivés?

FRITZ.

Tambour battant, et la musique en tête... C'est des hommes magnifiques... le tambour-major surtout; et sa canne, qui est haute de ça... On distribue les billets de logement; et j'ai fait un fier coup, père Bloum... je me suis glissé auprès du commandant.

BLOUM.

Et tu nous as fait exempter?

FRITZ, d'un air content.

Mieux que ça... je lui ai dit que vot' maison était la meilleure... Il la prend pour lui... et il va venir avec dix hommes.

BLOUM, en colère.

C't imbécile!... de quoi se mêle-t-il?

FRITZ.

Mais, père Bloum, c'est une faveur.

BLOUM.

Je n'aime pas à être mieux traité qu' les autres, ça fait des jalousies... Chut, les v'là... laisse-moi faire.

(Ils se reculent, Charlotte se cache derrière eux.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; GUSTAVE, PLUSIEURS SOLDATS, le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule, et couverts de poussière.

LES SOLDATS, à Bloum et à Charlotte.

AIR : Fragment de Une Nuit au château.

Pourquoi fuir à notre approche?
Calmez-vous, ne craignez rien...

Car en tous lieux, sans reproche,
Les fillett's nous r'çoiv'nt très-bien.

GUSTAVE, à Bloum.

Pour renouer connaissance,
Chez toi nous venons loger.

BLOUM, le bonnet à la main.

Messieurs, c'est trop d'obligeance,
N' fallait pas vous déranger.

Ensemble.

CHARLOTTE.

Ah! je tremble à leur approche;
Du courag'; tenons-nous bien;
Que jamais Slopp ne m' reproche
D'avoir négligé son bien.

FRITZ.

J' n'ai pas peur à leur approche;
Et ma foi, puisque j' n'ai rien...
Je n' crains pas qu'on me reproche
D' m'êtr' laissé prendre mon bien.

BLOUM.

Ah ! je tremble à leur approche;
Ils boiv'nt et mangent si bien!
Sans avoir un seul reproche,
Tâchons de sauver mon bien.

LES SOLDATS.

Pourquoi fuir à notre approche?
Calmez-vous, ne craignez rien;
Car en tous lieux, sans reproche,
Les fillett's nous r'çoivent bien.

GUSTAVE.

Oui, mes amis, nous ne voulons déranger personne, et encore moins effrayer cette aimable enfant, qui tremble de toutes ses forces... (Il prend Charlotte par la main.) Venez donc, ma belle ; ne vous cachez pas... ce serait trop nous traiter en ennemis.

CHARLOTTE, *timidement.*

Monsieur l'officier!...

BLOUM.

Pardon, mon commandant... C'est ma nièce... une petite sotte.

GUSTAVE.

Elle est charmante... Elle me rappelle tout à fait ma femme... les mêmes yeux.

FRITZ, *à part.*

C'est drôle!... nos jolies filles ressemblent toujours à leurs femmes.

BLOUM.

Ah! vous êtes marié, commandant?

GUSTAVE.

Sans doute... la plus jolie petite femme, que j'adore, que je ne vois presque jamais, mais qui m'écrit des lettres charmantes, qui m'aime toujours, du moins, je le crois... Dans notre état, il n'y a que la confiance qui sauve.

AIR de Lantara.

Ma femme est aimable et jolie,
On se dispute ses regards;
Des amants la troupe ennemie
L'environne de toutes parts;
Et quand l'honneur m'appelle aux champs de Mars,
Je lui dis, plein de confiance :
« Que vos vertus soient mes soutiens;
« Je cours, madame, aux ennemis de France,
« Et vous laisse au milieu des miens. »

SCÈNE V.

LES MÊMES; UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Capitaine!

GUSTAVE.

Qu'est-ce que c'est?

LE SOLDAT.

Joli-Cœur vient de reconnaître la position des autres... ils sont à trois portées de fusil de l'autre côté de la rivière... ils n' font pas l'effet d' vouloir nous parler.

GUSTAVE.

C'est bien... nous aurons le temps de dîner... Cette petite promenade nous a donné de l'appétit... Voyons, mon cher hôte.

BLOUM, à part.

Aïe... aïe... v'là l' moment épineux.

LE SOLDAT, lui frappant sur l'épaule.

Faut d'abord d' quoi tremper la soupe.

BLOUM.

Oui... la soupe... j' sais bien... c'est que nous n'avons pas grand' chose.

FRITZ.

Qu'est-ce que vous dites donc?

BLOUM, bas.

Veux-tu te taire !... (Haut.) Je n'ai pas seulement une pauvre petite livre de viande.

FRITZ, se récriant.

Ah ! père Bloum !... et ce gros cochon?...

BLOUM, lui faisant des signes.

Oui... tu as raison, Fritz... c' gros cochon... c'est bien malheureux que nous l'ayons vendu hier au marché... si on avait pu prévoir... avec ça que nos hussards n'ont pas laissé une seule bouteille de vin.

LE SOLDAT.

Eh bien!... nous boirons de l'eau-de-vie.

BLOUM.

Ah! de l'eau-de-vie... vous dites de l'eau-de-vie, mon brave homme?... je n' sais pas c' que c'est.

GUSTAVE.

Ah çà! vous n'avez donc rien!

BLOUM, serrant la main de Fritz.

Absolument rien... Le pays est si pauvre!... Les réquisitions, le passage des troupes...

GUSTAVE.

C'est dommage, nous avions de l'argent à dépenser.

BLOUM, relevant la tête.

Hein!

GUSTAVE.

J'aurais mieux aimé que cet honnête homme le gagnât. (Il tire sa bourse.) Enfants, aux provisions; et que l'on paye comptant partout.

(Le sergent sort.)

BLOUM, à part.

Oh! quelle bêtise!

LE SOLDAT, à son camarade.

Et le meilleur schnick, entends-tu, la Rose?

BLOUM, l'arrêtant.

Du schnick... permettez donc... c'est du schnick que vous voulez?... vous disiez de l'eau-de-vie... Quand on n' parle pas bien une langue... du schnick! c'est que j'ai le plus fameux du pays.

GUSTAVE, comptant de l'argent.

Ah!... à la bonne heure.

BLOUM, regardant l'argent.

Et quant au pot au feu... j' n'ai pas d' viande, c'est vrai; mais une fois en passant... si ça vous était égal, de bonnes volailles bien grasses.

GUSTAVE.

C'est parfait.

BLOUM.

Avec un petit morceau de lard, grand comme... (Il met un doigt sur le bout de l'autre main, et l'allonge de tout le bras à mesure que Gustave compte de l'argent.) grand comme ça... du pain blanc comme neige... des égards, de la bière à discrétion, et le plaisir d' vous être agréable.

GUSTAVE.

A merveille.

LE SOLDAT.

AIR de La Chasse du jeune Henri.

Vite à l'ouvrage, et qu'on commence!
Nous aimons
Autant les flacons
Qu' les tendrons.

BLOUM, regardant son argent.

Et moi, j'aime l'argent de France,
Car les écus,
Consolent les vaincus...
Par eux un jour nous f'rons bombance;
Viv' les amis,
Les amis du pays !

Ensemble.

BLOUM et FRITZ.

Par eux un jour nous f'rons bombance,
Viv' les amis,
Les amis du pays !

LES SOLDATS.

Nous allons enfin fair' bombance,
Viv' nos amis,
Nos amis du pays!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LE SERGENT.

LE SERGENT.

Mon capitaine... mon capitaine!

GUSTAVE.

Que veux-tu?

LE SERGENT.

Une surprise... Vous ne savez pas... une chaise de poste vient d'arriver... devinez qui!...

GUSTAVE.

Ma femme!

LE SERGENT.

Juste.

GUSTAVE.

Ce que c'est que d'y penser... cette chère Cécile!

LE SERGENT.

Elle a appris que vous aviez été blessé à la dernière affaire... elle a pris la poste, a couru nuit et jour...

GUSTAVE.

Pauvre petite femme!... Il y a si longtemps que je ne l'ai vue... (*A ses soldats.*) Mes amis, commencez toujours sans moi... je vais embrasser ma femme... (*Revenant.*) Ah! diable! mon cher hôte... et où la logerons-nous?

BLOUM.

L'épouse du commandant!... soyez donc tranquille... la plus belle chambre... j' vais tout disposer...

(*Il cherche parmi des clefs.*)

GUSTAVE, *s'en allant.*

C'est bien.

(*Il sort.*)

BLOUM, regardant sa nièce.

Eh! parbleu! Charlotte... j'y pense... ta chambre... c'est plus propre, la mieux meublée... tu n' peux pas te dispenser d' la céder.

CHARLOTTE.

Comme vous voudrez, mon oncle... (A part.) J' n'y ai pas de regret, puisque c' pauvre Jean Slopp...

BLOUM, cherchant dans ses clefs.

Où ai-je donc fourré la clef de cette peti e porte?...

CHARLOTTE, à part.

Ah! mon Dieu!... (Haut.) Mon oncle, vous savez bien qu'elle est perdue depuis longtemps... d'ailleurs, l'autre entrée est plus convenable.

BLOUM.

Tu as raison... viens m'aider à monter les paquets... (A Fritz qui arrive avec des verres et des bouteilles.) Allons donc, Fritz, sers donc ces braves gens.

(Il sort avec Charlotte, tandis que Fritz sert à boire aux soldats qui sont debout autour d'une table.)

LES SOLDATS.

AIR : C'est à Paris. (*Le Valet de chambre.*)

Le verre en main, (*Bis.*)
Gaîment oublions nos alarmes;
Le verre en main, (*Bis.*)
Du vrai soldat c'est le refrain.

LE SERGENT.

Quand l'ennemi pose les armes,
Avec lui l'on nous voit soudain,
Le verre en main.

TOUS.

Le verre en main!

LE SERGENT, buvant.

Buvons à not' patrie,
Buvons à ses beaux jours!

UN SOLDAT, de même.

A notre bonne amie!

TOUS.

Buvons à nos amours !

FRITZ, les regardant.

Pour nous que de déboires!

LE SOLDAT.

Buvons à leurs serments.

LE SERGENT.

Buvons à nos victoires :
Nous boirons plus longtemps.

TOUS.

Buvons à nos victoires :
Nous boirons plus longtemps.

LE SERGENT, à Fritz.

Allons, compère,
Emplis ton verre,
Trinque avec nous.

FRITZ, prenant un verre.

J'en suis ravi,
Autant de pris sur l'ennemi.

TOUS, en élevant leurs verres.

Le verre en main, *(Bis.)*
Gaîment oublions nos alarmes ;
Le verre en main, *(Bis.)*
Du vrai soldat c'est le refrain.

UN AUTRE SOLDAT, entrant.

Capitaine... capitaine... où est le capitaine?

LE SERGENT.

Qui est-ce qui le demande?

LE SOLDAT.

Un parlementaire envoyé par le major Brockinbourg.

LE SERGENT.

Oh! diable... (Appelant.) Capitaine!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES; GUSTAVE, ouvrant la porte de la chambre à droite; CHARLOTTE, entrant par la porte du fond.

GUSTAVE, tenant la porte.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

LE SERGENT.

Un parlementaire.

GUSTAVE.

Parbleu! il prend bien son temps... (A la coulisse.) Reste, ma chère Cécile, tu dois être fatiguée du voyage... on te servira à dîner dans ta chambre... (Il pousse la porte.) Allons! qu'on me l'amène, ce parlementaire. (Le sergent sort avec deux soldats.) Eh! mais, c'est l'aimable Charlotte!

CHARLOTTE, timidement.

Mon Dieu, monsieur l'officier... un parlementaire... c'est-il signe qu'on va se battre?

GUSTAVE, lui prenant la main.

Mais je ne crois pas.

CHARLOTTE.

Ah! je vous en prie... tâchez d' faire remettre ça.

GUSTAVE, la cajolant.

Je devine... nous avons un amoureux, et nous tremblons pour lui... Pauvre petite... elle est si gentille... (Regardant par la porte à droite.) Ma femme est chez elle?... oui.

CHARLOTTE, à part.

Comme il me serre la main.

AIR de Céline.

Ce pauvre époux que je regrette,
Où donc est-il en ce moment?

GUSTAVE.

C'est son destin qui t'inquiète ;
Je puis le servir.

CHARLOTTE.

Quoi, vraiment !

GUSTAVE.

Un seul baiser sur cette joue,
Et désormais je le défends.

CHARLOTTE, après un silence.

Allons, pour lui je me dévoue,
Il faut bien penser aux absents.

(Gustave embrasse Charlotte au moment où l'on ôte à Slopp, qui est amené par le sergent et les deux soldats, le bandeau qui lui couvre les yeux.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; SLOPP, FRITZ, LE SERGENT, SOLDATS.

SLOPP, voyant le baiser pris.

Oh !... qu'est-ce que je vois là ?

CHARLOTTE, à part.

C'est lui !

FRITZ.

Tiens... mais c'est...

CHARLOTTE, bas.

Tais-toi donc !

GUSTAVE.

Ah ! c'est l'envoyé du major ?

SLOPP, déconcerté.

Oui, monsieur... c'est-à-dire, général... c'est moi qu'est l' parlementaire et... (A part.) Dieux ! moi qui m' suis proposé au major... exprès pour la revoir... j'arrive tout juste... ce que c'est que les horreurs de la guerre !

GUSTAVE.

De quoi s'agit-il? parle.

SLOPP, qui a deux lettres à la main, et qui en cache une qu'il ne fait voir qu'à Charlotte.

C'est des dépêches... c'est un billet du major... (Bas à Charlotte.) Il y en a une pour toi... mais si j'avais su... pour un premier jour de noce!

GUSTAVE.

Eh bien! approche donc.

SLOPP, troublé, et remettant les deux lettres dans la même main.

Oui, mon général; c'est au sujet de l'insuspension d'armes... (Il en glisse une dans le tablier de Charlotte, et lui dit tout bas.) Lis ça en secret.

FRITZ, s'en apercevant, dit à part.

Un papier à Charlotte... oh! si je pouvais savoir...

(En ce moment Charlotte s'esquive, Fritz la suit.)

GUSTAVE, à Slopp.

Je verrai bien... donne.

SLOPP, lui donnant l'autre lettre.

Voilà, mon général... le major m'a dit qu'il y avait une réponse.

GUSTAVE, le regardant.

Oui... Drôle de figure!... pour un soldat, il n'a pas l'air trop rassuré... (Il décachette, et lit à mi-voix.) « Cher ami. » — Eh bien! il est familier... (Haut.) C'est du major?

SLOPP.

D' lui-même... j'y ai vu écrire.

GUSTAVE.

C'est singulier... (Il lit haut.) « Cher ami. » (Slopp n'écoute pas et va boire à la table.) « Cher ami!

AIR de Zoraïme et Zulnar.

« Je n'y tiens plus, faut que j' te r'voie,
« Je vais revenir près de toi. »

Comment donc! mais il me tutoie,
Voudrait-on se moquer de moi?
Que signifie un tel langage?
(Il lit.)
« Le souvenir de tes beaux yeux
« Fait dans mon cœur trop de ravage. »
Que dit-il donc?... mes beaux yeux!

LE SERGENT et LES SOLDATS.

Les yeux du capitaine... ô dieux!

GUSTAVE, lisant.

« Oui, malgré c't' absence cruelle,
« Ton regard fripon... »
Mon regard fripon!

TOUS.

Son regard fripon!

GUSTAVE.

« Et ton pied mignon... »
Et mon pied mignon!

TOUS.

Et son pied mignon!

GUSTAVE, lisant.

« Me trott' toujours dans la cervelle...
« A c' soir... Pour toi je meurs d'amour. »
Qui diable pour moi meurt d'amour?

SLOPP, poussé par le sergent.

C'est le major de Brockinbourg.

GUSTAVE.

Morbleu! redoute mon courroux,
Si tu n'expliques ce mystère;
Se servir d'un parlementaire
Pour m'envoyer un billet doux!
Parle, ou redoute mon courroux.

Ensemble.

LE SERGENT et LES SOLDATS.

Au capitaine un billet doux!

Ah! l'aventure est singulière !
Se servir d'un parlementaire,
Pour lui donner un rendez-vous !
Parle, ou redoute son courroux.

SLOPP.

Ah! je redoute son courroux!
Dieu sait, dans les lois de la guerre,
C' que mérite un parlementaire
Qui porte ainsi des billets doux.
Ah! calmez un pareil courroux!

(A part.) Dieux ! c'est la mienne à Charlotte... je me serai trompé.

GUSTAVE.

Veux-tu bien m'expliquer...

SLOPP, troublé.

N' vous fâchez pas, mon général... j' vas vous dire... j'avais des dépêches...

GUSTAVE.

Où sont-elles?

SLOPP, regardant de tous côtés.

J' les retrouverai certainement... en m' donnant du temps... (A part.) Si j' pouvais r'avoir l'autre...

GUSTAVE, à ses soldats.

Hum!... ça devient suspect. (A Slopp.) Qu'est-ce que tu regardes donc de tous côtés?

SLOPP.

Dame! je regarde... pour tâcher de voir... c'est vrai, vous m'ahurissez.

GUSTAVE.

Ah! pour tâcher de voir...(Bas à ses soldats.) C'est un espion.

LES SOLDATS, entre eux.

Un espion!

GUSTAVE, à Slopp.

Eh bien!... mon garçon, regarde bien... observe tout à

ton aise... si dans une demi-heure tu n'as pas retrouvé tes dépêches, tu sais ce qui t'attend.

SLOPP.

Ce qui m'attend!... (A part.) C'est ça... une bonne schlague qui me revient... (Haut.) Mais, capitaine, je puis vous jurer...

GUSTAVE.

Il suffit... je vais donner ordre qu'on te surveille... distribuer les postes (A part.) et retrouver ma femme... cet imbécile qui vient me rompre la tête!...

(Il sort par le fond.)

LE SERGENT, à Slopp, avec ironie.

AIR : Voici madame de Merville.

Allons, morbleu! qu'on se dépêche;
Cherche tes papiers avec soin,
Car si t'as perdu ta dépêche,
Tu ne la porteras pas loin.

SLOPP.

Dans l'instant j' compt' vous la remettre,
Car vos façons m' déplaisent fort,
On vient leur apporter un' lettre,
Il faut encor en payer l' port!

Ensemble.

SLOPP.

Oui, je r'trou'verai ma dépêche,
D' vos conseils je n'ai pas besoin;
Jamais moi je ne me dépêche,
Et j' l'aurai sans aller bien loin.

LES SOLDATS.

Allons, mon cher, qu'on se dépêche,
Il faut avoir un peu plus d' soin;
Et si t'as perdu ta dépêche,
Tu ne la porteras pas loin.

(Les soldats sortent.)

SCÈNE IX.

SLOPP, seul.

Eh ben! comme ils y vont!... la schlague pour une lettre de plus ou de moins!

AIR de Calpigi. (Tarare.)

C'est joli d'êtr' parlementaire,
Pour peu qu'on eût un' têt' légère...
Mais avec Charlott' je n' crains rien,
Grâce au ciel, je la connais bien : (*Bis.*)
C'est un' bonn' femme de ménage,
Je sais qu'elle est soigneuse et sage,
Et que jamais ell' n'égara
Les billets doux qu'on lui donna. (*Bis.*)

Justement, la voici.

SCÈNE X.

SLOPP, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, accourant.

Me v'là, me v'là, mon ami... je me suis échappée un moment... Que je suis aise de te revoir, mon cher Slopp!... j'étais bien loin de t'attendre...

SLOPP.

Je m'en suis aperçu en arrivant, madame Slopp... c' n'est pas joli de vot' part... mais j' mets ça sur l' compte du trouble du moment... Voyons, nous n'avons pas de temps à perdre... donne-moi vite la lettre que je t'ai remise tout à l'heure.

CHARLOTTE.

La lettre?

SLOPP.

Oui.

CHARLOTTE.

Ah! j' n'ai pas pu la lire, parce que mon oncle m'a appeléç... j'ai eu peur, et j' l'ai cachée sous la grosse pierre du puits.

SLOPP.

T'as bien fait... mais va la rechercher tout d' suite... c'est essentiel.

CHARLOTTE.

Eh! mon Dieu!... j'y ai déjà été... je n' l'ai plus retrouvée.

SLOPP.

Comment?...

CHARLOTTE.

Quelqu'un m'aura vue, et s'en sera emparé.

SLOPP.

Et tu n' sais pas qui?

CHARLOTTE.

J' n'ose pas m'en informer, parce que ça découvrirait notre secret.

SLOPP, à part.

Eh ben!... me voilà dans une belle passe!

CHARLOTTE.

Mais c'est un p'tit malheur... tu n'as qu'à m' dire c' qu'il y avait dans cette lettre.

SLOPP, troublé.

Est-ce que je l' sais?

CHARLOTTE.

Comment! monsieur! vous n' savez pas c' que vous m'écrivez?

SLOPP.

Mais du tout, c' n'est pas de moi... c'est du major Brockinbourg.

CHARLOTTE.

C'est bien pis... comment ! monsieur ! vous m'apportez des lettres d'un autre ?

SLOPP, impatienté.

C' n'est pas cela... tu m' f'rais devenir fou... tu n' comprends pas... Je me suis trompé d' lettre... et si l'autre papier n' se r'trouve pas tout de suite... v'là, par ta négligence, une fameuse schlague qui m'arrive.

CHARLOTTE.

Il serait possible !... la schlague !... ah ! Slopp !... mon cher mari !...

SLOPP.

Tais-toi donc... Veux-tu pas qu' ton oncle t'entende, et qu'il m'assomme ?... il n' me manquerait plus que ça pour me refaire... N'est-ce pas lui que j'entends ?... Non, c'est l' sergent... chut !

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; LE SERGENT.

LE SERGENT.

Qu'est-ce que vous faites là, jeune fille ?... allons, allons, retirez-vous.

(Il va donner une consigne au soldat qui est en dehors.)

CHARLOTTE.

Oui, monsieur, je m'en vais... (A part.) Comment faire ?... Ah ! quelle idée !

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

L' capitaine, si j' l'implorais,
Tandis qu'il est auprès d' sa femme,
Je crois bien que j' l'attendrirais ;
Car il a l'air d'avoir bonne âme.....

Et ce baiser dont j' me souvien...
(Regardant Slopp.)
De l' sauver j'ai bonne espérance...
Et puis, il ne m'en coût'ra rien,
Car j'ai déjà payé d'avance.
(Elle entre dans la chambre à droite, et repousse la porte.)

LE SERGENT, à Slopp.

Eh bien, jeune homme! avez-vous retrouvé vos dépêches?

SLOPP.

Il croit qu'elles vont revenir toutes seules... Que diable!... on donne le temps.

LE SERGENT.

C'est qu'alors faut vous tenir prêt... j' vais venir vous chercher... (Tirant sa montre.) Vous avez encore dix minutes.

SLOPP, regardant par-dessus son épaule.

Dix minutes... Ah! mais, vous avancez.

LE SERGENT.

Je viens de me mettre à l'heure... Ah çà! jeune homme, j'espère que nous ferons les choses comme un joli garçon.

SLOPP.

Comme si je ne savais pas c' que c'est... Eh! mon Dieu!... j'ai déjà passé par là... et j'en suis revenu.

LE SERGENT, le regardant; à part.

Ah! il en est revenu... hein!... il paraît que c'est un luron... Eh bien! camarade... je reviens vous chercher tout à l'heure... au plaisir.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XII.

SLOPP, seul.

Au plaisir!... il n'y a pas d' quoi... avec ça que je n' sais pas trop comment les Français entendent la schlague... ils

ont peut-être une méthode particulière... Mais au bout du compte, qu'on la reçoive en français ou en allemand, ce n'est jamais que des coups d' canne... aussi, ça n'est pas tant pour la chose que pour les plaisanteries qu'ils feront dans le village... recevoir la schlague le jour de ses noces... c'est humiliant... Eh! mais, quand j'y pense... j'ai encore dix minutes... on m'a laissé seul... v'là la chambre de Charlotte, j'en ai la clef... j' peux me sauver par l'autre porte, et en même temps dire, en passant, un p'tit mot à ma femme... et puis les autres s'en tireront sans moi comme ils pourront... C'est ça... n' faisons pas de bruit... C't'e pauvre Charlotte... elle ne m'attend pas... ça va peut-être lui faire peur... mais elle m'aime tant... elle m'est si fidèle... allons. (Il s'avance sur la pointe des pieds, et s'arrête, en voyant Gustave sortir de la chambre.) Qu'... qu'... qu'est-ce que je vois là?

SCÈNE XIII.

SLOPP, GUSTAVE.

GUSTAVE, ouvrant la porte et parlant à la cantonade.

Enferme-toi, ma bonne amie... je vais revenir.

SLOPP, pétrifié.

Chère amie !... oh ! cet enragé d' capitaine qui sort de la chambre de ma femme !

GUSTAVE, à voix basse.

Ah ! te voilà... je te cherchais.

SLOPP.

Comment ! monsieur... vous me cherchiez !...

GUSTAVE, de même.

Du silence... pas de bruit... pas d'éclat... Nous nous sommes occupés de toi avec Charlotte... je ne peux pas te faire grâce ; mais je peux du moins te laisser évader... Je vais éloigner le sergent et ses soldats.

SLOPP.

Et vous croyez que je souffrirai...

GUSTAVE.

Veux-tu te taire, malheureux !... ces imbéciles d'Allemands ont la tête dure... tu vois cette fenêtre... (Désignant la fenêtre à droite.) tu as un quart d'heure pour t'en aller et pas davantage... Adieu... Pars au plus vite.

(Il sort par le fond et ferme la porte.)

SCÈNE XIV.

SLOPP, seul.

Eh bien ! par exemple... voilà qui est pire que la schlague... et c't' audace !... ce sang-froid !... Non content d'en conter à ma femme et d'occuper ma place... il m' dit encore : va-t'en... Non ; je les gêne peut-être... mais pas du tout... je resterai ici... je m'y établis pour les vexer... Vaut encore mieux être bâtonné que d'être mystifié à ce point-là.

SCÈNE XV.

SLOPP, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, se croyant seule.

Grâce au ciel !... me v'là tranquille... (Elle aperçoit Slopp.) Que vois-je ?... comment ! tu es encore là ?

SLOPP, à part.

Et elle aussi ?

CHARLOTTE.

Tu devrais être bien loin, et depuis longtemps.

SLOPP.

Oui-da... ça vous arrangerait... mais je ne partirai pas.

CHARLOTTE.

Comment !

AIR du vaudeville de L'Avare et son Ami.

Ignores-tu ce qui se passe ?...
Le capitain' vient de céder ;
Ne pouvant pas te faire grâce,
Du moins il te laisse évader. (*Bis.*)

SLOPP.

Oui, je vous comprends à merveille.

CHARLOTTE.

Sauve-toi vite de ces lieux,
Il promet de fermer les yeux.

SLOPP.

Pour que j' lui rende la pareille.

Mais j'y vois clair... l'honneur avant tout ; et j' préfère la schlague... v'là comme je suis.

CHARLOTTE.

Comment ! la schlague !... si ce n'était que ça... mais on te prend pour un espion ; et il y va d'être fusillé.

SLOPP, *étourdi.*

Hein !... qu'est-ce que tu dis là ?

CHARLOTTE.

Voilà dix minutes de perdues... dépêche-toi donc.

SLOPP.

Dieu ! si j'avais su ! et je pourrais me résoudre !... Du tout, mam'zelle, vous n' me connaissez pas... et de quel côté d'ailleurs ?... n'est-ce pas par cette fenêtre qu'il a dit ?

CHARLOTTE.

Oui, sans doute... mais écoute-moi.

SLOPP.

Jamais !... me croyéz-vous assez lâche pour profiter... il n'y a pas de sentinelle...

CHARLOTTE.

Puisque le capitaine vient de l'éloigner.

SLOPP.

Le capitaine !... ce mot me décide... je m'éloigne de la perfide, pour ne plus la revoir.

(Il va vers la fenêtre.)

CHARLOTTE.

Eh bien ! monsieur, vous ne m'embrassez pas ?

SLOPP, revenant sur ses pas.

L'embrasser !... elle ose encore !... non, mam'zelle, je n'embrasse pas les trompeuses, les perverses... adieu.

CHARLOTTE, l'arrêtant.

Qu'est-ce que ça signifie, monsieur ?

SLOPP, voulant s'en aller.

J' n'ai pas l' temps... laissez-moi donc.

CHARLOTTE, de même.

Du tout !

SLOPP, de même.

Ils vont venir.

CHARLOTTE, pleurant.

Ça m'est égal... vous m' direz c' que vous avez.

SLOPP.

C' que j'ai ?... c' capitaine, qui tout à l'heure sortait de votre chambre...

CHARLOTTE.

C'est celle de sa femme... puisque je lui ai cédé la mienne.

SLOPP.

Sa femme !... il se pourrait !... et moi qui ai cru... je m' suis imaginé... étais-je bête ! C' n'est pas vrai... je respire... ma Charlotte !... ah ! que cela fait du bien de retrouver sa femme innocente... et surtout de se sauver... adieu... (Revenant encore.) Ah ! j' savais bien que j'oubliais quelque chose... je ne t'ai pas embrassée.

CHARLOTTE, tendant sa joue.

Dépêche-toi.

SLOPP, l'embrassant.

Ah ! Charlotte !

CHARLOTTE, se jetant dans ses bras.

J' veux m'en aller avec toi.

(Au moment où Slopp est monté sur une chaise pour sortir par la fenêtre, et a la moitié du corps hors de la chambre, Bloum entre brusquement, et prenant Charlotte par la main, il la fait passer auprès de lui.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; BLOUM, puis LE SERGENT et LES SOLDATS.

BLOUM, s'écriant.

Qu'est-ce que j'entends ?... vouloir emmener ma nièce !

SLOPP.

Mais taisez-vous donc !

BLOUM.

Je veux parler.

SLOPP.

Est-il bavard !

BLOUM.

AIR : Dans Paris quand il entrera.

Arrêtez, c'est un séducteur.

SLOPP, à Charlotte.

Grand Dieu ! dis-lui donc de se taire.

CHARLOTTE.

Au nom du ciel, daignez vous taire !

SLOPP.

Il va causer quelque malheur.

BLOUM.

Au secours ! c'est un séducteur.

LE SERGENT et LES SOLDATS entrant.

Il veut s'enfuir, la chose est claire.

TOUS.

Arrêtez, arrêtez,
En vain vous résistez !

BLOUM, aux soldats.

Entourez-le... (A Charlotte.) Venez ici, mam'zelle.

SLOPP, les bras croisés, et le regardant fixement.

C'est ça... c'est ça... donnez-vous-en... vous avez fait d' la belle besogne !... Est-il obstiné !... eh bien ! pour vous apprendre... vous croyez n' leux avoir livré qu'un étranger pour vous, qu'un obscur valet de ferme... eh bien ! c'est vot' propre neveu qu' vous venez d' faire arrêter là !

BLOUM.

Comment !

CHARLOTTE, pleurant.

Oui... il est mon mari.

BLOUM, atterré.

Dieu !... mon neveu !...

SLOPP.

Est-on bête dans les familles !... au lieu de se soutenir.

LE SERGENT, à Slopp.

Allons, jeune homme... quand vous voudrez, vous qui êtes si brave...

SLOPP.

Un moment... il y avait erreur... il y a malentendu... parce que, certainement, je n'ai jamais eu l'idée d'être fusillé... (A Charlotte.) Ma femme... ne m' laisse pas aller... C'te pauvre femme... j' vous demande... la laisser veuve et demoiselle !

FRITZ, en dehors.

Père Bloum... père Bloum !

BLOUM.

Que nous veut Fritz ?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; FRITZ, essoufflé.

FRITZ.

Père Bloum... Une nouvelle... j' tiens l' fil de l'intrigue... apprenez qu'il y a des intelligences entre Slopp et votre nièce.

BLOUM, le poussant.

Laisse-moi donc tranquille... c't imbécile, qui vient m'apprendre ça.

FRITZ.

Oh! cet' fois-ci... j'ai des preuves; et comme je n' sais pas lire... j' vous les apporte... (Montrant Slopp.) J'y avais vu à c' matin glisser une lettre à Charlotte.

SLOPP, vivement.

Une lettre!

FRITZ.

Oui... vous n' pouvez pas l' nier... mais j'ai pas pu la saisir... Heureusement, le p'tit berger avait vu mam'zelle Charlotte la cacher sous la pierre du puits.

CHARLOTTE, avec joie.

Sous la pierre!

FRITZ, rapidement.

Il l'a prise... il vient de m' le dire... j' lui ai offert tout c' que j'avais, pour me la donner... ça m'a coûté un florin; mais j'y ai pas de r'gret, et la v'là.

SLOPP, sautant de joie.

Est-il possible!... oui, c'est elle.

FRITZ.

Eh ben!... eh ben!...

SLOPP.

J' suis sauvé... (A Gustave qui entre.) Capitaine, capitaine, venez vite.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; GUSTAVE.

GUSTAVE.

Qu'y a-t-il ?... (A Slopp.) Comment! te voilà encore là ?

SLOPP, lui donnant la lettre.

Oui, capitaine... lisez, lisez...

FRITZ.

Est-il bête ! il donne ça au capitaine !

GUSTAVE, l'ouvrant.

Encore des lettres d'amour !

SLOPP.

Non... c'est des lettres de grâce.

TOUS.

Lisez vite.

GUSTAVE, lisant.

Du major... Eh mais, ce sont tes dépêches.

SLOPP.

Oui, commandant.

GUSTAVE, parcourant la lettre.

Que vois-je !... plus d'hostilités... la suspension d'armes est signée entre les deux généraux... et bientôt l'assurance de la paix !...

TOUS.

La paix !

GUSTAVE.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Quel doux espoir !... enfin donc aux alarmes
Vont succéder la joie et le repos ;
(A ses soldats.)
Et vous, braves compagnons d'armes,
Ce jour couronne vos travaux
(Montrant le papier.)
Soyons fiers de cette victoire;
A son pays consacrant ses succès,
Heureux qui lui donne la gloire !
Et plus heureux qui lui donne la paix !

TOUS.

Heureux qui lui donne la gloire !
Et plus heureux qui lui donne la paix !

SLOPP, hors de lui.

J' suis sauvé... quel bonheur !... Charlotte !... Mes amis !... Cher oncle !...

(Il embrasse tout le monde.)

FRITZ.

Cher oncle !... Ah çà ! il perd la tête !...

BLOUM.

Eh ! non... ils sont mariés.

FRITZ.

Mariés !... (A part.) Dieu !... et moi qui me suis donné un mal pour le tirer d'affaire !...

SLOPP.

Fritz, mon ami, je te revaudrai cela... (Au sergent.) Sans rancune, sergent... je ne suis pas encore revenu de ma frayeur, et du danger que j'ai couru sans m'en douter.

CHARLOTTE.

Heureusement qu'il est passé... tu dois sentir ton bonheur.

SLOPP.

Je n'en ai plus la force... tiens, ma femme... je suis sûr que j'ai la fièvre... j' vais aller me coucher.

CHŒUR.

AIR : Amour, seconde mon courage.

Ensemble.

GUSTAVE.

Allons, guidés par l'espérance,
Sans regret, quittons ce séjour,
Et sous l'heureux ciel de la France
Nous serons bientôt de retour.

LES SOLDATS.

Et nous, guidés par l'espérance,
Sans regret quittons ce séjour,
Et sous l'heureux ciel de la France
Nous serons bientôt de retour.

SLOPP, CHARLOTTE, BLOUM et FRITZ.

Et vous, guidés par l'espérance,
Sans regret quittez ce séjour,
Et sous l'heureux ciel de la France
Vous serez bientôt de retour.

SLOPP, au public.

AIR du vaudeville de *La Somnambule.*

Messieurs, les auteurs en alarmes
Me chargent de venir ici
Demander un' suspension d'armes,
Mais seulement pour aujourd'hui...
J'ignor' si ça pourra vous plaire ;
Mais je suis v'nu sur la foi des traités,
Et n'allez pas contre un parlementaire
Commencer les hostilités.

Reprise du chœur.

Ensemble.

GUSTAVE.

Allons, guidés par l'espérance, etc.

LES SOLDATS.

Et nous, guidés par l'espérance, etc.

SLOPP, CHARLOTTE, BLOUM et FRITZ.

Et vous, guidés par l'espérance, etc.



CORALY

OU

LA SOEUR ET LE FRÈRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Théatre de S. A. R. Madame. — 19 Novembre 1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ÉDOUARD . . . . MM.	BÉRANGER.
ROLAND, ami d'Édouard	GONTIER.
TONTON, danseur.	CLOZEL.
LORD GUINSBOURG	FERVILLE.
ANTOINE, concierge.	BERNARD-LÉON, j^{ne}.
Mme DE SELMAR, jeune veuve, sœur d'Édouard . . . . Mmes	THÉODORE.
CORALY.	FLEURY.

Dans une maison de campagne auprès de Paris.



CORALY
OU
LA SOEUR ET LE FRÈRE

Un salon. — Une porte au fond ; sur le premier plan, à droite et à gauche, la porte d'un cabinet ; sur le deuxième plan, à droite, une croisée ; au côté opposé, une porte qui conduit dans l'intérieur de la maison ; d'un côté de la porte du fond, un canapé ; de l'autre, une table à toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, Mme DE SELMAR.

Mme DE SELMAR, entrant par le fond.

Voilà qui est singulier : une maison de campagne à louer, et le concierge n'y est pas !

ÉDOUARD.

Qu'importe, ma sœur, puisque sa petite fille nous a montré toute la maison ?

Mme DE SELMAR.

Elle est fort bien située : au bord de la Seine, à Neuilly, à deux lieues de Paris.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Elle est charmante, et vient d'être bâtie;
Dans ses décors que de goût, de fraîcheur !
Et la louer déjà... quelle folie !
Quel en est donc le possesseur ?

ÉDOUARD.

Quelqu' intrigant ou quelque fournisseur;
Quelque banquier d'une prudence extrême,
Qui part peut-être emportant sans façon
Son portefeuille... et qui n'a pu de même
Emporter sa maison.

Mme DE SELMAR.

Du reste, on peut y entrer sur-le-champ : car elle est toute meublée. Qu'en dis-tu ? j'ai bien envie de la louer.

ÉDOUARD.

Mais, ma sœur, comme vous voudrez ; en tout cas, nous en causerons en route : je vais faire avancer votre calèche.

Mme DE SELMAR.

Eh ! mon Dieu ! rien ne presse. Nous venons de tout visiter; c'est très-fatigant, et je ne suis pas fâchée de me reposer.

ÉDOUARD, *à part.*

Allons, elle s'établit ici ; et si on arrivait ?

Mme DE SELMAR, *assise, et le regardant après un moment de silence.*

Édouard, parle-moi franchement. Une sœur de vingt-cinq ans n'est pas un mentor bien sévère; et puis, avant d'arriver en France, lorsque nous étions ensemble aux colonies, tu avais l'habitude de tout me dire. Où allais-tu ce matin, quand je t'ai rencontré ?

ÉDOUARD, *embarrassé.*

Je suis sorti à cheval de bonne heure, pour faire une promenade à la porte Maillot, et j'ai été tout surpris d'apercevoir votre calèche.

Mme DE SELMAR.

Pourquoi donc ton premier mouvement a-t-il été de m'éviter? et lorsque je t'ai proposé de m'accompagner jusqu'à Neuilly, tu avais l'air contrarié.

ÉDOUARD.

Moi, ma sœur!

Mme DE SELMAR.

Oh, je l'ai bien vu! Je cherchais une maison de campagne; quand j'ai voulu entrer dans celle-ci, tu as changé de couleur.

ÉDOUARD.

Par exemple...

Mme DE SELMAR.

Tu as eu l'air plus rassuré en apprenant que le concierge n'y était pas pour le moment.

ÉDOUARD.

Quoi! vraiment! quelle idée!... Je vous jure, Hortense, que tout cela n'existait que dans votre imagination.

Mme DE SELMAR.

Alors, pardonne-moi... L'amitié d'une sœur a aussi sa jalousie. Songe qu'élevés tous les deux sur une terre étrangère, c'est à moi que tu as été confié.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

J'avais le double de ton âge
Et n'avais guère que seize ans,
Lorsque, deux mois après mon mariage,
La mort vint frapper nos parents.
Trop tôt ravie à sa jeune famille,
Ma mère, hélas! te remit à ma foi,
En me disant : Veille sur lui; ma fille,
Et le ciel veillera sur toi.

ÉDOUARD.

Je sais qu'il n'y eut jamais de sœur plus tendre; et dans

ce moment même, veuve et maîtresse d'une grande fortune, c'est pour moi que vous refusez de vous marier.

Mme DE SELMAR.

Sans doute. Nous avions un oncle à la Havane, qui, au lieu de partager sa fortune entre nous deux, l'a léguée tout entière à mes enfants... si j'en avais. Or, en ne me remariant pas, cet héritage reste à nous deux ; la moitié t'en appartient, et c'est un dépôt sacré que je te garde jusqu'à ta majorité.

ÉDOUARD.

Ah ! c'est trop de générosité, et je ne dois pas souffrir...

Mme DE SELMAR.

Pourquoi donc ? qu'ai-je besoin de prendre un époux ? N'es-tu pas mon protecteur ? Je suis enchantée d'avoir mon jeune frère pour cavalier. Il y a dans l'amitié de frère et de sœur une douceur qui ne se trouve dans aucun autre attachement. Aussi je suis heureuse d'être riche, pour que tu le sois. Tu as voulu revoir notre patrie, retourner en France...

ÉDOUARD.

Que je vous remercie d'avoir cédé à mes désirs !... Quel beau pays ! tous les plaisirs réunis !

Mme DE SELMAR.

Oui ; mais depuis quelques jours je ne te reconnais plus ; tu es sombre, rêveur, je ne te vois presque jamais. Quelle est cette marquise Dudley chez laquelle tu vas souvent ? L'autre semaine encore, tu m'as quittée pendant deux jours, pour une partie de chasse avec le comte de Sannois.

ÉDOUARD.

C'est vrai, ma sœur.

Mme DE SELMAR, souriant.

Le comte était à Paris, et il est venu dîner chez moi, pendant que vous chassiez ensemble dans les bois de Senart.

ÉDOUARD, à part.

Ah ! mon Dieu ! (Haut.) Mais c'est que, voyez-vous, ma sœur, c'était une partie de garçons où nous étions...

Mme DE SELMAR.

Assez, assez, je ne t'en demande pas davantage. Mais écoute-moi, Édouard ; de tous tes amis, il n'y en a qu'un seul dans lequel j'aurais confiance... c'est M. Roland.

ÉDOUARD.

Oui, Roland, c'est un bon enfant ; mais c'est qu'au milieu de ses folies, il fait toujours de la morale ; et il donne aux autres d'excellents avis, dont lui-même ne profite pas.

Mme DE SELMAR

Eh bien ! suis ses conseils et non pas son exemple.

ÉDOUARD.

Vous le connaissez ?

Mme DE SELMAR.

Moi ? fort peu Je me suis trouvée une ou deux fois à côté de lui, et il ne m'a jamais adressé la parole. Mais d'après plusieurs traits qu'on m'a cités, c'est un homme d'honneur, et je crois que tu peux sans danger en faire ton ami.

ÉDOUARD, regardant sa montre.

Aussi j'espère bien... Ah ! mon Dieu !... midi dans l'instant ! je m'en vais...

Mme DE SELMAR.

Est-ce que tu ne m'accompagnes pas dans ma promenade ?

ÉDOUARD.

Ce serait avec grand plaisir ; mais j'ai des affaires à Paris... un rendez-vous que.... Roland m'a donné hier.

Mme DE SELMAR.

Hier ! c'est difficile... Tu m'as dit ce matin que tu ne l'avais pas vu depuis huit jours.

ÉDOUARD.

Sans doute... mais il m'a écrit ; et c'est pour...

Mme DE SELMAR.

C'est bien, c'est bien, mon ami ; c'est moi qui ai eu tort de t'interroger. Rentreras-tu dîner ?

ÉDOUARD.

Non, non, ma sœur ; et même ce soir... il sera bien tard... j'ai tant de choses à faire... (A part.) Ah ! mon Dieu !... et la chaise de poste que j'oubliais ! et les préparatifs de mon départ ! (Haut.) N'importe, ce soir... à dix heures... à onze... j'irai chez toi. (A part.) Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser.

Mme DE SELMAR.

Que dis-tu ?

ÉDOUARD.

Rien, rien... Adieu, ma sœur.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Mme DE SELMAR, seule.

Oh ! les vilains jeunes gens ! Que d'inquiétude, que de chagrins ils nous donnent !... Un mari, ou un amant, passe encore... ils se cachent, et on n'en sait rien ; mais un frère ! c'est terrible... parce qu'enfin, sans connaître au juste, on se doute toujours...

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Que n'ai-je plutôt une sœur !
On a bien, quand elle est sensible,
A craindre l'amour, c'est terrible !
Mais on peut défendre son cœur ;
On peut, sans être bien habile,
L'instruire contre les amants ;

A son élève on est utile,
Et l'on s'exerce en même temps.

Mais Édouard, je ne peux pas le suivre, ni savoir par moi-même... Dieu ! j'y pense maintenant ; ces derniers mots qui lui sont échappés : *Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser*. Pourquoi partir ? aurait-il quelque duel, quelque affaire d'honneur ? A qui me confier ? Ne connaissant personne, presque étrangère dans mon pays, je crains de hasarder quelque démarche qui ne soit pas convenable. N'importe, mon frère est en danger, et, quoi qu'il arrive...

SCÈNE III.

Mme DE SELMAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Mille pardons de ne pas m'être trouvé à l'arrivée de madame. C'est madame qui venait pour voir la maison...

Mme DE SELMAR.

Oui, mon ami.

ANTOINE.

C'est moi que je suis Antoine, le concierge. J'étais à l'autre bout du village à causer chez le distillateur, parce que vous entendez bien, madame, que, portier à la campagne, on est isolé ; les maisons sont si éloignées !

AIR du Ménage de garçon.

C'est le concierge de Courcelles
Qu'est notre voisin le plus près;
C'est bien gênant pour les nouvelles
Et, s'il vient quelques p'tits caquets,
On n'sait... mille exemples l'attestent,
A qui les dire... c'est piquant !
Souvent même on en fait qui restent
Pour le compte du fabricant.

Mme DE SELMAR, à part.

C'est un bavard, tant mieux. (Haut.) A qui appartient cette maison?

ANTOINE.

A un ancien fournisseur qui ne l'habite pas, vu qu'il voyage; alors il s'est déterminé à la louer. Je croyais lui avoir trouvé un locataire pour toute la saison, la marquise Dudley.

Mme DE SELMAR.

Comment! la marquise Dudley habitait cette maison?

ANTOINE.

Oui, madame; mais il paraît qu'elle veut partir aussi, car elle désire sous-louer le plus promptement possible.

Mme DE SELMAR.

Et quelle est cette marquise?

ANTOINE.

Pour ce qui est de ça, madame, ça vous paraîtra incroyable, impossible; mais s'il faut dire la vérité...

Mme DE SELMAR.

Eh bien?

ANTOINE.

Eh bien! je n'en sais rien.

Mme DE SELMAR.

Tu n'en sais rien?

ANTOINE.

Non, madame; et pour un concierge, c'est humiliant à avouer. Mais, autant qu'on peut en juger, elle est riche, et ne tient pas à l'argent : car elle a loué cette maison, et n'y est venue que trois ou quatre fois. Ils étaient toujours sept ou huit personnes à dîner; de la gaieté, des éclats de rire, des bouchons qui sautaient, c'est tout ce qu'on entendait de l'antichambre. J'ai voulu parler aux domestiques : ah bien oui! *yes*, *yes*, *ya*, *ya*, voilà tout ce que j'en obtenais. Je ne

sais pas où ils ont été élevés ; et ici, en leur absence, pas une femme de chambre, pas un petit jockey : enfin, madame, aucun moyen d'instruction, et l'on en est réduit aux conjectures... Mais je viens de voir sortir un jeune homme qui aurait pu vous donner des renseignements positifs, car c'était un ami de la maison.

Mme DE SELMAR.

Que dites-vous ? comment ! Édouard, mon frère !

ANTOINE.

C'est le frère de madame !

Mme DE SELMAR, à part.

Je ne m'étonne plus maintenant de son trouble, lorsque je lui ai proposé d'entrer dans cette maison. (Haut.) Et vous dites que la marquise doit partir ?

ANTOINE.

Je le présume, madame. D'abord, elle fait sous-louer; ensuite il y a à l'auberge du Chariot-d'Or une femme de chambre à elle.

Mme DE SELMAR.

On pourrait la faire causer.

ANTOINE.

Je l'ai déjà fait, madame ; elle n'est point au service de la marquise, mais elle doit y entrer aujourd'hui.

Mme DE SELMAR.

La belle avance !

ANTOINE.

Elle a une lettre de recommandation et doit accompagner madame en voyage : c'est pour cela qu'aujourd'hui elle l'attend à Neuilly ; car il paraît que madame va venir.

Mme DE SELMAR, à part.

Tout ce que j'entends redouble mon inquiétude et ma curiosité ; mais à quelque prix que ce soit, je veux pénétrer ce mystère. (Haut.) Mon ami, je loue cette maison, puis-

qu'on peut y entrer tout de suite ; j'y viendrai demain... après-demain... (A part.) Peut-être aujourd'hui. (Haut.) En attendant, (Lui donnant une bourse.) voici des arrhes ; dès ce moment tu n'es plus au service de la marquise, mais au mien.

ANTOINE, à part, prenant la bourse.

Celle-ci est au moins une duchesse.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Ces façons-là sont de mon goût;
C'est l' double du prix ordinaire.

Mme DE SELMAR.

Des soins... du silence surtout !

ANTOINE.

Comment ! il faut encor me taire...
Des portiers de bonne maison
Madame connaît les usages...
J'aim' mieux parler à discrétion
Et qu'on l' rabatte sur mes gages.

Mme DE SELMAR.

Eh ! non, ce n'est que pour aujourd'hui... Mais qui vient là ?

ANTOINE, regardant à gauche.

Encore deux autres messieurs qui viennent souvent ; ils sont entrés par la petite porte du parc, ou bien ils auront franchi la haie.

Mme DE SELMAR.

Je ne veux pas qu'ils me voient... (A part.) Cette femme de chambre qui est à Neuilly... quelque hasardée que soit cette démarche, c'est le seul moyen de m'instruire... (A Antoine, qui regarde toujours par la porte latérale les personnes qui arrivent.) Partons vite... je t'expliquerai mes projets et ce que j'attends de ton zèle.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

ROLAND, LORD GUINSBOURG.

ROLAND, entrant le premier.

Eh bien! milord, entrez donc. N'ayez pas peur : c'est moi qui vous présente, je suis toujours invité.

GUINSBOURG, à part, baragouinant.

Me voici donc chez elle... je été tout tremblant.

ROLAND.

J'étais venu ce matin à pied, en philosophe, par delà la barrière de l'Étoile; et me trouvant près de Neuilly, je suis entré ici un instant, en ami de la maison. Mais que diable faisiez-vous donc en dehors, à la porte du parc, à regarder les murs en soupirant?

GUINSBOURG.

C'est que, voyez-vous, messié Roland, je été amoureux... véritèble; et miss Coraly, elle rendait moi malheureux beaucoup.

ROLAND.

Vous n'êtes pas le seul : Coraly est charmante, vive, aimable, spirituelle. De toutes les nymphes de l'Opéra, c'est la plus séduisante et la plus sage... et c'est là le mal : parce que, voyez-vous, milord, je m'y connais, quand elles sont sages, c'est plus rare, mais c'est plus dangereux.

GUINSBOURG.

Pourquoi donc?

ROLAND.

Parce qu'au lieu d'être un caprice, cela devient une passion.

GUINSBOURG.

Vous n'êtes pas, vous, dans le sensibilité?

ROLAND.

Jamais, par goût et par état. Je suis né sur mer à bord d'un vaisseau ; je n'ai jamais quitté mon père, un brave marin, le capitaine Roland, qui plus d'une fois, milord, a parlé de près à vos compatriotes. A sa mort, tout a été fini pour moi : j'ai dit adieu à la gloire; j'ai réalisé sa fortune, et suis venu avec quarante mille livres de rente m'établir à Paris, où je vis en philosophe : et ce n'est pas, comme tant d'autres, une philosophie d'emprunt ; celle-là est à moi : je l'ai bien payée, vingt mille livres de rente, ou à peu près. Mais c'est égal ; il m'en reste encore autant, et c'est plus qu'il n'en faut pour obliger un ami, ou pour lui donner un bon conseil : car je ne suis pas égoïste ; et quand je vois quelques imprudents qui veulent se lancer sur mes traces...

AIR du Pot de fleurs.

A leur jeunesse, à leur audace extrême,
Par mes leçons je montre le danger ;
Sans cesse m'y trouvant moi-même,
Mieux qu'un autre j'en puis juger :
Trop souvent battu par l'orage,
Je suis à leurs yeux attentifs
Ainsi qu'un phare au milieu des récifs ;
J'éclaire et sauve du naufrage.

Aussi, je suis adoré de mes élèves.

GUINSBOURG.

Je croyais bien.

ROLAND.

L'autre jour, j'ai tenu mon cours chez Véry, où je leur donnais à dîner. A table on professe bien mieux... En sortant de classe, ils étaient tous gris, parce que, voyez-vous, ma sagesse n'a rien d'austère ; je suis bon enfant, bon convive ; je fais marcher de front la philosophie et le vin de Champagne. Aussi, dans les boudoirs, dans les foyers de l'Opéra, je suis partout bien reçu, mais sans façon, sans conséquence, en amateur. On sait qu'avec moi il n'y a rien

à faire... Comme Roland, mon patron, je suis maintenant invulnérable.

GUINSBOURG.

Eh bien, mon ami, vous étiez plus heureux que moi, qui été blessé beaucoup dans le cœur !

ROLAND.

Ah çà ! où en êtes-vous donc de vos amours ?

GUINSBOURG.

Eh bien ! mon ami, je avais parlé de mon passion et de mon fortune, et elle avait mis moi à la porte.

ROLAND.

Et c'est là, en effet, que je vous ai trouvé.

GUINSBOURG.

AIR du vaudeville du Piége.

Pourtant je offrais à genoux
Deux ou trois millions d'opulence
Que je avais gagnés chez vous.

ROLAND.

Au fait, c'est juste ; et quand j'y pense,
Franchement ces étrangers-là
Sortiraient trop d'argent de France,
Si nous n'avions pas l'Opéra
Qui vient rétablir la balance.

GUINSBOURG.

Croyez-vous, mon ami, qu'elle voulait être milédy Guinsbourg ?

ROLAND.

Vraiment ?

GUINSBOURG.

Yes, milédy Guinsbourg, vraiment.

ROLAND.

C'est bien ! c'est dans les grands principes. Mais qu'est-ce que cela vous fait, à vous autres Anglais ? vous n'y tenez

pas. Les gazettes de Londres nous annoncent tous les jours de pareilles alliances.

GUINSBOURG.

Yes, mais ce était toujours par capitulation, dans le dernière extrémité ; et, en attendant, je venais ici pour le espionnage ; car, voyez-vous, je soupçonne un petit Française, M. Édouard, de me mystifier, moi.

ROLAND.

Qu'est-ce que vous me dites là ? c'est pour Édouard que Coraly vous congédie ?

GUINSBOURG.

Je en ferais le gageure.

ROLAND.

Est-ce qu'elle aurait sur lui des vues sérieuses ? Un instant, je ne le souffrirai pas.

GUINSBOURG.

Oh ! mon ami ! mon cher ami ! quel service !

ROLAND.

Ne m'en remerciez pas, ce n'est pas par intérêt pour vous, mais pour lui. Édouard est un aimable garçon que j'ai pris en amitié ; et puis il a à mes yeux un talisman qui le protégera toujours, une sœur, madame de Selmar... Si vous la connaissiez ! c'est la beauté, c'est la vertu même. Aussi, moi, mauvais sujet, je n'en parle jamais qu'avec vénération.

GUINSBOURG.

Quoi, mon ami, vous qui disiez vous invulnérable !

ROLAND.

Pas de ce côté-là ; c'est bien différent ; c'est le sentiment le plus pur, une adoration mêlée de respect : enfin deux ou trois fois je me suis trouvé près d'elle, et je n'ai pas seulement osé lui adresser la parole.

GUINSBOURG.

Vous ! un petit téméraire ! audacieux auprès des dames !

ROLAND.

C'est selon... Mais dans le monde ce n'est plus cela : dès que j'entre dans un salon, que j'adresse la parole à une femme, je perds cent pour cent de mon mérite; je m'intimide, je deviens gauche ; je suis comme vous dans les coulisses de l'Opéra, j'ai l'air d'un étranger qui ne sait pas la langue du pays.

GUINSBOURG.

Écoutez, vous : je have entendu le voiture... dans le roulement.

ROLAND.

C'est vrai, c'est Coraly.

GUINSBOURG.

Quel était le messier qui lui donnait la main?

ROLAND.

Vous ne connaissez pas... c'est un danseur de l'Opéra, M. Tonton; ce n'est pas dangereux. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous tremblez!

GUINSBOURG.

C'est qu'elle allait venir elle-même.

ROLAND, à part.

Est-il bête!

GUINSBOURG.

Et qu'elle avait défendu moi de paraître.

ROLAND.

Soyez tranquille, restez! (A part.) A cause d'Édouard je veux savoir ce qui en est. (Haut.) Ne vous montrez pas d'abord; je me charge du raccommodement.

GUINSBOURG.

C'était bien, c'était bien; je sauver moi.

(Il entre dans le cabinet à gauche; Roland remonte la scène.)

SCÈNE V.

ROLAND, CORALY, TONTON.

CORALY, à la cantonade.

A merveille, William, je suis contente; je suis sûre que nous n'avons pas mis dix minutes pour venir de Paris.

TONTON.

Oui, vos chevaux sont en nage! un attelage de quatre mille francs qui est peut-être perdu!

CORALY.

Qu'importe? pourvu qu'on aille vite.

TONTON.

Je vous l'ai dit, votre landau est beaucoup trop haut; en descendant j'ai manqué de me fouler la rotule : et voilà comme on compromet une jambe.

CORALY.

Je suis enchanté de ce que m'a dit Antoine, mon concierge. Ah! ma maison est louée d'aujourd'hui! c'est fort agréable.

ROLAND, s'avançant.

Comment, madame! votre maison est louée?

CORALY.

Eh, mon Dieu! c'est vous, Roland? je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir.

ROLAND.

C'est une surprise... Je suis sans façon, moi, je n'en fais jamais.

CORALY.

Mais venir ainsi au hasard...

ROLAND.

Oh! j'avais des données certaines : avant-hier, dans votre

loge, vous avez dit : « Lundi, je ne danserai pas, j'aurai ma migraine. » Je me suis douté que vous viendriez à votre maison de campagne.

TONTON.

Oui, la campagne, c'est commode : je ne sais pas pourquoi il n'y en a pas l'hiver.

ROLAND.

Ce diable de Tonton est toujours de la même force; je ne connais pas de danseur qui fasse plus d'esprit.

TONTON.

C'est vrai, c'est vrai, quand j'ai le temps... les jours où je ne danse pas. Mais patience, vous verrez ce que je médite.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (Rien de trop.)

Dans ce moment-ci j'accommode
Le romantique en entrechats,
Et tous les auteurs à la mode
Avec moi sauteront le pas.
Leurs ouvrages, quoi qu'il m'en coûte,
Sont mis en ballets par mes soins;
C'est un avantage...

ROLAND.

Sans doute;
Nous aurons le style de moins.

TONTON.

Je comptais venir travailler ici cet été; mais vous dites que la maison est louée.

ROLAND.

Pourquoi vous en défaire?

CORALY.

J'ai d'autres vues. Les gens qui m'entourent sont curieux et bavards; moi, j'aime à cacher mon rang.

ROLAND.

L'incognito est le plaisir des grands; et vous qui, d'ordinaire, êtes reine ou princesse...

CORALY.

Ici j'abdique, et ne suis que marquise.

TONTON.

C'est bien modeste, mais c'est souvent indispensable. Si vous connaissiez comme moi les désagréments de la célébrité... Je donnerais tout au monde pour n'être qu'un homme ordinaire. Quand je suis dans une promenade publique, tout le monde se dit à l'oreille : « Tenez, le voilà, c'est lui, c'est « Tonton... c'est Tonton, ce fameux danseur qui a inventé « les pirouettes sur le talon. » Alors ils m'entourent, ils me pressent, ils me marchent sur les pieds, et je leur dis : Messieurs, prenez donc garde; que diable! j'en ai besoin.

(Il rit.)

ROLAND.

Quand je vous le disais; c'est un feu roulant, c'est le *Voltaire* de la pirouette.

TONTON, d'un air sérieux.

Permettez, monsieur, permettez! vous me parlez là de Voltaire, c'est que je l'ai lu... nous avons même dansé dans un opéra de lui.

CORALY.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

TONTON.

Je me le rappelle très-bien, *la Princesse de Babylone*, musique de Kreutzer. Nous avions là un pas de deux, vous rappelez-vous? tra la la... un coupé à la seconde.

(On entend tomber un meuble dans la chambre à côté.)

CORALY.

Eh! qu'est-ce que j'entends? Est-ce qu'il y a quelqu'un ici?

ROLAND.

Eh, mon Dieu! je n'y pensais plus... c'est mon protégé, que j'avais oublié. Il aura eu le temps de faire un somme.

CORALY.

Qu'est-ce que cela signifie?

ROLAND.

Que je me suis chargé de vous présenter un de vos esclaves indignes, le désolé milord Guinsbourg.

TONTON.

Un de mes élèves, je lui montre à danser.

CORALY.

Comment, il est ici? Je ne veux pas le voir.

ROLAND.

Permettez, je lui ai promis ma médiation.

CORALY.

N'importe.

ROLAND.

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant. (ROMAGNÉSI.)

Je crains pour vous ce qu'on dira;
Quoi! vous lui déclarez la guerre!
Songez qu'en tout temps l'Angleterre
Fut en paix avec l'Opéra.
Entre eux que de rapports intimes!
Albion règne sur les flots,
Vénus naquit au sein des eaux;
Entre puissances maritimes
On doit toujours vivre en repos.

CORALY.

Eh! que voulez-vous que j'en fasse? je l'ai congédié, et ne le recevrai pas.

ROLAND.

Prenez garde... je vais croire à certains projets dont on parle, et qui pourraient nous brouiller à jamais.

CORALY, inquiète.

Que voulez-vous dire?

ROLAND, bas.

Écoutez, Coraly, restons bons amis : parmi vos adorateurs, il en est un que j'excepte, Édouard, que je retranche de votre domaine... Vous m'entendez... Sans cela...

CORALY, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Quoi! vous pourriez supposer... S'il en est ainsi, et pour vous prouver... je suis prête à recevoir milord, mais c'est qu'il est ennuyeux à la mort.

ROLAND.

Eh bien! n'avez-vous pas Tonton qui fera sa partie?

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LORD GUINSBOURG.

ROLAND.

Entrez, milord, et ne craignez rien; grâce à moi, la paix est faite.

GUINSBOURG.

Je été bien heureux, milédy, de obtenir le pardon de moi.

CORALY.

C'est bien, milord; qu'il n'en soit plus question.

GUINSBOURG.

Ce messier Roland, il était bien dévoué pour moi. C'est pas comme vous, milédy, qui traite moi comme un nègre; et pourtant (Riant.) le traite des nègres, il était défendu... ah, ah!... vous permettez le petite plaisanterie?

ROLAND.

Très-joli! Voilà de la galanterie britannique; et je ne sais pas pourquoi vous vous plaisez à désespérer cet honnête insulaire.

GUINSBOURG.

Yes, mon amour...

(Tonton passe auprès de milord.)

CORALY.

Taisez-vous donc, voici quelqu'un.

GUINSBOURG.

Oh ! bien, tant pis; je allais lancer moi.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; ANTOINE.

ANTOINE, remettant une lettre à Coraly.

Madame, c'est une jeune fille qui vient d'apporter cette lettre.

CORALY, qui a ouvert la lettre.

Ah, ah ! c'est de Jenny, une de mes camarades. (Lisant.) « Ma chère, je t'envoie Henriette, la femme de chambre « dont je t'ai parlé. Selon tes instructions, je ne lui ai pas « dit chez qui elle allait entrer ; elle a du zèle, de l'adresse, « de la présence d'esprit.... » (Refermant la lettre.) Cela suffit, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. (A Antoine.) Faites attendre ici..... (Antoine sort.) Je vais sur-le-champ répondre à Jenny, pour la remercier ; et milord, en retournant à Paris, aura la bonté de se charger de ma lettre.

GUINSBOURG.

Comment ! milédy... .

CORALY.

C'est essentiel ; et le plus tôt possible...

GUINSBOURG, à part.

Goddem ! que je étais un animal bête de milord, que je osais pas permettre moi dans le colère.

TONTON.

Eh bien ! milord, si, en attendant, nous allions faire une partie de billard ? (A part.) J'aime à jouer avec lui, je le gagne toujours.

Ensemble.

AIR de l'Auberge de Bagnères.

CORALY.

Oui, c'est un grand danseur,

Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Il séjourne :
Maîtrisant les hasards,
Il brille en tous les arts,
Et c'est un vrai César
Au billard.

TONTON.

Je suis un grand danseur,
Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Je séjourne :
Maîtrisant les hasards,
J'excelle en tous les arts,
Et je suis un César
Au billard.

ROLAND, regardant Coraly.

Oui, je crains de son cœur
Quelque trait séducteur;
Ici comme amateur
Je séjourne :
De ces lieux puisqu'il part
Observons à l'écart;
Profitons avec art
Du hasard.

GUINSBOURG.

Je crains pour mon bonheur
Ici quelque noirceur;
La frayeur dans mon cœur,
Il séjourne :
En jouant au billard,
Observons avec art;
Portons de toute part
Mon regard.

TONTON.

Je parie, et souvent
Pour le parti gagnant;
Le sage avec talent

Se retourne :
De l'audace et du front;
Et les succès viendront :
Pour ça que faut-il donc?
De l'aplomb.

Ensemble.

CORALY.

Oui, c'est un grand danseur, etc.

TONTON.

Je suis un grand danseur, etc.

ROLAND.

Oui, je crains de son cœur, etc.

GUINSBOURG.

Je crains pour mon bonheur, etc.

(Tonton sort par le fond avec milord, et Coraly entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VIII.

ROLAND, s'asseyant à gauche, et prenant un livre qui se trouve sur le canapé, puis Mme DE SELMAR en costume de femme de chambre, et ANTOINE.

ROLAND.

C'est clair, elle veut éloigner milord; mais je reste, et nous verrons ce que cela deviendra.

(Madame de Selmar et Antoine entrent par la porte à gauche, derrière Roland.)

ANTOINE, à voix basse.

Entrez, madame, et du courage! c'est le seul moyen de tout savoir. Madame m'a dit de vous faire attendre ici; je vais l'avertir.

Mme DE SELMAR.

Chez qui suis-je? je n'en sais rien encore.

ROLAND, à Antoine.

Qu'est-ce que c'est?

ANTOINE.

La nouvelle femme de chambre qu'attend madame.

(Il entre dans la chambre où est Coraly.)

ROLAND.

C'est bien.

Mme DE SELMAR, jetant sur Roland un coup d'œil rapide.

Eh! mais, si je ne me trompe, c'est M. Roland, l'ami de mon frère, ce jeune homme si timide qui n'osait me parler.

ROLAND, remontant le théâtre.

Une soubrette jeune et gentille, c'est à merveille, ça ne me fait pas peur cela. (Il s'approche derrière elle et lui prend la taille.) Une jolie tournure... A nous deux, Lisette, à faire connaissance.

Mme DE SELMAR, tremblante.

Eh bien, monsieur! qu'est-ce que c'est?

ROLAND, la regardant et s'éloignant d'elle; à part.

Dieux! que vois-je!... voilà une ressemblance qui m'a fait une peur... (Haut.) Mais, quelle idée! Parbleu, ma belle enfant, je suis enchanté de l'aventure : je n'aurais jamais cru rencontrer cette figure-là sous un bonnet de soubrette.

Mme DE SELMAR.

Que voulez-vous dire, monsieur? vous me prenez pour une autre.

ROLAND, prenant son bras.

Du tout, je te prends pour moi; car tu ne sais pas que tu ressembles trait pour trait à la femme de Paris la plus jolie et la plus aimable... à madame de Selmar.

Mme DE SELMAR, à part.

Que dit-il?

ROLAND.

Et juge donc, pour moi quel bonheur! lui dire que je

l'aime... jamais de ma vie je n'aurais eu ce courage, cette hardiesse; tandis que toi... eh bien!... Si vraiment! même avec toi, cela me fait quelque chose... Mais c'est égal; c'est sans conséquence. Je suis encore un peu timide par habitude, mais ça va se passer.

Mme DE SELMAR, *à part.*

Ah! mon Dieu! (*Haut.*) En effet, j'ai entendu parler de ma ressemblance avec cette dame.

ROLAND.

N'est-ce pas? c'est frappant! Mais quelle différence! elle est mieux encore; il ne faut pas que cela te fâche.

Mme DE SELMAR.

Nullement. Sans doute vous étiez reçu chez elle?

ROLAND.

Non, je n'ose pas; elle ne reçoit personne. Mais elle a un frère, un jeune étourdi, pour qui elle a l'amitié la plus tendre. Eh bien! et moi aussi, je l'aime, je le protége. Quelques dangers l'environnent, surtout dans ce moment.

Mme DE SELMAR.

Que dites-vous?

ROLAND.

Oui; ta maîtresse trame quelques complots; mais malgré elle et malgré toi, je les déjouerai quand je les connaîtrai, parce que d'être mauvais sujet, ça n'empêche pas d'être honnête homme.

Mme DE SELMAR, *à part.*

Ah! je n'ai plus peur de lui.

ROLAND.

Songe donc qu'en défendant son frère, c'est elle-même que j'oblige; et de pouvoir lui rendre ainsi service sans qu'elle le sache, sans qu'elle s'en doute jamais, il me semble que c'est bien, que c'est délicat, que c'est digne d'elle.

Mme DE SELMAR.

Je comprends, et crois deviner quelles sont vos vues.

ROLAND.

Moi! des vues sur elle! y penses-tu? Je me jetterais au feu pour lui épargner un chagrin; mais l'épouser!... ah bien oui! D'abord, à cause de son frère, elle ne veut point se marier; et puis, dès que je l'aperçois...

AIR du Fleuve de la vie.

Saisi d'une frayeur nouvelle,
Je tremble et ne lui parle point;
Qu'elle est belle!... et pourtant sur elle
Tu l'emportes en un seul point.

Mme DE SELMAR.

Eh quoi! j'aurais cet avantage!
Quel est-il donc?

ROLAND.

C'est qu'en ce jour
Tu m'inspires autant d'amour
Et bien plus de courage.

Mme DE SELMAR, à part.

Me voilà bien! Il y a maintenant un égal danger à parler ou à me taire. Si je pouvais du moins en obtenir des renseignements! (Haut.) Monsieur, daignez, par grâce, me faire connaître la maison de la marquise chez laquelle je suis.

ROLAND.

La marquise! tu en es encore là?... La marquise Dudley n'est autre que Coraly, une des plus jolies danseuses de l'Opéra.

Mme DE SELMAR, à part.

Grand Dieu! une jolie condition que j'ai choisie là! Il vaut mieux tout lui dire. (Haut.) Protégez-moi, monsieur; vous êtes le seul à qui je puisse me fier.

ROLAND.

Voilà qui est parler.

AIR du vaudeville de Oui et Non

Allons, plus de timidité;

De tes yeux mon âme est charmée.

Mme DE SELMAR.

Finissez donc.

ROLAND.

Que ta fierté
Ici ne soit point alarmée;
Oui, d'honneur, j'ai cru voir en toi
Son air, sa tournure et sa grâce ;
Ainsi ne me fuis pas, tu voi
Que ce n'est pas toi que j'embrasse.

(On sonne.)

Tiens, entends-tu ta maîtresse?

Mme DE SELMAR, à part.

Grâce au ciel!

SCÈNE IX.

LES MÊMES; TONTON, entrant par le fond.

TONTON, à Roland.

Je suis vainqueur; cinq parties à vingt francs... c'est comme si j'avais dansé ce soir, ce sont des feux! Milord se promène dans le parc; il attend son épître, et moi le dîner; (On sonne.) car si la maison est louée, j'espère que le dîner ne l'est pas.

SCÈNE X.

LES MÊMES; CORALY, tenant à la main une lettre qu'elle jette sur la toilette.

CORALY.

Eh bien! est-ce qu'on ne m'entend pas? (Apercevant madame de Selmar.) Ah! c'est ma nouvelle femme de chambre; approchez, Henriette. (Bas à madame de Selmar.) J'ai lu la lettre de

Jenny; vous avez ma confiance. Nous avons à causer, et beaucoup, mais quand nous serons seules. Je vais les éloigner. (Haut.) Approchez ma toilette.

Mme DE SELMAR, étonnée.

Comment ! (A part.) C'est juste...

(Elle approche la toilette avec peine.)

TONTON, approchant un fauteuil qu'il offre à Coraly.

Ah çà, vous n'avez pas oublié que nous dansons après-demain ce pas de deux; n'allez pas être indisposée.

CORALY.

Est-ce que vous ne pouvez pas danser sans moi?

TONTON.

Du tout; quand vous n'êtes pas là, je ne suis pas soigné à mon entrée; et ça me casse bras et jambes.

CORALY.

J'espère que ces messieurs vont nous faire le plaisir de nous laisser.

ROLAND.

Vous avez bien raison.

AIR des Artistes par occasion. (CATEL.)

De cette charmante retraite
(Montrant Tonton.)
Vous faites bien de le bannir;
L'admettant à votre toilette,
Quels périls vous alliez courir!

TONTON, d'un air modeste.

Qui? moi!... rassurez-vous, mon ange;
Du tout!... rassurez-vous, mon ange.

ROLAND.

Craignez sa présence en ces lieux;
Car Zéphir est fort dangereux,
Et je tremble qu'il ne dérange
Les boucles de vos blonds cheveux. (*Bis.*)

GUINSBOURG, en dehors et à la porte du fond.

Milédy! milédy!

ROLAND.

C'est lord Guinsbourg.

Mme DE SELMAR, à part.

Un milord! qu'est-ce que c'est que cela?

CORALY, à haute voix.

On n'entre pas, je suis seule.

GUINSBOURG, en dehors.

Je venais demander votre lettre.

CORALY.

Dans l'instant.

GUINSBOURG.

C'était bien, je vais attendre.

ROLAND, chantant.

Quand on attend sa belle,
Que l'attente...

CORALY.

Mais taisez-vous donc! ne voulez-vous pas qu'il entende?

ROLAND.

C'est terrible chez vous, il faut toujours se gêner; je m'en vais, je vais faire un tour de parc.

TONTON.

Et moi faire quelques battements.

ROLAND.

Toujours occupé, monsieur Tonton.

TONTON.

Que voulez-vous? il le faut bien. A Paris, je m'enferme quelquefois des heures entières... dans mon cabinet.

ROLAND.

Vous avez raison, il n'y a que cela : le travail du cabinet.

(Ils sortent ensemble par la porte à gauche.)

SCÈNE XI.

CORALY, Mme DE SELMAR.

CORALY.

Enfin nous voilà seules! ferme cette porte, et viens ici. Jenny m'écrit que tu es discrète, intelligente, dévouée à tes maîtres.

Mme DE SELMAR.

C'est mon devoir.

CORALY.

Tu ne t'en repentiras pas. Eh bien! Henriette, il faut que d'ici à ce soir... et c'est toi seule que je charge de cette commission, il faut que toutes nos malles soient prêtes; car nous partons toutes deux cette nuit pour l'Angleterre.

Mme DE SELMAR.

Partir toutes les deux! et pour quel motif?

CORALY.

Apprends, Henriette, que je vais en Angleterre pour me marier.

Mme DE SELMAR.

Vous marier?

CORALY.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

Oui, j'en conviens, je suis jalouse
D'obtenir un état, un rang;
En un mot, je veux qu'on m'épouse.

Mme DE SELMAR.

Quoi! faire un éternel serment!

CORALY.

Ces vœux d'éternelles tendresses
M'offrent un nouvel avenir :

Quelquefois j'ai fait des promesses,
Pour changer je veux les tenir.

C'est mon seul désir, ma seule ambition, et voilà ce qui me décide.

Mme DE SELMAR.

J'entends, vous choisissez pour époux ce milord Guinsbourg, dont vous parliez tout à l'heure ?

CORALY.

Non pas, il ne m'offre que sa fortune.

Mme DE SELMAR.

Et vous la refusez?

CORALY.

Oui; pour un autre beaucoup moins riche, mais que j'aime, et qui m'offre sa main; c'est le jeune Édouard, le frère de madame de Selmar, une riche créole.

Mme DE SELMAR, à part.

O ciel! (Haut.) Oui, j'ai entendu parler de cette dame; et Édouard y consent?

CORALY.

Il n'ignore point le sacrifice que je lui fais en renonçant à la fortune de milord Guinsbourg.

Mme DE SELMAR.

Mais prenez garde, madame; je dois vous éclairer sur la situation de M. Édouard et de sa sœur : j'ai entendu dire que madame de Selmar était riche, il est vrai, mais si elle se remariait, son frère n'aurait rien.

CORALY.

Oui, mais elle ne se remariera pas; j'ai lu une lettre d'elle, où elle le jure à son frère, et sa parole est sacrée. On dit que cette femme-là est la vertu même.

Mme DE SELMAR, à part.

Tout conspire contre moi, jusqu'à la bonne opinion que j'inspire!

CORALY.

Depuis ce matin, Édouard s'est occupé de tous les préparatifs, des papiers pour son mariage, des passe-ports pour l'étranger, et cette nuit nous partons, avant que personne ait pu soupçonner notre fuite. Eh! mais, qui vient là? (Regardant par la fenêtre.) Un cavalier entre dans la cour : c'est lui, c'est Édouard!

Mme DE SELMAR, à part.

Ah! mon Dieu! que devenir?

GUINSBOURG, en dehors et frappant à la porte à gauche.

Milédy!

CORALY.

Encore lord Guinsbourg!

GUINSBOURG.

Puis-je entrer, maintenant?

CORALY, à madame de Selmar.

Trouve un moyen de l'éloigner.

Mme DE SELMAR.

Et comment?

CORALY.

Est-ce là ce qui t'embarrasse? et cette adresse, cette présence d'esprit dont on m'a parlé... (Apercevant une lettre qui est sur la table.) Ah! ma lettre; donne-la-lui, et qu'il parte à l'instant, entends-tu?

Mme DE SELMAR.

Oui, madame. (A part.) C'est bien, je lui remets cette lettre, et je pars. Je sais maintenant ce qui me reste à faire.

(Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

CORALY, puis ÉDOUARD.

CORALY.

Qui peut l'amener si tôt? je ne l'attendais que ce soir. (A Édouard qui entre par la droite.) C'est vous, mon ami; comment! vous arrivez déjà?

ÉDOUARD.

Tout est fini, j'ai terminé mes courses plus tôt que je ne croyais; dans une heure, votre voiture et les chevaux nous attendront près du pont.

CORALY.

Pourquoi vous hâter? pourquoi ne pas attendre la nuit, comme nous en étions convenus?

ÉDOUARD.

Parce que, si nous différons, je ne réponds de rien; tout à l'heure à Paris, je n'y tenais plus; j'ai été chez ma sœur pour tout lui avouer.

CORALY.

O ciel! vous m'abandonnez!

ÉDOUARD.

Moi, Coraly! vous savez bien que je vous aime trop pour concevoir seulement une pareille idée; mais je voulais voir ma sœur, la prier de me pardonner, de me donner son consentement. Par bonheur, elle n'était pas chez elle; mais au trouble que j'éprouvais... Tenez, Coraly, partons sur-le-champ, c'est plus prudent.

CORALY.

Mais, mon ami, réfléchissez donc.

ÉDOUARD.

Non, non, pas de réflexion; car si j'en fais, je n'aurai peut-être plus le courage de partir. Venez.

CORALY.

Attendez au moins que le dîner soit terminé, car j'ai du monde, qui ce soir doit retourner à Paris; et alors nous nous trouverons seuls.

ÉDOUARD.

Et quel est ce monde ?

ROLAND, en dehors.

C'est bien, je vais la prévenir.

CORALY.

C'est Roland qui se trouve ici par hasard.

ÉDOUARD.

Roland ! je ne veux pas qu'il m'aperçoive.

CORALY.

Et moi donc ! j'en serais désolée. Entrez ici; je vais faire servir à dîner, et je reviens à l'instant.

ÉDOUARD.

Comment ferez-vous pour les quitter ?

CORALY.

Soyez tranquille, j'aurai ma migraine. Partez vite.

(Édouard entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XIII.

CORALY, ROLAND.

ROLAND, à Coraly.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ici? vous ne vous doutez pas de ce qui vous arrive.

CORALY.

Qu'y a-t-il donc ?

ROLAND.

La personne qui, ce matin, a loué la maison vient s'y installer, à ce que m'a dit Antoine.

CORALY.

S'y installer ! dans ce moment ! j'espère qu'elle nous donnera bien jusqu'à demain.

ROLAND.

Ma foi, je ne sais pas comment vous allez faire. C'est amusant, il faudra qu'elle dîne avec nous ; et si c'est une prude, ça se trouve bien.

CORALY.

Quoi, c'est une dame ! quelle est-elle ?

ROLAND.

Je n'en sais rien : j'ai vu de loin entrer sa voiture ; mais voilà Tonton qui va vous donner des nouvelles.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; TONTON.

TONTON.

C'est une belle dame en calèche, à qui j'ai couru donner la main, à la troisième position. — « A qui ai-je l'honneur de parler ? — A madame de Selmar. »

ROLAND.

Ah ! mon Dieu ! madame de Selmar dans cette maison !

TONTON.

Madame de Selmar ! n'est-ce pas une élève de Coulon, celle qui doit débuter ?

CORALY.

Eh ! non, sans doute : c'est une passion de M. Roland. Quelle rencontre ! Je ne veux pas la voir.

ROLAND.

Ni moi non plus, je n'oserai jamais.

CORALY.

Tonton va se charger de la recevoir.

TONTON.

Du tout; est-ce que j'ai l'habitude de parler?

ROLAND.

C'est juste; il n'est pas payé pour cela.

TONTON.

Mais M. Roland, qui en est amoureux, c'est lui que ça regarde.

CORALY.

Il a raison. Je vous en prie, Roland, daignez la recevoir; dites-lui que demain de grand matin la maison sera à sa disposition; faites-lui les honneurs, enfin tâchez qu'elle s'en aille le plus tôt possible.

TONTON, lui donnant la main.

C'est cela; nous allons vous attendre dans la salle à manger.

(Tonton et Coraly sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE XV.

ROLAND, puis Mme DE SELMAR.

ROLAND.

Ils me chargent là d'une commission... Moi, tête à tête avec elle! pour la première fois de ma vie. Eh bien! qu'est-ce que je fais donc? est-ce que je tremblerais? oui, morbleu! me voilà tout aussi bête que milord.

Mme DE SELMAR, au fond, à part.

C'est Roland! tant mieux; je pourrai du moins me concerter avec lui.

ROLAND, la saluant respectueusement et levant les yeux; à part.

Je suis pour ce que j'en ai dit; voilà une ressemblance... Si ce n'était cet air de noblesse et de dignité, que l'autre ne peut avoir. (Haut.) Madame, vous me voyez bien surpris...

c'est-à-dire... non, je suis enchanté que le hasard... (A part.) Allons, je ne sais plus ce que je dis.

Mme DE SELMAR, à part.

Quelle différence ! ce n'est plus le même homme.

ROLAND, prenant un air plus assuré.

Cette maison, que vous venez de louer, appartient à une personne qui certainement ne peut, sous aucun rapport... et chez laquelle, moi, je me trouvais accidentellement.

Mme DE SELMAR.

C'est bien, monsieur Roland, je vous comprends ; mais ce n'est pas là ce qui m'amène : c'est surtout à vous que je désirais parler.

ROLAND, avec surprise.

A moi, madame ! (A part.) Ah ! mon Dieu, qu'est-ce qu'elle me veut ?

Mme DE SELMAR.

Je connais l'amitié que vous portez à mon frère ; je sais que je parle à un homme d'honneur ; et je n'ai point hésité à m'adresser à vous.

ROLAND.

AIR d'Aristippe.

Que dites-vous ? Je demeure immobile
Et de surprise et de plaisir ;
Qui ? moi, je puis vous être utile !
Parlez, et je cours vous servir.
La confiance enfin rentre en mon âme ;
A mes vertus quand vous ajoutez foi,
J'y crois aussi, car vous devez, madame,
Vous y connaître mieux que moi.

Mme DE SELMAR.

Apprenez donc ce qui cause toutes mes craintes : mon frère veut épouser Coraly, il le lui a promis.

ROLAND.

Je m'en doutais ; c'est pour cela que depuis huit jours il

évitait ma présence; mais soyez tranquille, il ne l'épousera pas, je me battrai plutôt avec lui.

Mme DE SELMAR.

Eh! non, monsieur, ce n'est pas là ce que je vous demande.

ROLAND.

Vous avez raison : l'éloquence et la persuasion... Dès demain matin, je serai chez Édouard.

Mme DE SELMAR.

Et cette nuit, il part avec Coraly pour l'Angleterre ; tout est disposé pour leur fuite et pour leur mariage.

ROLAND.

Que me dites-vous là !

Mme DE SELMAR.

Je le sais; j'en ai des preuves : et bien plus, dans ce moment, mon frère est ici.

ROLAND.

Cela n'est pas possible, je l'aurais vu!

Mme DE SELMAR.

Il y est caché.

ROLAND.

Je n'en reviens pas. Comment se peut-il que vous soyez au fait mieux que moi?

Mme DE SELMAR.

Vous le saurez. Voyons avant tout ce qu'il faut faire. Donnez-moi vos conseils. Je veux m'établir ici, me présenter devant mon frère et empêcher son départ. Est-ce un bon moyen ?

ROLAND.

Je ne le pense pas. Je crois bien qu'Édouard céderait à vos prières, pour aujourd'hui; mais demain, mais après-demain... Il faut détruire le mal dans sa racine.

Mme DE SELMAR.

Et comment détacher Coraly de mon frère? car il paraît qu'elle l'aime.

ROLAND.

Oh ! pour terminer sur-le-champ cet amour-là, il y aurait bien un moyen, un moyen terrible, c'est-à-dire rien de plus facile...

Mme DE SELMAR.

Eh bien ! parlez vite !

ROLAND.

Je veux dire terrible à expliquer : ce n'est qu'une ruse d'un instant, dont l'exécution dépend de vous; mais je suis sûr que vous refuserez.

Mme DE SELMAR.

Enfin, monsieur, voyons ce qui en est, dites-le-moi.

ROLAND.

C'est que je n'ose pas. Vous ne voudrez jamais.

Mme DE SELMAR.

Eh bien ! monsieur, je vous le promets; je promets d'avance.

ROLAND.

Eh bien ! madame, nous allons voir. Ce serait d'abord de vous mettre à cette table.

Mme DE SELMAR.

Et pourquoi ?

ROLAND.

Coraly connaît votre écriture, j'en suis certain; car elle a entre les mains un billet de vous, adressé à votre frère. Il faudrait alors écrire la lettre que je vais vous dicter.

Mme DE SELMAR.

M'y voici; parlez.

ROLAND.

Avant tout, je dois vous prévenir que cette lettre ne res-

tera que dix minutes entre mes mains; au bout de ce temps, je vous promets de vous la rapporter, si toutefois vous avez cette confiance en moi.

Mme DE SELMAR.

Oui, monsieur; commençons.

ROLAND.

C'est à moi que vous écrivez.

Mme DE SELMAR.

Ah ! c'est à... c'est bien.

ROLAND, dictant.

« Mon ami... »

Mme DE SELMAR, s'arrêtant.

Comment, monsieur !

ROLAND.

Je vous ai prévenue que dans cette lettre il n'y aurait rien de vrai; dans dix minutes vous pourrez la déchirer, et elle sera comme nulle et non avenue.

Mme DE SELMAR.

Continuez.

ROLAND.

« Mon ami, je serais bien ingrate si je n'étais pas touchée « de votre tendresse... »

Mme DE SELMAR, s'arrêtant.

Quoi, monsieur !

ROLAND.

Vous voyez bien, madame, que vous vous découragez déjà; j'en étais sûr.

Mme DE SELMAR.

Non, monsieur; me voilà résignée, et je vous promets de ne plus vous interrompre.

ROLAND.

Vous y êtes ; une bonne résolution. Je continue : (Dictant.) « La conduite de mon frère me décide, et je vous donne ma « main... »

Mme DE SELMAR, se levant.

Vous avez beau dire, monsieur, je n'écrirai jamais ce choses-là.

ROLAND.

Alors, madame, c'est que vous n'aimez pas votre frère.

Mme DE SELMAR.

Mais, c'est que...

ROLAND, d'un air suppliant.

Pour votre frère !

Mme DE SELMAR, allant se remettre à la table.

Je l'écris, monsieur, je l'écris.

ROLAND.

« Ma main et toute ma fortune. » Soulignez ce dernier mot : signez « Hortense de Selmâr. »

Mme DE SELMAR.

Êtes-vous content ?

ROLAND.

Et l'adresse ; c'est l'essentiel. (Madame de Selmar plie la lettre, écrit l'adresse et la remet à Roland.) Maintenant, laissez-moi faire ; je vous réponds du succès.

Mme DE SELMAR.

N'oubliez pas ; dans dix minutes.

ROLAND.

Je vous promets de la rapporter, mais je vous demande une grâce : laissez-moi la lire une seule fois. (La regardant.) « A monsieur Roland. Mon ami, je vous donne ma main. » Oui, c'est bien de vous, c'est vous qui l'avez écrite. Ah ! quel dommage ! dire que je tiens là dans ma main... Adieu, adieu, madame, je reviens dans l'instant.

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XVI.

Mme DE SELMAR, seule.

Pauvre jeune homme! je suis bien sûre du zèle qu'il mettra à nous servir, et mon frère a en lui un bien bon ami; mais il est si étourdi, si inconséquent! N'ai-je pas tort de me fier à sa promesse, de ne m'en rapporter qu'à lui? (Regardant vers le fond.) Qui vient là? Ah! mon Dieu! c'est le milord à qui tout à l'heure j'ai remis cette lettre. Que va-t-il dire en me voyant sous ce costume?

SCÈNE XVII.

Mme DE SELMAR, LORD GUINSBOURG.

GUINSBOURG, entrant par le fond avec mystère.

Je havais agi prudemment en feignant de partir, moi; je avais vu une voiture de poste dans le dehors. (Apercevant madame de Selmar.) Goddem! le petite soubrette en milédy, ce était quelque machination diabolique; employons les précautions ordinaires : lé séduction britannique.

(Tirant une bourse de sa poche.)

AIR : Le luth galant qui chanta les amours.

Venez, petite, approchez-vous ici,
Et dites-moi ce que fait milédy.

Mme DE SELMAR, repoussant la bourse.

Monsieur, vous vous trompez.

GUINSBOURG, étonné.

Eh quoi, mademoiselle!...

(A part.)
Je croyais à son air

Avoir bon marché d'elle ;
Mais par malheur, hélas ! je vois qu'elle est fidèle.
(Tirant une seconde bourse.)
Alors, c'était plus cher.

Et si vous voulez dire à moi ce qui se passe ici...

Mme DE SELMAR, à part.

Dieu, quelle idée ! sa présence peut nous seconder. (Haut, repoussant la bourse.) Non, milord ; je vous servirai, je vous le promets, et sans intérêt ; mais hâtez-vous, nous avons découvert la vérité : Coraly veut épouser Édouard.

GUINSBOURG.

L'épouser ! il se pourrait !

Mme DE SELMAR.

Allez au secours de votre ami Roland qui plaide en votre faveur.

GUINSBOURG.

En ma faveur ? je comprenais rien, tout le monde il était pour moi, et sans intérêt.

Mme DE SELMAR.

Mais partez donc ! les moments sont précieux.

GUINSBOURG.

L'épouser ! l'épouser ! je étais dans le jalousie. comme un milord italien, et si on trompait moi, je allais tomber dans les Othello. Goddem !

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

Mme DE SELMAR, puis ÉDOUARD.

Mme DE SELMAR.

Est-ce heureux qu'il soit revenu sur ses pas ! c'est le ciel qui nous l'a envoyé, et peut-être sa présence... C'est Édouard.

ÉDOUARD, sortant de la chambre avec précaution.

Je n'entends plus personne. Eh bien! Coraly?... Ciel! ma sœur!

Mme DE SELMAR.

Qu'as-tu donc, mon ami? d'où vient ta surprise?

ÉDOUARD.

Moi, ma sœur! je n'ai rien! et si vous saviez...

Mme DE SELMAR.

Je devine ce que tu vas m'apprendre, et je t'en remercie. Je me plaignais déjà d'en avoir reçu la première nouvelle par d'autres que par toi. Est-il vrai, Édouard, que tu vas te marier?

ÉDOUARD.

Qui a pu vous dire?...

Mme DE SELMAR.

Est-ce vrai?

ÉDOUARD.

Oui, oui, ma sœur.

Mme DE SELMAR.

Et comment ne m'as-tu pas présentée à ta prétendue?

ÉDOUARD.

C'est que je n'osais pas; il y avait à ce mariage des obstacles.

Mme DE SELMAR.

AIR : Époux imprudent, fils rebelle! (Monsieur Guillaume.)

Je te comprends; elle est pauvre peut-être?
Moi, je suis riche pour nous deux;
Mon frère, fais-la moi connaître.

ÉDOUARD.

Je suis confus de tes soins généreux.

Mme DE SELMAR.

Dis-moi son nom? Quoi, tu baisses les yeux!
De ton bonheur ma tendresse est jalouse.

ÉDOUARD.

Je n'ose, hélas! et c'est là mon tourment,
To la nommer.

Mme DE SELMAR.

Et dans l'instant
Tu vas la nommer ton épouse !

ÉDOUARD.

Ne crois pas, ma sœur, qu'elle soit indigne de mon amour. Si tu savais ce qu'elle a refusé pour moi, et par quels sacrifices...

Mme DE SELMAR.

Tu en es bien sûr?

ÉDOUARD.

Sans cela peux-tu penser... Eh ! mais, quel est ce bruit ? c'est celui d'une voiture.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; ROLAND.

ROLAND, *à la cantonade.*

Bon voyage !... Je me charge de vos commissions et de vos adieux.

ÉDOUARD.

Eh! qui donc vient de partir?

ROLAND.

Tu le sauras ; mais auparavant tu m'entendras. Je venais de trouver Coraly : « Écoutez-moi, lui dis-je ; j'accours vous rendre un service. Ne pensez plus à Édouard, il n'a plus rien ; sa sœur se marie. »

ÉDOUARD.

Que dis-tu ?

ROLAND.

Oh ! j'avais en main les preuves et les pièces à l'appui. « Je le vois trop, m'a-t-elle dit avec un accent douloureux ; sa famille, tout le monde s'oppose à cet hymen ; je dois y renoncer pour ne point faire son malheur ; qu'il m'oublie, qu'il soit heureux ; moi, je ne l'oublierai jamais ; je l'aimerai toujours. »

ÉDOUARD, *faisant un geste pour sortir.*

Et je serais insensible à un pareil sacrifice !

ROLAND.

Attends donc ! En ce moment arrive un allié sur lequel j'étais loin de compter ; milord arrive, et la scène change. Il avait appris, je ne sais comment, tes projets de mariage, et la fureur, la jalousie, mieux que cela, l'orgueil national s'en est mêlé. Il n'a pas voulu que, même en fait d'extravagance, un Français l'emportât sur lui : il a proposé sa main. Alors si vous aviez vu le trouble, l'embarras de Coraly ; d'un côté cette fortune qui fuyait à jamais, de l'autre ces trésors, ces honneurs, ce titre de milady qu'on jetait à ses pieds... Elle a tiré son mouchoir, et, fondant en larmes...

ÉDOUARD.

O ciel ! elle a pleuré !

ROLAND.

Oui, mon ami, elle a pleuré, et elle est partie.

ÉDOUARD, *désolé.*

Partie avec milord !

ROLAND.

Dans la voiture que tu avais préparée pour votre fuite.

ÉDOUARD.

Par exemple ! voilà une trahison que je ne pourrai jamais oublier.

ROLAND.

Laisse donc, je connais cela. En fait de trahisons, il n'y a

jamais que les trois premières qui fassent de la peine. Songe à ce qui te reste... à ta sœur...

Mme DE SELMAR.

A notre amitié, car depuis ce matin, je ne t'ai pas quitté un instant, M. Roland te l'attestera.

ROLAND, interdit.

Que voulez-vous dire?

Mme DE SELMAR.

Quoi! vous qui êtes si habile, ne devinez-vous pas maintenant par quels moyens j'ai surpris les secrets de l'ennemi?

ROLAND.

O ciel! vous étiez Henriette!... Et quand je pense à tout ce que j'ai eu l'audace de vous dire, à la manière dont je vous ai traitée... c'est fait de moi, je suis perdu! Mais j'ai encore une restitution à faire. (Lui remettant la lettre.) Voici ce dépôt que vous m'avez confié, je ne mérite pas qu'il reste plus longtemps dans mes mains.

Mme DE SELMAR.

C'est bien.

ROLAND, avec joie.

Eh quoi! vous ne le déchirez pas?

Mme DE SELMAR.

Non, je le garde, et je verrai dans quelque temps si, sans faire tort à mon frère, je dois l'envoyer à son adresse.

ROLAND, hors de lui.

Qu'ai-je entendu? je suis trop heureux!

SCÈNE XX.

LES MÊMES; TONTON.

TONTON, la serviette à la main.

Ah çà! qu'est-ce que tout le monde devient donc? Com-

ment ! voilà une heure qu'on me laisse seul dans la salle à manger... Où est donc la maîtresse de la maison ?

ROLAND.

Elle vient de partir pour l'Angleterre.

TONTON.

Comment ! elle est partie? Et demain, notre pas de deux ?

ROLAND.

Vous le danserez à vous tout seul.

TONTON.

Il y a là-dessous quelque cabale dont je ne suis pas la dupe. On sait d'où ça vient.

ROLAND.

Puisqu'on vous dit qu'elle a été enlevée malgré elle.

TONTON.

Enlevée malgré elle !... Chez nous, monsieur, ça arrive tous les jours; mais, quand on est bonne camarade, on s'arrange pour que ça ne tombe pas un jour d'opéra.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.* (HEUDIER.)

ÉDOUARD, à madame de Selmar.

J'eus en partage imprudence et folie,
Toi, la bonté, la raison, la douceur;
De mes amis la jeunesse étourdie
Aurait besoin d'un pareil précepteur;
Mais grâce à leurs têtes légères,
Dans Paris, séjour des erreurs,
Ainsi que moi l'on voit beaucoup de frères,
Mais comme toi l'on voit bien peu de sœurs.

ROLAND.

Sans caprice, sans jalousie,
Doux liens formés par le ciel,
Et qui durent toute la vie,
Oui, tel est l'amour fraternel.
Combien mes destins sont prospères!

Que je jouis de mon double bonheur !
(A Édouard.)
Car, Dieu merci, nous allons être frères,
(A madame de Selmar.)
Et, grâce au ciel, vous n'êtes pas ma sœur.

TONTON.

Chez les danseurs on devrait voir éclore
Le goût, l'éloquence, l'esprit,
Car Apollon et Terpsychore
Sont frère et sœur, à ce qu'on dit;
Mais Apollon, pour moi sévère,
Est, je le crois, jaloux de mon bonheur;
Et, si je suis fort mal avec le frère,
C'est que je suis trop bien avec la sœur.

Mme DE SELMAR, au public.

Ainsi que la sœur la plus tendre,
A mon frère servant d'appui,
Je voudrais bien qu'on pût me rendre
Ce qu'aujourd'hui j'ai fait pour lui.
Pour ma conduite un peu légère
J'ai grand besoin de défenseur :
Jusqu'à présent j'ai protégé mon frère,
Vous, messieurs, protégez la sœur!



MONSIEUR TARDIF

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Théâtre de S. A. R. Madame. — 1er Décembre 1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. TARDIF, propriétaire, homme de cinquante ans	MM. NUMA.
DIDIER, notaire à Montgeron	FERVILLE.
MADELINE, jeune orpheline, filleule de M. Tardif	Mmes VIRGINIE DÉJAZET.
Mme URSULE PINCÉ, veuve	GRÉVEDON.
Mlle FÉLICITÉ, sœur de Didier	JULIENNE.

UNE BONNE. — UN DOMESTIQUE.

A Melun.



MONSIEUR TARDIF

Un petit salon de campagne au rez-de-chaussée. — Une porte au fond; sur le premier plan, à droite du spectateur, la porte qui conduit au jardin, ensuite une croisée; et sur le deuxième plan, la chambre de Didier; à gauche, sur le premier plan, la porte d'un petit salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER, FÉLICITÉ, MADELINE; UNE BONNE, portant des paquets.

MADELINE, entrant avec Didier et Félicité, et s'adressant à la bonne.

Marguerite, portez tout cela dans l'appartement de monsieur. (Désignant l'appartement à droite du spectateur; la bonne sort.) Comment, monsieur Didier, vous voilà à Melun avec mademoiselle votre sœur! Quel hasard vous amène donc chez nous?

DIDIER.

Tu ne t'en doutes pas?... N'est-ce pas demain la Saint-Placide?

MADELINE.

C'est ma foi vrai... c'est la fête de M. Tardif, mon parrain... Moi qui suis de la maison, je n'y pensais pas.

DIDIER.

Ce matin j'étais levé à six heures, c'est mon habitude, je ne dors pas; mais il faut ça.. quand on est comme moi à la tête d'une étude aussi considérable... notaire à Montgeron !... pas davantage.

MADELINE.

Ça va donc toujours bien?

DIDIER.

Impossible autrement... un endroit aussi fréquenté... à cinq lieues de Paris... grande route de Lyon... vingt-deux diligences par jour... je les vois de mon étude, où je suis toujours à la fenêtre... Moi, j'aime à savoir tout ce qui se passe.

AIR : Lise épouse l' beau Gernance. (*Fanchon la vielleuse.*)

Je vais sur la grande route;
Là j'interroge, j'écoute...
J'ai des nouvelles *gratis*,
J'en ai dė tous les pays :
On n'en est point économe,
Et l'on ment!... ça m'ést égal;
Et je rentre chez moi, comme
Si j'avais lu mon journal.

Ce matin donc, je dis à Félicité, ma sœur, qui arrive de Paris : Mademoiselle Didier, si nous allions faire une surprise à M. Tardif, mon ancien ami, que tu n'as pas vu depuis dix ans, et qui jadis était un de tes adorateurs?

FÉLICITÉ.

C'est-à-dire, mon frère...

DIDIER.

Ah! tu ne peux pas le nier! il te faisait autrefois la cour... mais c'est tout naturel, quand on a été élevé ensemble... il faut ça... « Eh bien ! me dit-elle, nous verrons. » C'est tout vu... Moi, je suis expéditif; un quart d'heure après, j'avais fait nos paquets, brossé la carriole, signé deux con-

trats de mariage, et attelé *Cocotte*... Six lieues à faire... en deux heures, nous étions à Melun... c'est moi qui conduisais, et je mène mon cheval comme les affaires... en poste... il faut ça.

MADELINE.

Eh bien! mon parrain va être joliment content... il est sorti, mais je vais le chercher.

DIDIER.

Du tout, ne le préviens pas... puisque nous voulons le surprendre.

FÉLICITÉ.

Oui, ma chère... et puis il nous faut le temps de préparer nos bouquets et nos couplets.

DIDIER.

Oui... les bouquets, les couplets... c'est une idée de ma sœur... elle donne dans le sentiment et dans les vers... Moi, je ne fais que de la prose; mais je la fais bonne... A propos, connais-tu ici, à Melun, madame Pincé... une veuve?

MADELINE.

Non, monsieur.

DIDIER.

J'ai à lui remettre des papiers de la succession de son mari.

MADELINE.

Je tâcherai de vous découvrir son adresse... Mais vous ne pouvez pas arriver plus à propos... car M. Tardif, mon parrain, a, dans ce moment, des affaires où il ne se reconnaît plus... D'abord, il faut qu'il déménage... et vous savez qu'il n'est pas vif... Et puis une autre nouvelle... je vais me marier.

FÉLICITÉ.

Vous, Madeline!... (Bas à Didier.) Vous le voyez, monsieur... il n'y a que moi qui ne me marie point.

DIDIER, bas.

Taisez-vous donc... (Haut.) Quoi! vraiment, Madeline, tu vas t'établir?

MADELINE.

Oui, monsieur... je n'y tiens pas, mais c'est mon parrain qui l'a voulu... J'étais une pauvre orpheline... il m'a recueillie, il m'a élevée... il me donne une dot de mille écus, car lorsqu'il faut faire du bien, il n'est jamais en retard; et c'est la seule chose pour laquelle il se dépêche.

FÉLICITÉ.

Et qui est-ce que vous épousez, ma chère?

MADELINE.

Julien Bertrand, un employé de l'octroi.

DIDIER.

Je le connais... un jeune blondin.

MADELINE.

Vous êtes bien bon!... ici ils disent qu'il est roux; et même, je crois qu'il a un œil qui ne ressemble pas à l'autre.

DIDIER.

Je comprends... il y a du louche.

FÉLICITÉ.

Et vous prenez un pareil mari?

MADELINE.

Écoutez donc, mademoiselle... qu'est-ce que vous voulez qu'on ait pour mille écus?... surtout maintenant que tout est si cher.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.

Il dit qu'il m'adore, et promet
D'êtr' l'exempl' des maris fidèles.

FÉLICITÉ.

Chacun le dit; puis en secret
En jure autant à d'autres belles.

MADELINE.

Moi, je crois à sa bonne foi;
A qui s' fierait-on, je l' demande,
Si les employés de l'octroi
Faisaient aussi la contrebande?

DIDIER.

Tais-toi donc... qu'est-ce que j'entends là?

AIR : Fragment d'Une Nuit au château.

Oui, l'on vient, c'est lui peut-être.
Ma sœur, sauvons-nous soudain;
Car nous ne devons paraître
Que le bouquet à la main.

(Montrant l'appartement à droite.)

Ici, nous allons l'attendre.

MADELINE.

Il faudra me prévenir,
Quand vous voudrez le surprendre
Pour que j'aille l'avertir.

Ensemble.

DIDIER et FÉCILITÉ.

Mais on vient, c'est lui peut-être!
Il faut nous sauver soudain;
Car nous ne devons paraître
Que le bouquet à la main.

MADELINE.

Mais on vient, c'est lui peut-être!
Il faut vous sauver soudain;
Car vous ne devez paraître
Que le bouquet à la main.

(Didier et Félicité entrent dans la chambre à droite.)

SCÈNE II.

MADELINE, puis URSULE.

MADELINE.

Il faudra aussi que je songe à mon bouquet ; c'est bien le moins, après tout ce que je lui dois... Eh ! mon Dieu, c'est mademoiselle Ursule, notre propriétaire, celle qui veut nous mettre à la porte...

URSULE.

Bonjour, ma belle enfant... Est-ce que M. Tardif n'est pas rentré ?

MADELINE.

Non, mademoiselle... il est allé consulter son homme de loi sur les chicanes que vous lui faites... Le renvoyer d'une maison où il est depuis vingt ans !

URSULE.

Eh ! mon Dieu, ce n'est pas ma faute... Quand j'ai acheté cette maison, il y a trois ans, j'ai proposé à M. Tardif de renouveler son bail qui allait expirer... il a toujours différé de jour en jour... le terme arrive.., un autre locataire se présente... il offre le double de loyer... que faire ?... Les pauvres propriétaires sont bien malheureux !

MADELINE.

Oui, vraiment, je les plains... Je ne conçois pas comment mon parrain n'a pas acheté une maison à lui.

URSULE.

J'en serais désolée... car je tiens beaucoup à conserver chez moi M. Tardif... Un homme seul... d'un caractère paisible... d'un âge raisonnable... cinquante ans au moins.

MADELINE.

Du tout... il n'en a que quarante-neuf.

URSULE.

Une fortune médiocre, mais honnête.

MADELINE.

Médiocre!... dix mille livres de rente, en bonnes terres.

URSULE.

Tant que cela!... je n'aurais pas cru. Mais peu importe... l'essentiel, dans un locataire, c'est la moralité, ce sont les principes... et ceux de M. Tardif cadrent si bien avec les miens, que je ferais des sacrifices pour le conserver.

MADELINE.

Est-il possible?

AIR du Ménage de garçon.

Pour lui, quelle bonne nouvelle!

URSULE.

Oui, dans ma maison, je prétends,
A cette loi toujours fidèle,
Ne loger que d'honnêtes gens.

MADELINE.

Par les propriétair's avides
Ce plan ne s'ra pas approuvé;
Ça f'rait trop d'appartements vides,
Et d' locatair's sur le pavé.

URSULE.

Je venais proposer un arrangement à M. Tardif... une légère augmentation que nous fixerons à l'amiable, ou plutôt qu'il fixera lui-même... car les femmes n'entendent rien aux affaires... Quand on a vingt-sept ans, qu'on est demoiselle, et qu'il faut à la fois veiller à sa fortune et à sa réputation... on se trouve dans des positions bien délicates et bien embarrassantes.

MADELINE, à part.

Cette pauvre demoiselle!... (Haut.) Et comment ne vous mariez-vous pas?

URSULE.

C'est ce que tout le monde me dit; mais je ne puis m'y résoudre... d'abord, je n'aime point les jeunes gens.

AIR: Adieu, je vous fuis, bois charmants. (Sophie.)

Que d'autres vantent le printemps,
L'automne est pour moi préférable;
La jeunesse a ses agréments,
Mais l'âge mûr est plus aimable.

MADELINE.

Pour les maris vieux et prudents,
Puisque vous avez le cœur tendre,
Je l' prendrais toujours de vingt ans...
On en est quitte pour attendre.

URSULE.

Et puis, je tiens à être aimée pour moi-même... j'ai là-dessus des idées de pension... et quand on a été élevée là-dedans... Mais pardon, je vous fais perdre votre temps... et je sais combien il est précieux !... vous êtes si aimable, si intéressante... vous prodiguez à votre parrain des soins si touchants... Ah ! la belle chose que la reconnaissance !... Vous direz à M. Tardif que je suis venue, et que je le prie de monter chez moi quand il rentrera. Croyez-vous qu'il soit longtemps dehors ?

MADELINE.

Dame ! il m'a dit : « Je rentrerai à dix heures; » les voilà dans l'instant... il ne faut pas compter sur lui avant midi... ça vous paraît peut-être drôle, qu'il soit toujours comme cela, de deux heures en arrière?

URSULE.

Du tout... une fois qu'on le sait, cela revient au même... j'attendrai donc chez moi son retour... Adieu, ma belle enfant; puisque vous restez dans la maison, j'espère que nous aurons souvent le plaisir de nous voir.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

MADELINE, seule.

Voilà une aimable personne !... Eh bien! ce que c'est pourtant ! moi qui la connaissais à peine... j'avais des préventions contre elle.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malade.*)

Une autre fois ça doit m'apprendre...
V'là comme on juge son prochain.
(Écoutant.)
Eh ! mon Dieu, que viens-je d'entendre ?
Serait-ce déjà mon parrain ?
Eh ! oui... c'est bien lui, ce me semble :
Mon œil ne s'est point abusé;
Il est exact... mon Dieu ! je tremble...
Il faut qu'il soit indisposé.

SCÈNE IV.

MADELINE, M. TARDIF.

MADELINE, courant à lui.

Mon parrain... vous n'êtes pas malade ?

M. TARDIF.

Du tout... c'est comme un fait exprès! et ils finiront par me faire perdre la tête.

MADELINE.

Qu'y a-t-il donc ?

M. TARDIF.

Laisse-moi le temps de me reconnaître; car les événements se pressent avec une rapidité... il semble que tout le monde se soit donné le mot pour se dépêcher... Autrefois,

on faisait les affaires avec calme et réflexion... aujourd'hui, on les enlève à la course !... Voyant qu'il fallait tôt ou tard déménager, j'avais pris un parti... je voulais acheter cette belle maison qui fait le coin de la rue de Paris...

MADELINE.

C'est une bonne idée que vous aviez là.

M. TARDIF.

Voilà pourquoi, ce matin, j'étais sorti de si bonne heure... A neuf heures, en me levant... j'arrive tout essoufflé à l'audience des criées... je veux surenchérir, on ne veut pas.

MADELINE.

Et pourquoi donc?

M. TARDIF.

Sous prétexte qu'elle a été vendue hier... ça n'est pas possible... elle avait été affichée pour le 18.

MADELINE.

Justement, c'est aujourd'hui le 19.

M. TARDIF.

Tu crois ? Eh bien, je te demande si ce n'est pas une fatalité !... je ne peux jamais arriver le jour même... C'est comme l'autre semaine, mes rentes sur le grand-livre... je les ai vendues le lendemain du bon moment... Désolé de ma spéculation, je retourne aux messageries, prendre la diligence de Melun... il y avait une heure qu'elle était partie... enfin, ça n'est fait que pour moi

MADELINE.

Non, mon parrain... mais pour rendre la partie égale, vous devriez toujours vous mettre en route la veille... par ce moyen, vous arriveriez en même temps que les autres.

M. TARDIF.

C'est ça, pour passer sa vie à s'essouffler, pour agir comme un brouillon... je suis comme il faut être... ce n'est pas ma faute, mais celle de mon siècle, qui est trop vif.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Pour arriver chacun fait son possible,
Moi... ma devise est : *Ne nous pressons pas.*
Aussi ma vie est un ruisseau paisible,
Qui, vers le but s'écoulant sans fracas,
Fuit à regret, et revient sur ses pas.
Des autres l'existence active
Est un torrent que l'orage a grossi...
Qu'y gagne-t-il ?... plus son cours est hardi,
Plus il s'élance, et plus tôt il arrive
A l'Océan, où tout finit pour lui.

A propos de vivacité... dis donc, Madeline, j'ai rencontré tout à l'heure Julien, ton amoureux; et j'ai causé une heure avec lui.., Sais-tu que ce gaillard-là est bien heureux d'épouser une jolie fille comme toi!... Et puis, tu es si bonne, si douce... c'est un vrai trésor que je lui donne là... Aussi, il est pressé comme un diable, et il veut toujours que je fixe une époque pour votre mariage.

MADELINE.

Au fait... voilà trois mois que vous le faites attendre... et que vous remettez de jour en jour.

M. TARDIF.

Eh bien ! calme-toi... cela va maintenant dépendre de toi seule.

MADELINE.

De moi, mon parrain !

M. TARDIF.

Oui... c'est une idée qui m'est venue tout à l'heure, et que je suis bien fâché de ne pas avoir eue plus tôt ; mais c'est toujours comme ça, les bonnes idées n'arrivent que les dernières... (Prenant une prise de tabac.) Et comme c'en est une d'où dépend ma fortune...

MADELINE, vivement.

Votre fortune !... et vous me dites cela avec une tranquillité !... Parlez vite, je veux savoir ce que c'est.

M. TARDIF.

Attends au moins que je m'asseye.

MADELINE, lui approchant un fauteuil.

Tenez, mon parrain... là, sur ce fauteuil... Mais parlez donc... Est-ce quelque danger, quelque malheur qui vous menace? J'en suis toute tremblante.

M. TARDIF.

Cette chère enfant !... Voici de quoi il s'agit... (Il est assis, Madeline est debout et s'appuie sur son fauteuil.) J'avais un oncle, qui toute sa vie était resté garçon, et qui s'était trouvé si malheureux du célibat, qu'il voulait absolument me voir marié... Il mourut auparavant; mais...

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (Les Filles à marier.)

Il me laissa son héritage,
En m'ordonnant, en des termes exprès,
De prendre femme, et d'entrer en ménage
Dans les dix ans qui suivraient son décès

MADELINE.

Il savait bien qu' vous aimiez les délais.

M. TARDIF.

Je me suis dit : « Suivons mes destinées;
« Au célibat, s'il faut être enlevé,
« Et si l'hymen un jour m'est réservé,
« Prenons d'abord gaîment ces dix années,
« C'est toujours cela de sauvé;
« Comme garçon prenons ces dix années;
« C'est toujours cela de sauvé. »

Mais, hier, en parcourant mes papiers pour l'achat de cette maison, je suis tombé sur mon extrait de baptême... et, le croirais-tu?... j'ai vu que j'avais cinquante ans dans un mois.

MADELINE.

Dans un mois... et quand votre oncle est mort, vous aviez ?...

M. TARDIF.

Quarante ans... ainsi, de compte fait, me voilà à la fin de la dixième année, terme de rigueur... Et il faut renoncer à huit mille livres de rente, qui sont presque toute ma fortune, si je ne suis pas marié le premier janvier... Je vous demande si, dans une affaire aussi importante, on a jamais vu presser les gens à ce point-là ?

MADELINE.

Comment !... vous aviez dix ans devant vous !

M. TARDIF.

Oui, sans doute... mais qu'est-ce que dix ans, quand ils sont passés ?... J'ai perdu les six premières années à me dire : « J'ai le temps; »... les deux autres, à me dire : « Ah çà, il faudrait y penser. » — Et voilà deux ans que je m'en occupe sérieusement... il y a quatre demoiselles de la ville sur lesquelles j'avais des vues.

MADELINE.

Quatre !... ce n'était pas mal pour commencer.

M. TARDIF.

Oui... mais c'était bien un autre embarras... je ne savais laquelle choisir; et pendant que j'hésitais, la première s'est mariée, la seconde est partie pour Paris; la troisième est morte... et la quatrième...

MADELINE.

Eh bien !... la quatrième ?...

M. TARDIF.

Oh ! la quatrième est encore à marier... Mais il y a ici de jeunes officiers qui sont fort aimables... enfin... je suis encore arrivé trop tard.

MADELINE.

C'est jouer de malheur.

M. TARDIF.

Aussi, je n'en viendrai jamais à bout... mais je me suis

dit, ce matin : « Madeline a de l'esprit, de l'intelligence ; il « n'y a qu'elle qui puisse me trouver ça. » Et pour te stimuler encore davantage, j'ai annoncé tout à l'heure à Julien que son mariage se ferait le même jour que le mien... ainsi, je ne m'en mêle plus... Vous voilà intéressés tous les deux à avoir de l'activité pour moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle Ursule, ma maîtresse, fait demander si M. Tardif est rentré.

MADELINE, au domestique, qui ressort.

Eh ! mon Dieu, oui ; on va passer chez elle... (A M. Tardif.) J'oubliais de vous dire que votre propriétaire est venue ici ce matin, et consent à vous garder, moyennant une légère augmentation.

M. TARDIF.

Il se pourrait !... Dieu soit loué !

MADELINE.

Elle vous donne même la préférence sur un étranger qui lui offrait le double de votre loyer.

M. TARDIF.

Sais-tu, Madeline, que voilà un procédé très-délicat... Cette femme-là n'était pas née pour être propriétaire.

MADELINE.

Aussi, il faut aller la remercier.

M. TARDIF.

C'est bien mon intention, et le plus tôt que je pourrai... tantôt, après mon dîner.

MADELINE.

Non, mon parrain, sur-le-champ, ou vous n'irez pas d'ici à huit jours... Prenez votre chapeau... partez vite.

M. TARDIF.

Un instant... laisse-moi au moins le brosser.

MADELINE.

Mais, attendez donc... J'y pense maintenant... Jamais vous ne trouverez rien de plus convenable.

M. TARDIF.

Que veux-tu dire ?

MADELINE.

Que vous avez auprès de vous ce que vous cherchez... une demoiselle qui a vingt-sept ans, de la fortune, un caractère charmant... En un mot, mademoiselle Ursule, votre propriétaire.

M. TARDIF.

Mademoiselle Ursule !... En effet, elle n'est vraiment pas mal... Et tu crois que je pourrais lui convenir ?

MADELINE.

Elle veut elle-même s'établir... elle cherche un mari ; elle n'aime point les jeunes gens.

M. TARDIF.

Cela se trouve à merveille.

MADELINE.

Et elle m'a parlé de vous avec tant de grâce et de prévenance... Elle a l'air si aimable... Oh ! vous serez très-heureux avec elle.

M. TARDIF.

Et puis me voilà sûr de ne pas déménager... Eh bien ! Madeline, je verrai ces jours-ci à lui faire ma cour.

MADELINE.

Eh non !... Il faut vous déclarer sur-le-champ : elle vous attend.

M. TARDIF.

Au fait, mon chapeau doit être brossé... J'y cours hardiment... Dis donc, Madeline, si tu venais avec moi ?

MADELINE.

Eh ! mon parrain, cela gâterait tout... Tenez, encore une demi-heure de perdue !

M. TARDIF.

Sois tranquille... je vais me dépêcher d'être aimable.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADELINE, seule.

Ce n'est pas sans peine... mais je crois que ça réussira... et puisqu'il s'en rapporte à moi, je veux qu'il fasse un bon mariage... Ah ! vous voilà, monsieur Didier... Arrivez donc vite.

SCÈNE VII.

MADELINE, DIDIER.

DIDIER.

Qu'y a-t-il donc ?

MADELINE.

D'excellentes nouvelles... C'est vous qui nous portez bonheur... Dès qu'il y a un notaire dans une maison, crac... voilà les mariages qui arrivent.

DIDIER.

Il faut ça... des contrats et des testaments, je ne sors pas de là... Voyons, de quel mariage s'agit-il ?

MADELINE.

D'abord, du mien, dont je vous ai parlé ; et puis, en-

suite... vous vouliez faire une surprise à mon parrain ; et c'est lui qui vous en prépare une jolie... Apprenez qu'il se marie.

DIDIER.

Il serait vrai !

MADELINE.

Et devinez avec qui ?

DIDIER.

Je te comprends... ce cher ami !... Est-ce aimable à lui ?... Mais il a toujours eu tant d'amitié pour nous...

MADELINE.

Que voulez-vous dire ?

DIDIER.

Que cela se rencontre à merveille !... moi qui connais toutes ses affaires... je savais parfaitement que d'ici à un mois, il était obligé de se marier... Alors, je me suis dit : « J'ai là ma sœur Félicité, qui a été élevée avec lui, qui « est de son âge... un mariage assorti... il faut ça. »

MADELINE.

Ah ! mon Dieu !... Qu'est-ce que vous m'apprenez là ?... ce n'est pas elle qu'il épouse.

DIDIER.

Hein !... qu'est-ce que c'est ?

MADELINE.

Eh bien !... c'est mademoiselle Ursule, notre voisine et la propriétaire de cette maison.

DIDIER.

Et il ne m'a pas consulté !... Tu ne lui as donc pas dit que nous étions arrivés chez lui ?

MADELINE.

Non, monsieur... Vous m'aviez dit de garder le silence, à cause que vous vouliez le surprendre.

DIDIER, à part.

C'est ma bête de sœur avec ses bouquets !... (Haut avec sentiment.) Pauvre fille !... Je suis sûr qu'elle en mourra, car elle a toujours eu un faible pour Tardif... Elle y pense depuis vingt ans... Eh ! quelle autre, plus qu'elle, méritait ce prix de l'amour et de la patience !

MADELINE.

Pardine ! j'en suis désolée... car vous sentez bien que, puisqu'il y a pour lui obligation de se marier... j'aimerais bien mieux qu'il épousât la sœur de son ami intime.

DIDIER.

Eh oui ! sans doute... l'amitié... la nature... il faut ça.

AIR : Ma belle est la belle des belles. (Arlequin musard.)

De tous les rêves de ma vie
C'était le rêve le plus doux ;
Je me disais : « Ma sœur chérie
« Aura Tardif pour son époux. »
J'espérais qu'un ami fidèle
Viendrait à mon aide ici-bas,
Et que sa main soutiendrait celle
Que j'eus si longtemps sur les bras.

Mais le voici... par égard pour ma sœur... je te demande le plus profond silence.

MADELINE.

Soyez tranquille... je ne bavarde jamais.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; M. TARDIF.

M. TARDIF, au fond.

J'espère que, cette fois, j'ai mené cela vivement... (Apercevant Didier.) Que vois-je !... mon ami Didier !... suis-je heureux de t'embrasser !... il y a si longtemps.

DIDIER.

C'est ta faute... ingrat !...

M. TARDIF.

Non, mon ami... car voilà trois ans que, tous les dimanches, je dois aller vous voir... Madeline te le dira... Et ta sœur Félicité ?

DIDIER.

Je l'ai amenée avec moi... elle est là...

(Désignant la chambre où elle est.)

M. TARDIF.

Surcroît de bonheur !... vous ne pouviez pas venir plus à propos... je me marie.

MADELINE et DIDIER.

Il serait vrai !

M. TARDIF.

Tu as raison, Madeline... j'ai été parfaitement accueilli... C'est la candeur, c'est l'innocence même... et quand j'ai prononcé le mot de mariage... si tu savais comme elle a rougi !... plus que moi, je parierais.

DIDIER.

Je t'en fais mon compliment... Ainsi tout est terminé?

M. TARDIF.

Oh ! pas encore... j'ai remis à demain pour parler d'affaires, et signer le contrat... En attendant, elle doit le faire préparer chez le notaire de la ville ; mais puisque te voilà, c'est toi que ça regarde.

DIDIER.

Je te remercie infiniment... Et quel est l'âge de ta prétendue ?

M. TARDIF.

De vingt-sept à vingt-huit... et puis c'est une demoiselle... j'y tenais beaucoup ; j'aime mieux cela qu'une veuve.

MADELINE.

Et pourquoi donc ?

M. TARDIF.

Tiens... elle me fait là des questions!... c'est un caractère que l'on façonne à sa volonté... Le plus étonnant, c'est que je suis sa première inclination... elle me l'a dit... voilà donc une fois où je serai arrivé à temps... Tiens, mon ami, regarde donc par cette porte vitrée... (Il conduit Didier auprès de la porte.) Tu peux l'apercevoir d'ici ; elle traverse le jardin ; sans doute pour aller chez le notaire.

DIDIER, à part.

Ah ! mon Dieu !... (A Tardif.) Comment, c'est là ta prétendue ?

M. TARDIF.

N'est-ce pas qu'elle est bien?

DIDIER, toujours près de la porte vitrée.

Oh ! charmante !... je la connais beaucoup.

M. TARDIF.

Tu la connais!

DIDIER.

Oui, sans doute... j'ai même là des papiers pour elle... c'était une de mes clientes ; elle avait, il y a trois ans, une propriété près de Montgeron... et comme c'est moi qui, autrefois, avais liquidé la succession de son mari...

M. TARDIF.

Qu'est-ce que tu dis donc ? son mari !

DIDIER.

Eh oui !... M. Pincé, son mari... un receveur de l'enregistrement, qui est mort, il y a quatre ans, en lui laissant une cinquantaine de mille francs... elle sera venue s'établir à Melun, où elle aura acheté cette maison.

M. TARDIF.

Je n'en reviens pas... Quoi ! mademoiselle Ursule !...

DIDIER.

Est madame veuve Ursule Pincé... vois plutôt... sur cette lettre... tout le monde te le dira... elle faisait même assez mauvais ménage... mais on ne réussit pas une première fois, et on se rattrape une seconde... le tout est de ne pas se décourager.

M. TARDIF.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Moi qui croyais être premier en date!

DIDIER.

C'est un hasard assez rare ici-bas.

M. TARDIF.

Je la croyais demoiselle... et l'ingrate
Eut un époux et ne m'en parlait pas !

DIDIER.

C'est sa mémoire, hélas! qui l'a trahie.

M. TARDIF.

Soit... mais je n'ose à présent m'y fier.
Il se peut bien qu'un jour elle m'oublie,
Puisqu'elle avait oublié le premier.

Tu le vois, Madeline... mon étoile me poursuit toujours.

MADELINE.

Eh! non, mon parrain... si ce n'était que cela... il n'y aurait pas de quoi se désoler... car, malgré vos idées, j'aimerais autant vous voir épouser une veuve... mais puisqu'elle vous a trompé sur ce chapitre-là... elle peut vous tromper sur bien d'autres, et voilà le mal...

DIDIER.

La petite a raison... cette enfant-là a une solidité de jugement inconcevable pour son âge; et ce que tu peux faire de mieux au monde... c'est de suivre ses avis.

M. TARDIF.

Oh! je sais bien que Madeline a de l'affection pour

moi, et qu'elle ne veut que mon bonheur... Mais songe donc que je me suis avancé, que me voilà engagé avec mademoiselle ou madame Ursule.

MADELINE.

Qu'importe?... il n'y a rien de conclu... rien de signé.

DIDIER.

C'est juste... tu peux toujours battre en retraite... une marche rétrograde... c'est dans ton genre.

M. TARDIF.

Pour ce qui est de reculer... ce n'est pas là ce qui m'embarrasse... mais songez donc que le mois avance, et que si je manque ce mariage-là, il n'y en aura peut-être plus.

MADELINE.

N'est-ce que cela? nous avons votre affaire... Nous en avons un autre.

M. TARDIF.

Il serait possible!... elle en avait donc en réserve pour les accidents!... Mais c'est que, vois-tu, il faudra faire encore connaissance, il faudra faire ma cour... et quand je songe au peu de temps qui me reste...

MADELINE.

Du tout, vous la connaissez depuis longtemps... (A Didier, qui lui fait des signes.) Laissez-moi donc faire... (A M. Tardif.) Et elle soupire pour vous... elle vous aime en secret.

M. TARDIF.

Vraiment!

MADELINE.

En un mot, c'est mademoiselle Félicité, la sœur de votre ami.

M. TARDIF.

Que dites-vous?

DIDIER.

Oui, mon cher Tardif, je ne t'en aurais jamais parlé...

mais puisque Madeline nous a trahis!... cette fois, par exemple, tu es sûr qu'il n'y a pas d'erreur... jusqu'à présent, je t'en réponds bien, ma sœur n'a pas trouvé de maris... Dieu! la pauvre fille!... on ne peut pas lui reprocher cela.

M. TARDIF.

Je te crois bien... mais est-ce que son âge?...

DIDIER.

Elle est plus jeune que toi... et tu es un jeune homme... d'ailleurs, j'espère que tu es bien revenu des femmes de vingt-sept ans... et que pour te séduire, il te faut maintenant quelque chose de plus.

M. TARDIF.

Oui, sans doute... mais son humeur... il me semble qu'elle était un peu vive...

DIDIER.

Autrefois, dans votre jeunesse... mais depuis, elle a bien changé... voilà dix ans qu'elle est établie à Paris et que tu ne l'as pas revue.

M. TARDIF.

C'est vrai... c'est vrai, on ne peut plus juger.

DIDIER.

Enfin, mon ami, ce n'est pas parce qu'elle est ma sœur, mais c'est une bonté d'âme, une douceur de caractère, une sévérité de principes...

MADELINE.

Et puis, ce que j'y vois de mieux, c'est l'amour qu'elle a pour vous; et quand on aime les gens, on fait tout pour les rendre heureux.

DIDIER.

Madeline a raison; et tu verras les soins, les égards... enfin, c'est aujourd'hui ta fête... la Saint-Placide.

M. TARDIF.

C'est ma foi vrai... Je l'avais oublié.

DIDIER.

Eh bien! elle y avait pensé; elle y pense encore... elle te fait là des bouquets, des couplets...

M. TARDIF.

Il serait possible!... cette chère Félicité!

DIDIER.

Vois donc, quelle perspective!... nous ne ferons plus qu'une même famille, qu'un seul ménage... « un frère est un ami que donne la nature... » à plus forte raison un beau-frère... l'amour, l'amitié... l'hymen, tout se trouve réuni.

M. TARDIF.

C'est fini, je suis décidé... voilà la femme qu'il me faut.

DIDIER.

A la bonne heure... mais en amour comme en affaires, je ne connais que la promptitude; je vais te présenter à ma sœur.

M. TARDIF.

Non, mon ami, encore un instant.

DIDIER.

Est-ce que tu hésites?

M. TARDIF.

Du tout... mais pour une entrevue de mariage, je vais mettre mon habit neuf.

MADELINE, à part.

Et moi, prévenir la future.

DIDIER.

A quoi bon? nous aurions sur-le-champ signé un petit projet de contrat.

M. TARDIF.

Écoute donc... il y a dix ans que nous ne nous sommes vus.

AIR : Je regardais Madelinette. (Le Poëte satirique.)

D'attraits ta sœur était pourvue :
Toujours, sans doute, elle en aura;
Mais moi... c'est la grande tenue
Qui peut voiler ces dix ans-là.

MADELINE, regardant M. Tardif.

Mais mon parrain, plus j' le regarde,
Est encor très-bien, Dieu merci;
Comme au temps il ne prend pas garde,
Le temps n'a pas pris garde à lui.

Ensemble.

MADELINE.

Allez vite à votre toilette.
D'espoir tous mes sens sont émus;
Ah! pour nous quel bonheur s'apprête!
Non, nous ne vous quitterons plus.

DIDIER.

Allons, va vite à ta toilette.
D'espoir tous ses sens sont émus ;
Ah! pour nous quel bonheur s'apprête!
Non, tu ne nous quitteras plus.

M. TARDIF.

Allons, je vole à ma toilette,
D'espoir tous mes sens sont émus,
Ah! pour moi quel bonheur s'apprête!
Non, je ne vous quitterai plus.

(M. Tardif sort par le fond, et Madeline entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE IX.

DIDIER, seul.

Ma foi... ce n'est pas malheureux, car je désespérais d'établir jamais ma sœur... Il n'y avait qu'un ami intime... il fallait ça... au fait, cependant Félicité est bonne fille, si ce n'était ses accès de colère... parce que dans ces moments-

là elle ne connait rien; mais du reste... (Regardant à droite par la porte vitrée.) Eh mais, qui vient là? C'est notre aimable veuve.

SCÈNE X.

DIDIER, URSULE.

URSULE, sortant de la porte vitrée, et serrant un papier dans son sac.

Je n'ai pas perdu de temps, et tout est disposé... il faut maintenant s'entendre avec M. Tardif.

DIDIER, s'avançant.

Me sera-t-il permis, belle dame, de vous présenter mes hommages?

URSULE, à part.

Grand Dieu!... M. Didier, le notaire de Montgeron!... (Haut.) Quoi! monsieur, vous êtes en ce pays?

DIDIER.

Oui... je suis venu passer une huitaine chez mon ami Tardif... N'avez-vous pas quelque chose à lui dire?

URSULE, troublée.

Non, monsieur... je demeure dans la maison; et je traversais le jardin pour être plus tôt rentrée chez moi, où l'on m'attend. (Se remettant.) J'espère que nous aurons le plaisir de vous voir.

DIDIER.

Oui, belle dame... d'autant que j'ai à vous remettre des papiers de la succession de votre...

URSULE, l'interrompant vivement.

Il suffit... il suffit... mille pardons de vous quitter... (A part.) Hâtons-nous de prévenir ses confidences, ou tout est perdu... (Haut.) Monsieur, je suis ravie d'une pareille rencontre.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

DIDIER, seul.

Et moi donc!... ma vue l'a un peu déconcertée... Elle ne s'y attendait pas. C'est là le bon... des surprises, des coups de théâtre... il faut ça... (Apercevant Félicité.) Eh! viens donc, ma chère amie... je remue ciel et terre en ta faveur.

SCÈNE XII.

DIDIER, FÉLICITÉ.

FÉLICITÉ.

Comment, mon frère, ce que Madeline vient de m'apprendre serait-il vrai?

DIDIER.

Eh oui! sans doute... Je crois qu'enfin nous tenons un établissement.

FÉLICITÉ.

Vous voyez donc bien ce que je vous disais... rien n'était plus facile; et si vous aviez voulu vous en occuper... il y a longtemps que ce serait fait.

DIDIER.

Est-elle aimable! voilà pourtant comme elle me remercie... Enfin, ma sœur, c'est un coup du ciel; je n'espérais pas pour toi un aussi beau mariage... dix mille livres de rente, et un homme qui est encore fort bien.

FÉLICITÉ.

Il me semble que, de son côté, il n'a point fait non plus une mauvaise affaire, et qu'il pouvait plus mal choisir.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Voyez cet embonpoint flatteur!
Voyez quelle tournure aisée!

DIDIER, à part.

Quel beau rouge ! quelle fraîcheur !
Dieu ! comme elle est bien déguisée !
Tâchons avec même bonheur,
Pour rendre la chose plus sûre,
Qu'elle fasse pour son humeur
Ce qu'elle a fait pour sa figure.

(Haut.) Vois-tu, ma sœur, à cause de Tardif... il faudrait peut-être aujourd'hui... t'observer un peu.

FÉLICITÉ.

Est-ce que vous ne me trouvez pas bien?

DIDIER.

Si fait... mais il y a des futurs exigeants, qui tiennent au caractère... Voilà pourquoi je t'avertis de prendre garde... quand on se marie... il faut cela.

FÉLICITÉ.

Vous voulez me faire entendre par là que mon humeur ne lui convient pas.

DIDIER.

Je n'ai pas dit cela... mais tâche de t'en faire une qui lui convienne; car il est impossible de voir un esprit plus à rebours.

FÉLICITÉ, vivement.

Mais c'est qu'il est impossible d'être plus contrariant; et il faut toujours que ce soit moi qui cède.

DIDIER, s'échauffant.

Témoin ce matin, où nous nous sommes disputés tout le temps de la route, au point que Cocotte en a pris le mors aux dents.

FÉLICITÉ.

J'avais peut-être tort... oser soutenir que j'ai quarante-neuf ans !

DIDIER.

Parbleu ! je le soutiens, parce que tu les as.

FÉLICITÉ.

Je ne les ai pas.

DIDIER.

Tu les as.

FÉLICITÉ.

Je ne les ai pas...

DIDIER.

Et moi je le prouverai bien.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; M. TARDIF, en grande toilette.

FÉLICITÉ, allant à M. Tardif.

Voici justement M. Tardif... j'en suis enchantée... il vient bien à propos.

M. TARDIF, s'inclinant.

Vous êtes trop aimable.

FÉLICITÉ.

Il jugera entre nous.

DIDIER, lui faisant signe.

Ce n'est pas nécessaire.

FÉLICITÉ, sans l'écouter.

Si vraiment : il connaît notre famille, et nous avons été élevés ensemble.

M. TARDIF.

De quoi s'agit-il?

DIDIER.

C'est une discussion inutile... Tardif sait bien comme moi que tu es mon aînée.

FÉLICITÉ, vivement.

Ce n'est pas vrai.

DIDIER.

Je suis de 84...

FÉLICITÉ.

Et moi aussi.

DIDIER, *s'échauffant.*

Nous sommes donc jumeaux?

FÉLICITÉ.

Probablement... c'est cela que nous nous entendons si bien...

M. TARDIF, *à part.*

Qu'est-ce que j'entends là?

DIDIER, *à part.*

Dieu! quelle imprudence! (*Haut.*) Mais, ma bonne sœur, finissons, je t'en prie...

FÉLICITÉ, *hors d'elle-même.*

Non, non, personne ne me fera taire, quand j'ai raison.

DIDIER, *impatienté.*

Alors, va au diable... te mariera qui voudra... moi, je ne m'en charge plus...

Ensemble.

AIR : Cœur infidèle, cœur volage. (*Blaise et Babet.*)

DIDIER et FÉLICITÉ.

Non, rien n'égale ma colère;
Pour une sœur et pour un frère,
Se voir ainsi toujours en guerre!
Rien n'est égal à ma colère.

M. TARDIF, *à part.*

Ah! juste ciel! quelle colère!
Pour une sœur et pour un frère,
Se voir ainsi toujours en guerre!
Le bel hymen que j'allais faire!

M. TARDIF.

C'est bien son ancien caractère!

MADELINE, accourant, un papier à la main.

Mon Dieu! quel bruit ai-je entendu?

M. TARDIF.

Tu viens bien à propos, ma chère;
Encore un hymen de rompu.

Ensemble.

DIDIER.

Non, rien n'égale ma colère;
Pour une sœur et pour un frère,
Se voir ainsi toujours en guerre!
Le bel hymen qu'il allait faire!

FÉLICITÉ.

Non, rien n'égale ma colère;
Pour une sœur et pour un frère,
Se voir ainsi toujours en guerre!
Le bel hymen que j'allais faire!

M. TARDIF.

Ah! juste ciel! quelle colère!
Pour une sœur et pour un frère,
Se voir ainsi toujours en guerre!
Le bel hymen que j'allais faire!

MADELINE.

Ah! juste ciel! quelle colère!
Pour une sœur et pour un frère,
Se voir ainsi toujours en guerre!
Le bel hymen qu'il allait faire!

(Félicité rentre dans sa chambre, à droite, Didier sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

MADELINE, M. TARDIF.

(Ils restent quelque temps en face l'un de l'autre, et se regardent sans rien dire.)

M. TARDIF.

Eh bien!... qu'en dis-tu? je l'échappe belle... Vois-tu

ce que c'est que de se presser ?... si jamais cela m'arrive maintenant !

MADELINE.

Je n'en reviens pas... je n'aurais jamais cru que vous fussiez d'une défaite aussi difficile... et j'en suis restée là (Montrant le papier qu'elle tient à la main.) avec ma lettre.

M. TARDIF.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

MADELINE.

C'est de madame Ursule, qui vient de l'envoyer ; et voyez-vous, mon parrain... je crois maintenant que celle-là valait mieux.

M. TARDIF, tout en décachetant le papier.

Je le crois aussi... au moins elle était douce et aimable... mais quand je pense à la tromperie qu'elle m'a faite... si jamais elle m'y rattrape !... (Jetant les yeux sur le papier.) Ah ! mon Dieu !

MADELINE.

Qu'est-ce donc ?

M. TARDIF.

C'est le contrat de mariage qu'elle m'envoie, avec une lettre d'elle, signée veuve Ursule.

MADELINE.

La !... vous voyez donc bien qu'elle ne voulait pas vous tromper.

M. TARDIF, lisant.

« Monsieur, des raisons d'intérêt et de famille que je « vous ferai connaître, m'avaient engagée à taire un précé- « dent mariage... Il m'eût été doux de vous laisser une « erreur qui semblait vous plaire ; mais, aux termes où nous « en sommes, la plus grande franchise doit régner entre « nous ; et je vous prie de vouloir bien m'accorder un mo- « ment d'entretien. Votre servante, veuve URSULE PINCÉ. » J'ai tort, Madeline; j'ai été injuste envers elle.

MADELINE.

Oui, mon parrain, et pour réparer l'injure que vous lui avez faite... si j'étais de vous, je lui renverrais le contrat tout signé.

M. TARDIF.

Tu as peut-être raison... Allons, me voilà décidé... nous verrons... à y penser... dans quelque temps.

MADELINE.

Mais du tout... vous allez encore arriver au dernier moment... et d'ici là votre ami Didier va vous parler pour sa sœur... va vous tourmenter encore.

M. TARDIF.

C'est vrai... Vois dans quel embarras je me trouve! Qu'est-ce que tu ferais à ma place?

MADELINE.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Je signerais c' contrat de mariage.

M. TARDIF.

Quoi! sur-le-champ?

MADELINE.

C'est le meilleur parti.
Dès qu'il saura que l'hymen vous engage,
Monsieur Didier verra qu' tout est fini :
De ses poursuit's vous serez à l'abri.
(Écoutant.)
Mais je l'entends; je tremble qu'il ne sorte.

M. TARDIF, prenant le contrat et signant.

Dépêchons-nous... j'ai si peur... de sa sœur...

MADELINE.

Non, mon parrain, ce n'est pas lui.

M. TARDIF.

N'importe;
J'ai signé de frayeur.

(Appelant.) Dubois!... (Un domestique paraît.) Tu vas porter ce papier...

DUBOIS, prenant le papier.

Oui, monsieur... (A Madeline.) Mademoiselle Madeline, voilà une lettre qui arrive pour vous.

MADELINE.

Ah! c'est de Julien.

M. TARDIF, à Dubois.

Tiens, c'est pour madame Ursule, notre propriétaire... et va vite, de peur que je ne te rappelle. (Dubois sort.) Il n'y a donc plus à s'en dédire... me voilà avec une femme.

MADELINE.

Eh bien, mon parrain, puisque c'est fini, vous devez être content.

M. TARDIF.

Il me semble que non... et ça me fait au contraire un drôle d'effet de me voir marié.

MADELINE.

C'est singulier... et moi aussi... Enfin, mon parrain, pourvu que ça tourne à bien, et que vous soyez heureux...

M. TARDIF.

Je l'espère, Madeline... d'autant plus que nous y avons mis le temps... Quoi qu'il en soit, je n'ai que ma parole... Grâce à toi, me voilà enfin marié... C'est maintenant ton tour, et dès demain... Adieu, mon enfant, je te laisse lire ta lettre... tu vas épouser Julien... tu vas être heureuse... tu ne penseras plus à moi.

MADELINE.

Si, mon parrain, toujours.

M. TARDIF.

Et tu viendras me voir?

MADELINE.

Oui, mon parrain.

M. TARDIF.

Et si ton mari ne voulait pas?

MADELINE.

C'est égal.

M. TARDIF.

Voilà un bon naturel... voilà de l'attachement... (A part.) et puis, je ne l'avais jamais regardée comme cela... ce petit minois agréable... cette petite tournure... cette... (Se reprenant.) Lis ta lettre, mon enfant, lis ta lettre... Je vais trouver Didier, pour nous séparer bons amis, et lui faire part de mon mariage... (Soupirant.) Si ma femme venait...

MADELINE.

Votre femme !...

M. TARDIF.

Oui... ma propriétaire.

MADELINE.

C'est juste... je n'étais pas encore au fait de l'autre nom... et j'aurai de la peine à m'y habituer.

M. TARDIF.

Et moi, donc !... Eh bien, si elle vient, tu la recevras... J'aime autant que ce soit toi... Adieu, Madeline.

MADELINE.

Adieu, mon parrain.

(M. Tardif sort par le fond.)

SCÈNE XV.

MADELINE, seule.

Je ne sais pas pourquoi il a un air si triste et si malheureux... Il n'y a pourtant pas longtemps que ce mariage est décidé... Si c'est déjà le commencement... Voyons donc... (Décachetant la lettre.) cette lettre... car je ne devine pas pourquoi Julien m'écrit, quand il pourrait venir me parler... (Elle lit.) « Mademoiselle, l'amour est agréable... » (S'inter-

rompant.) Ah! mon Dieu! qui vient là?... C'est madame Ursule...

(Elle remet la lettre dans sa poche.)

SCÈNE XVI.

MADELINE, URSULE.

URSULE.

Bonjour, Madeline... votre parrain est-il là ?

MADELINE.

Non, madame... mais si vous voulez attendre un instant au salon, je vais l'avertir.

URSULE.

A la bonne heure!

MADELINE.

Vous avez reçu un certain papier qu'il vous a envoyé ?

URSULE.

Oui, sans doute ; et je l'ai adressé à mon notaire.

MADELINE.

Ainsi, c'est une affaire terminée.

URSULE.

Grâce à vous, Madeline... car je sais, par M. Tardif, que c'est vous qui l'avez décidé à ce mariage.

MADELINE.

Oh ! mon Dieu, oui, madame... et si j'osais vous faire une prière...

URSULE.

Comment donc !... après tout ce que je vous dois, je serais bien ingrate... vous n'avez qu'à parler, ma chère enfant.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; M. TARDIF, entrant par le fond, et s'arrêtant.

M. TARDIF.

Ah! mon Dieu!... les voilà toutes deux... attendons qu'elle soit sortie.

(Il entre dans le petit salon.)

MADELINE, à Ursule.

Eh bien! madame, puisque vous allez l'épouser, tâchez, je vous prie, de le rendre bien heureux.

URSULE.

Pouvez-vous en douter, ma chère?

MADELINE.

C'est que je sais mieux que personne combien il le mérite... il est si bon, si aimable... Tenez, madame, je vais d'avance vous faire connaître son caractère... ça pourra vous être utile... D'abord, il n'est pas vif; mais ne vous impatientez pas à l'activer, parce qu'il ne changera pas... il est comme ça.

URSULE, à part.

C'est ce que nous verrons... (Haut.) Écoutez, Madeline, vous êtes une bonne fille, et avant tout, il faut nous entendre... Vous aimez votre parrain, moi aussi... vous voulez son bonheur, c'est tout ce que je désire... il faut donc, pour cela, que vous me secondiez en tout... en un mot, que vous continuiez à me servir comme vous l'avez déjà fait, et vous ne vous en repentirez pas.

MADELINE.

Comment donc, madame! je ne demande pas mieux.

URSULE, à part.

J'en étais sûre... elle est à moi. (Haut.) Eh bien! ma chère,

au lieu de laisser M. Tardif vivre comme il le fait, je prétends d'abord le mener dans le monde... dans la société.

MADELINE.

Justement... c'est qu'il n'aime pas cela.

URSULE.

Oui... mais si je l'aime! quand on a de la fortune, il faut en jouir... il faut s'en faire honneur... Il est encore dans un âge à aller au bal, et il m'y mènera.

MADELINE.

Ah! mon Dieu! vous allez le rendre malade... lui qui est toujours couché à dix heures!

URSULE.

A Melun, c'est bien... mais comme nous irons à Paris...

MADELINE.

A Paris!... ne vous en avisez pas... s'il quittait ce pays... il mourrait de chagrin.

URSULE.

Soyez tranquille, cela me regarde... et si vous voulez être de mon parti, nous saurons bien l'y forcer.

MADELINE.

Comment!... est-ce que voulez le contraindre... et commander chez lui?

URSULE.

Du tout... jamais on ne commande... mais, quand on veut, on se fait toujours obéir... c'était comme ça avec mon premier mari.

MADELINE.

Ah mon Dieu!... vous aviez donc aussi des disputes?

URSULE.

Jamais nous n'avons eu une querelle... Moi, le contrarier!... oh Dieu!... c'est si loin de mon caractère... mais avec des vapeurs et des attaques de nerfs, on fait toujours vouloir ce qu'on veut... ils y sont forcés, par ordonnance du médecin...

Adieu, Madeline, je vais attendre au salon... dès qu'il le faudra, je commencerai... je prendrai mes spasmes et mes irritations nerveuses... s'il le faut même, j'aurai une petite attaque.

(Elle va du côté du petit salon à gauche.)

M. TARDIF, sortant du petit salon.

A merveille!

URSULE.

O Dieu!... je vais me trouver mal!...

M. TARDIF.

Ce n'est pas la peine... je n'y croirais pas... Après le petit système de conduite que vous venez de dévoiler vous-même... c'est fini entre nous.

URSULE, feignant un grand trouble.

Quoi, monsieur!... me faire une pareille scène!

M. TARDIF.

C'est inutile, vous dis-je... j'ai tout entendu... et vous pouvez déchirer le contrat.

URSULE, d'un air pénétré.

Il suffit, monsieur... je vois que vous cherchez un prétexte pour rompre avec moi... Je me flatte que vous rougirez un jour d'avoir écouté de faux rapports... (S'essuyant les yeux.) et quel que soit le parti que vous preniez... j'aurai du moins la consolation d'avoir été victime d'une injustice que je ne méritais pas.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

M. TARDIF, MADELINE.

M. TARDIF.

C'est ça, l'autre n'était que colère, et celle-ci est hypocrite... encore un mariage de manqué... car je plaiderais plutôt... Madeline!...

MADELINE.

Quoi ! mon parrain, vous étiez là ?

M. TARDIF.

Oui, mon enfant; et c'est fini... j'y renonce... je ne suis pas mariable... il y a quelque chose en moi qui s'y oppose... Tout décidé... j'aime mieux être ruiné... ça me coûtera moins cher...

MADELINE.

Pourquoi donc ça, mon parrain?... il ne faut pas vous décourager.

M. TARDIF.

C'est un parti pris... mais n'importe; ça n'empêche pas ton mariage avec Julien... écris-lui, ou plutôt qu'est-ce qu'il te disait là ?

MADELINE.

Est-ce que j'ai eu le temps de le voir ? (Elle lit.) « Mademoiselle, l'amour est agréable; mais c'est quand on a « quelque chose en ménage... Votre parrain, que je révère, « vous a promis trois mille francs de dot, et c'est bien à lui... « mais on dit qu'il va se marier, et c'est mal... parce qu'enfin, après lui, il nous en serait revenu... du moins j'y « comptais... Il faut alors, si son mariage a lieu, qu'il double « la dot, ou qu'il assure quelque chose... sans cela, il ne faut « plus penser entre nous, mademoiselle, à une alliance avec « laquelle j'ai l'honneur d'être, CLAUDE JULIEN, commis « aux octrois. » Eh bien, par exemple... je ne lui aurais jamais cru de pareils sentiments !

M. TARDIF.

Écoute donc... c'est assez juste... Ce garçon pense à sa fortune et à son avenir... et puisqu'il lui faut six mille francs... que je me marie ou non... tu les auras, Madeline; je te les donnerai.

MADELINE.

Et moi, je n'en veux pas... je ne veux pas d'un tel mari...

C'est donc pour votre argent qu'il m'épousait... et il comptait sur votre héritage... Ah! bien oui... (Déchirant le papier.) je le prends au mot, et je dis comme vous : « Plus de mariage... tout est fini. »

M. TARDIF.

Comment, est-ce que tu ne l'aimais pas?

MADELINE.

Moi!... ça ne m'est jamais venu à l'idée... je me mariais... parce qu'on dit qu'il faut se marier; mais, après une conduite comme celle-là, j'aimerais mieux rester fille toute ma vie que d'épouser M. Julien.

M. TARDIF, avec joie.

Il serait vrai!... (Se reprenant.) Dis donc, Madeline... c'est singulier, nous voilà tous deux dans la même position.

MADELINE, qui s'est assise, et qui a pris son ouvrage.

Comment cela?

M. TARDIF, s'appuyant sur le dos de sa chaise.

Nous sommes tous deux à marier.

MADELINE.

Oui, mon parrain.

M. TARDIF.

Tu attends un mari... et je cherche une femme.

MADELINE.

C'est vrai.

M. TARDIF, d'un air d'embarras.

Eh bien... il me semble que sans nous donner tant de peine... et sans aller bien loin, nous pouvons trouver tous les deux ce qui nous manque.

MADELINE, d'un air étonné.

Comment, mon parrain! qu'est-ce que vous voulez dire?

M. TARDIF.

AIR : Elle fut heureuse au village.

Oui, tout à l'heure j'écoutais

Ce plan, et si doux, et si sage,
Qu'à ma femme tu prescrivais
Pour le bonheur de mon ménage.
Mais pour bien l'observer en tout,
Cela demande un soin extrême...
Tu n'en viendras jamais à bout,
Si tu ne t'en charges toi-même.

MADELINE, avec joie, et jetant son ouvrage.

O ciel! moi! votre femme!... ça n'est pas possible!...

M. TARDIF.

Si, Madeline... c'est un service à me rendre... je ne trouverai jamais mieux que toi... et si tu m'aimes...

MADELINE.

Moi, mon parrain! je n'ai jamais aimé que vous.

M. TARDIF, lui baisant la main.

Dieu, quel bonheur! Eh bien! Madeline, moi aussi... et c'est d'aujourd'hui que je m'en suis aperçu... mais tu le sais bien, je suis toujours en retard.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; DIDIER.

DIDIER.

Que vois-je!

M. TARDIF.

Encore un changement!... c'est mon troisième mariage d'aujourd'hui; mais celui-ci est définitif.

DIDIER.

Eh bien! morbleu! tu as raison... dès que ça n'est pas ma sœur que tu épouses, j'aime encore mieux Madeline que ta veuve Ursule... celle-là au moins est une bonne fille, qui ne te trompera pas; et en ménage, autant que possible, il faut ça.

M. TARDIF.

Ce cher ami... je suis bien fâché, pour ta sœur Félicité, que ça n'ait pas pu s'arranger autrement.

DIDIER.

Oh ! que ça ne t'inquiète pas... elle y est faite... ce n'est pas la première fois que cela arrive.

M. TARDIF.

Ah çà ! mes amis, vous savez qu'il n'y a pas de temps à perdre... Nous publierons le premier ban demain, ou après-demain... ou mercredi au plus tard...

MADELINE.

Du tout, mon parrain... ne vous en mêlez pas... nous nous en chargerons, M. Didier et moi.

DIDIER.

A la bonne heure !... Demain la publication, demain le contrat... et aujourd'hui la fête... car nous sommes venus pour cela.

MADELINE.

Ah ! mon Dieu! mon parrain, c'est vrai, je n'y pensais plus, et votre bouquet...

M. TARDIF, souriant.

Sois tranquille... je l'aurai.

VAUDEVILLE.

AIR : Le luth galant qui chanta les amours.

M. TARDIF.

Depuis longtemps, quoiqu'il fût attendu,
Jamais chez moi l'amour n'avait paru;
Lorsque j'y renonçais, il vient sans qu'on l'invite :
Malgré mes cinquante ans, ce dieu me rend visite;
De peur qu'il ne reparte, accueillons-le bien vite :
Mieux vaut tard que jamais.

DIDIER.

Vous qui vivez de guerre et de procès,

Vous n'épargnez ni l'encre ni les frais ;
Chez vous on s'arrondit, mais aussi Dieu sait comme!
Oui, de probité seule on se montre économe...
Mais dès qu'on sera riche, on veut être honnête homme.
Mieux vaut tard que jamais.

M. TARDIF.

J'eus un cousin tardif de son métier,
Qui ne pouvait obtenir d'héritier...
Veuf, et d'un autre hymen rêvant la perspective,
Il épouse une Agnès aimable, jeune et vive.
A soixante et dix ans son premier fils arrive :
Mieux vaut tard que jamais.

MADELINE, au public.

Pour les mariag's on envoi' des billets,
V'nez pour le mien prend' les vôtr's ici près :
Les fêt's où l'on vous voit sont toujours les meilleures ;
Pour nous, quelques instants, sortez de vos demeures,
Venez quand vous voudrez... fût-ce même à neuf heures
Mieux vaut tard que jamais.



LA HAINE D'UNE FEMME

OU

LE JEUNE HOMME A MARIER

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

THÉATRE DE S. A. R. MADAME. — 14 Décembre 1824.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. PHILIPPON	MM.	FERVILLE.
LÉON, son pupille		BÉRANGER.
URSULE DE SAINVILLE, jeune veuve.	Mmes	THÉODORE.
JULIETTE, } demoiselles à marier . .		VIRGINIE DEJAZET.
MALVINA, } demoiselles à marier . .		ADELINE.

UN DOMESTIQUE.

A Villeneuve-Saint-Georges, près Paris.



LA HAINE D'UNE FEMME

OU

LE JEUNE HOMME A MARIER

Un salon élégant. — Une porte au fond et deux portes latérales; une table, à droite du théâtre, et un guéridon à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, *seule, près de la table, tenant une lettre à la main.*

Conçoit-on une aventure pareille? Ce vieux baron de Saint-Clair, dont je viens d'apprendre la passion! et comment? par testament. (*Elle lit.*) « Je n'ai d'autre parent qu'un « arrière-neveu, que je n'ai jamais vu, et dont je ne me « soucie guère; c'est donc à vous que je veux laisser toute « ma fortune; à vous, madame, que j'ai toujours aimée, « quoique je n'aie jamais osé vous le dire; mais j'espère « qu'aujourd'hui vous me pardonnerez cette petite hardiesse, « en pensant que ce sera la dernière. » (*Elle se lève.*) Je ne reviens pas de ma surprise, car je connaissais fort peu le baron : j'ai passé deux étés avec lui chez une de mes tantes; c'était un vieillard fort ennuyeux, un conteur éternel que personne n'écoutait, excepté moi, qui l'avais pris en patience;

et c'est l'attention que je lui ai prêtée qui me rapporte quinze ou vingt mille livres de rente.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malade.*)

Ah ! si dans notre capitale,
Les ennuyeux qu'on peut trouver
Nous payaient, en raison égale
De l'ennui qu'ils font éprouver,
Que d'avocats, que de poëtes,
A payer seraient condamnés !
Et surtout, combien de gazettes
Enrichiraient leurs abonnés !

Mais puis-je accepter un pareil présent? Puis-je enlever cette succession à des malheureux, qui peut-être en ont besoin? Moi qui, veuve à vingt ans, jouis déjà d'une fortune considérable... Non, non, il n'y a point à hésiter, je dois y renoncer; et je vais l'écrire sur-le-champ à mon notaire. (Se remettant à la table, et écrivant.) « Monsieur, j'ignore quels sont « les héritiers du baron de Saint-Clair; je vous prie de tâ- « cher de les découvrir, et de leur annoncer qu'étant nom- « mée légataire universelle, je renonce en leur faveur... » Non, ce n'est pas bien; ce serait faire parler de moi, et solliciter des éloges pour une action toute naturelle. (Elle déchire le papier et se remet à écrire.) « Annoncez-leur l'héritage auquel « ils ont droit, mais ne parlez pas de moi, et ne me nom- « mez en aucune façon. » Cela vaut mieux, et même, par prudence, je me tairai sur cette aventure, car je suis dans ce château avec cinq ou six dames, des amies intimes, qui ne m'épargneraient pas : ces dames ne croient pas aux déclarations d'amour posthumes.

AIR du Ménage de garçon.

Comme l'on rirait par la ville,
D'un amant comme celui-ci,
Qui fait l'amour par codicille !
Et me croyant bien avec lui,
On pourrait ajouter aussi

Que, vraiment digne de louange,
Il a, par un motif fort bon,
Fait ce testament en échange
De quelqu'autre donation.

(Elle sonne ; un domestique paraît.)

James, il faut faire porter cette lettre à Paris ; c'est l'affaire d'une demi-heure : c'est pour M. Derfort, mon notaire. (Le domestique sort.) Eh ! mon Dieu ! qui vient déjà au salon ? C'est ce bon M. Philippon... un savant ! Celui-là n'est pas dangereux.

SCÈNE II.

URSULE, M. PHILIPPON.

PHILIPPON.

Comment, madame, vous êtes déjà éveillée ? Je croyais qu'il n'y avait que nous autres anciens pour nous lever de bonne heure. Depuis cinq heures du matin, je me promène dans le parc de M. de Clairval, avec mon *Homère* et mon *Thucydide;* quand on a soixante-deux ans, il n'y a pas de temps à perdre.

URSULE.

Quoi ! à votre âge, vous étudiez encore ?

PHILIPPON.

Toujours ; voici ma fidèle compagnie.

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (*Les Filles à marier.*)

Mon Thucydide, ainsi que mon Homère,
Dès mon printemps, m'ont vu suivre leur loi ;
Et dans le monde, où l'on ne pense guère
A s'occuper d'un vieillard tel que moi,
Je resterais souvent seul, je le croi.
Tous deux alors, quand le chagrin m'assiége,
Viennent m'offrir leur appui, leur secours :
Ce sont enfin, chose rare en nos jours,

De vieux amis, des amis de collége;
Ceux-là, madame, on les trouve toujours.

Il est vrai que je ne savais pas rencontrer ici, ce matin, une société aussi agréable.

URSULE.

J'ai été enchantée quand j'ai su que vous étiez en ce château.

PHILIPPON.

C'est M. de Clairval qui m'a invité à venir passer les vacances dans sa belle terre de Villeneuve-Saint-Georges... Clairval était, ainsi que vòtre mari, un de mes anciens élèves; car j'en retrouve partout, et ils ont conservé pour moi une telle amitié... Savez-vous, madame, que tous les ans, ceux qui sont à Paris se réunissent pour me donner un grand dîner ! et au dessert nous parlons grec.

URSULE.

Ça doit être bien gai.

PHILIPPON.

Ils l'ont un peu oublié, mais ça les y remet. J'ai donc accepté, parce que je croyais trouver ici la campagne; point du tout, j'y ai trouvé tout Paris : cinq ou six familles réunies, des dames élégantes, de jolies demoiselles; et tous les soirs, des bals, des concerts, de la musique de M. Rossini. Je ne suis pas là dans mon élément, et il me tarde que les vacances finissent.

URSULE.

Quoi ! vous êtes professeur, et vous n'aimez pas les vacances? Vous n'avez donc pas besoin de prendre quelque repos ?

PHILIPPON.

Jamais; je me repose dans ma classe, c'est là que j'existe, que je suis heureux ! J'ai besoin de faire mon cours de grec, de voir mes élèves, d'être au milieu d'eux. C'est tellement une habitude, qu'à Paris, dans les vacances, je me trouve

tous les matins, sans savoir comment, à la porte du collége de France. Hélas ! la grille est fermée, la cour est déserte; et je reviens tristement chez moi attendre la fin de mon exil, le premier novembre.

URSULE.

Je comprends, c'est un *interim* dans votre existence; mais à cela près, rien ne manque à votre bonheur.

PHILIPPON.

Si vraiment, et à vous, madame, je peux le confier; car de toutes les dames que je vois dans le monde, vous êtes la seule avec qui je me trouve à mon aise.

(Il va placer ses deux livres sur la table à gauche.)

URSULE, à part.

Encore une conquête ! Je suis vouée à la vieillesse, tout ce qui passe soixante ans tombe dans mon domaine.

PHILIPPON.

Il y a bien longtemps, j'avais un ami intime, un ami de collége; c'était bien le plus honnête homme, et le plus brave militaire... Pauvre Georges ! il fut blessé à mort dans un combat; et si je vous montrais la lettre qu'il m'écrivit à ses derniers moments... nous n'avons rien de plus beau dans *Tite Live*, ni dans *Tacite*. « Mon cher Antoine, me disait-il, « tu as été mon meilleur ami; je te donne ce que j'ai de « plus précieux : je te laisse mon fils; je te lègue le soin de « l'élever, de l'établir. » Et vous sentez bien qu'on ne refuse pas une pareille succession. J'ai accepté l'héritage de mon pauvre Georges, et son fils Léon ne m'a plus quitté.

URSULE.

Quoi ! c'est ainsi que M. Léon est devenu votre pupille !

PHILIPPON.

Oui, madame, et je l'ai élevé comme un prince. Tous les ans il avait les premiers prix au concours général; maintenant, il fait son droit; et je croyais qu'avec son esprit, ses dix-huit ans et sa jolie figure, il me serait facile de l'établir :

eh bien ! je ne peux en venir à bout, et c'est ce qui me désespère. Tous les pères de famille sont à présent si exigeants !

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Il faut près d'eux, en fait de mariage,
Cent mille écus, pour être de leur choix;
Si maintenant les époux en ménage
Étaient du moins plus heureux qu'autrefois !...
Mais cette hausse et soudaine et bizarre
Ne permet pas qu'on soit jamais au pair,
Car tous les jours le bonheur est plus rare,
Et coûte bien plus cher !

Il est vrai que je ne suis pas répandu dans le grand monde ; mais vous, madame, qui recevez la meilleure société de Paris, tâchez de me trouver cela, et de marier mon pupille. Vrai, ce sera une bonne action.

URSULE.

Je vous remercie de votre confiance ; mais vous me chargez là d'une commission...

PHILIPPON.

Je sais que vous ne partagez point mon enthousiasme pour Léon : vous avez contre lui quelques préventions.

URSULE.

Moi ! qui peut vous faire croire?...

PHILIPPON.

Je l'ai vu dans vingt occasions. S'il commet quelques étourderies, quelques inconséquences, vous ne lui en passez aucune ; vous êtes sans pitié sur ses défauts, souvent même vous le tournez en ridicule, et cela me fait de la peine, parce que je n'ai pas assez d'esprit pour le défendre contre vous. Enfin le pauvre garçon me disait encore, il y a quelque temps, d'un air désolé, qu'il ne savait d'où provenait la haine que vous aviez contre lui.

URSULE.

Moi, de la haine !

PHILIPPON.

Je sais bien que ce n'est pas vrai, mais il a une imagination qui exagère tout. Prouvez-lui qu'il se trompe, en lui faisant faire un bon mariage.

URSULE.

C'est assez difficile ; d'abord, il n'a rien.

PHILIPPON.

Il a bien un parent éloigné, immensément riche, mais qui se soucie fort peu de lui, et qui n'a jamais voulu le voir ; ainsi, de ce côté, il n'a rien à attendre : mais on peut parler des bonnes qualités de mon pupille, de son excellent cœur, de sa sagesse...

URSULE.

Pour cela vous me permettrez de ne pas m'avancer.

PHILIPPON.

Eh quoi ! madame...

URSULE.

J'espère que cette fois vous ne m'accuserez pas de préventions, et que son aventure avec madame de Melval...

PHILIPPON.

Comment, madame, vous y pensez encore ?

URSULE.

Il me semble que c'est assez public, une aventure au bal de l'Opéra !

PHILIPPON.

D'abord, ça n'est peut-être pas vrai; et puis, d'ailleurs, nous avons Alcibiade, qui certainement était un gaillard, ce que nous appelons un franc étourdi ; et ça ne l'a pas empêché d'être un homme de mérite. Et vous, madame, qui d'ordinaire êtes bonne et indulgente, je me rappellerai toujours la manière dont vous avez traité Léon à ce sujet : il y

avait au moins vingt personnes dans votre salon, et tout ce que la raillerie a de plus cruel, vous l'avez employé contre ce pauvre jeune homme, qui, rouge, et les yeux baissés, osait à peine vous répondre, et qu'un instant après, j'ai trouvé dans votre jardin, pleurant tout seul à chaudes larmes.

URSULE.

Quoi, vraiment! Ce pauvre Léon! Ah! s'il en est ainsi, j'en suis bien fâchée, car mon intention était de plaisanter.

PHILIPPON.

En attendant, il n'a plus osé se présenter chez vous; mais il vient aujourd'hui.

URSULE.

Que dites-vous? Est-ce qu'il vient au château?

PHILIPPON.

Oui; je lui ai envoyé ce matin un exprès : Clairval a des projets sur lui. Un agent de change! cela peut lui être utile; et puis il a une fille à marier.

URSULE.

Eh quoi! vous penseriez...

PHILIPPON.

Moi, je pense à tout. Nous avons ici M. Dermont, le receveur des domaines, qui a deux filles charmantes, mademoiselle Juliette et mademoiselle Malvina. Il ne faut rien négliger.

AIR : Le choix que fait tout le village. (Les Deux Edmond.)

Jamais pour moi je n'aimai la richesse;
Mais pour Léon, ah! c'est bien différent :
Pour lui, l'ambition me presse,
Pour lui, je crois, je deviens intrigant.
Les démarches, les soins, la gêne,
Tout se compense et tout est ennobli;
Car je me dis : pour moi sera la peine,
Et le profit sera pour lui.

Mais, tenez, c'est lui-même que j'entends.

SCÈNE III.

LES MÊMES; LÉON.

PHILIPPON.

Le voilà donc, ce cher enfant! y a-t-il longtemps que je ne l'ai vu!

LÉON.

Bonjour, mon ami; que c'est aimable à vous de m'avoir fait inviter! car dans ce moment, Paris est ennuyeux à la mort. (Apercevant Ursule.) Mille pardons, madame, de ne pas vous avoir d'abord présenté mes hommages.

URSULE.

Je suis enchantée, monsieur Léon, de vous rencontrer chez Clairval; il est plus heureux que moi, car je n'ai pas eu l'avantage de vous avoir à ma dernière soirée.

LÉON.

Pardon, madame, je n'avais pas reçu de billet.

URSULE.

Je ne pensais pas que cela fût nécessaire.

PHILIPPON.

Sans doute; ne sommes-nous pas des amis de la maison? et depuis longtemps!... votre mari avait autrefois tant de bontés pour nous. Quand Léon était au collége, et qu'il sortait, les dimanches et fêtes, c'était ou chez moi, ou chez vous.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

Ne connaissant que mon histoire ancienne,
Je le formais, dans mes doctes discours,
Aux vieilles mœurs et de Rome et d'Athène,
Et vous, madame, à celles de nos jours.
C'est fort utile : aussi notre jeune homme,
En profitant de nos doubles avis,
Apprend chez moi, comme on plaisait à Rome,

Chez vous comme on plaît à Paris.
(A Léon.) Ah çà, je vais prévenir Clairval de ton arrivée.

LÉON.

J'y vais avec vous.

PHILIPPON.

Eh! non, peut-être a-t-il du monde; reste ici au salon avec madame, tiens-lui compagnie si elle veut bien le permettre, et tâche d'être aimable. Je reviens à l'instant.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

URSULE, LÉON.

LÉON, à part, d'un air troublé.

Ah, mon Dieu! si j'avais su qu'il dût me laisser seul avec elle... (Haut.) Mon tuteur est bien bon, madame, mais je suis sûr que je vais vous déranger.

URSULE, qui s'est assise auprès du guéridon à gauche, et qui a pris son ouvrage.

Du tout; je suis à travailler, mais vous pouvez prendre un livre.

LÉON, sans bouger de place.

Oui, madame.

URSULE.

Car j'aurais peur que ma conversation ne vous amusât pas beaucoup.

LÉON, sans l'écouter.

Oui, madame.

URSULE.

La réponse est honnête, Léon! eh bien! monsieur Léon, où êtes-vous? ne m'entendez-vous pas?

LÉON.

Non, madame ; je vous regardais : je ne me doutais pas ce matin de tout mon bonheur.

URSULE.

N'avez-vous pas reçu une lettre, une invitation de votre tuteur?

LÉON.

Eh! mon Dieu! non; mais au milieu de la route, j'ai rencontré André, qui m'a dit que M. Clairval m'attendait ici. Jugez de ma joie, moi qui y venais.

URSULE.

Comment! monsieur, vous auriez osé, sans invitation, vous présenter ici?

LÉON.

Oh! non, madame; j'y serais peut-être venu, mais je ne serais pas entré : j'aurais fait comme hier.

URSULE.

Il paraît que monsieur nous fait l'honneur de venir souvent dans ce pays? On dit que madame de Melval a une terre dans les environs.

LÉON.

Elle l'a vendue, madame.

URSULE.

Ah! elle l'a vendue!

LÉON.

Et autant se promener de ce côté que de celui du bois de Boulogne. Depuis Alfort, où j'ai rencontré André, la route est si belle! une avenue magnifique! Je suis sûr que j'ai fait le trajet en un quart d'heure.

URSULE.

Y pensez-vous? près de deux lieues!

LÉON.

J'ai un si bon cheval : il va comme le vent, et puis je ne monte pas mal; il est vrai que je me suis laissé tomber.

URSULE, se levant vivement et avec effroi.

Que dites-vous ?

LÉON.

Rien qu'une fois, par distraction ; c'est ma faute, madame, je pensais à autre chose.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (*Rien de trop.*)

Quand on voyage de la sorte,
Et l'impatience et l'espoir
Font qu'en idée on se transporte
Auprès des gens que l'on va voir.
Oui, ce bonheur que l'on ignore,
Je l'ai tout à l'heure éprouvé ;
Mon coursier galopait encore
Que déjà j'étais arrivé.

URSULE.

A-t-on idée d'une pareille imprudence ! exposer ainsi ses jours ! car songez donc que vous pouviez vous tuer.

LÉON.

Vous avez raison ; j'en aurais été bien fâché, surtout maintenant, car je suis bien heureux.

URSULE.

Et pourquoi ?

LÉON.

Parce que vous venez de me gronder comme autrefois. Autrefois, madame, vous daigniez m'aider de vos conseils, de votre amitié. Ce temps-là est bien loin ! et je ferais maintenant toutes les folies du monde, sans que vous prissiez la peine de m'adresser un reproche.

URSULE, allant se rasseoir.

Mais c'est assez naturel. Quand vous n'étiez encore qu'un écolier, mon mari et moi, qui vous portions beaucoup d'intérêt, pouvions nous permettre de vous donner quelques avis ; mais maintenant, vous n'en avez plus besoin.

LÉON.

Au contraire, madame, plus que jamais; et si vous ne venez pas à mon secours, je suis un homme perdu!

URSULE, vivement.

Vous avez besoin de moi? eh bien! monsieur, pourquoi ne pas le dire tout de suite? Ai-je donc l'air si effrayant? (Lui faisant signe de s'asseoir à côté d'elle.) Prenez cette chaise allons, venez ici, et contez-moi cela.

LÉON.

Eh bien! madame, j'étais hier dans une brillante soirée, tous les jeunes gens de ma connaissance entouraient la table d'écarté; par amour-propre, j'ai voulu faire comme eux; pour la première fois de ma vie, j'ai joué sur parole, et j'ai perdu une somme énorme!

URSULE.

Malheureux! et combien?

LÉON.

Trois cents francs.

URSULE, riant.

Tant que cela?

LÉON.

Ce n'est rien pour vous qui avez trente ou quarante mille livres de rente; mais moi... Et le plus terrible, c'est qu'il faut le dire à M. Philippon, à mon tuteur. Il a si bonne opinion de moi, qu'il va se mettre dans une colère...

URSULE.

Eh bien! que puis-je faire?

LÉON.

Chargez-vous de le lui apprendre, et de plaider ma cause. Dites-lui que c'est l'usage, que tous les jeunes gens en font autant; je suis certain qu'il vous croira, qu'il me pardonnera.

URSULE.

Si j'étais sûre que désormais...

LÉON.

Oh! je vous jure... me voilà corrigé.

AIR de Céline.

Si par une erreur passagère
Un instant je fus emporté,
La raison me fut toujours chère...

URSULE, souriant.

Que dites-vous?

LÉON, se levant.

La vérité.
Sur la raison je me réglai sans cesse;
Mais j'ai du malheur, car hélas!
(Regardant Ursule.)
De tout temps j'aimai la sagesse :
C'est elle qui ne m'aime pas.

PHILIPPON, qu'on entend en dehors.

C'est bon; je vais lui parler.

LÉON.

C'est mon tuteur; je vous laisse avec lui. Vous me promettez, n'est-il pas vrai?... Ah! jamais je n'ai été plus heureux!

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

URSULE, PHILIPPON.

PHILIPPON.

Je suis enchanté, madame, de vous retrouver encore ici. Où est donc Léon?

URSULE.

Léon? je ne sais; il y a longtemps qu'il est passé dans le jardin.

PHILIPPON.

Tant mieux, car devant lui je n'aurais osé m'expliquer. Je vous disais bien ce matin que vous aviez contre lui de l'antipathie, et j'en ai maintenant la preuve. Clairval, avec qui je viens de causer, avait pour lui des projets d'établissement : il voulait lui donner une de ses cousines, et c'est vous, madame, qui l'en avez dissuadé.

URSULE, avec embarras.

Moi, je ne dis pas non. Mais ce mariage était peu convenable, et d'ailleurs pour l'empêcher, il y avait des motifs inutiles à vous apprendre.

PHILIPPON, avec mystère.

Nous les connaissons comme vous.

URSULE.

Que voulez-vous dire ?

PHILIPPON.

Voyez combien vous étiez injuste ! vous croyiez que Léon aimait madame de Melval, il n'y pense seulement pas !

URSULE.

Vraiment ? Eh, mon Dieu ! je l'ai dit, parce qu'on le disait, sans y attacher d'importance.

PHILIPPON.

Il aime ailleurs. Nous avons ici M. Dermont, le receveur, un ami du père de Léon ; il a deux filles charmantes, que mon pupille a connues très-jeunes... c'est l'une d'elles qu'il aime.

URSULE.

Vous en êtes bien sûr ?

PHILIPPON.

Oui, vraiment. Il s'est trouvé l'autre semaine avec M. Dermont, à une partie de chasse, et lui a parlé, avec beaucoup de trouble et de timidité, du bonheur d'être de sa famille. Il connaissait, disait-il, quelqu'un qui serait bien heureux

d'être son gendre, enfin, ce qu'on dit en pareil cas ; et il allait faire la demande formelle, mais M. Dermont, en homme prudent et en beau-père expérimenté, a rompu la conversation pour se donner le temps de préparer sa réponse et de prendre un parti. Il a consulté Clairval, qui m'a fait appeler. Nous en avons délibéré tous les trois, et si maintenant vous voulez nous seconder...

URSULE.

Moi, monsieur? je ne vois pas à quoi je peux vous être utile.

PHILIPPON.

D'abord, à connaître celle des deux sœurs dont il est amoureux, car nous ne savons pas encore laquelle; ensuite, pour décider la jeune personne, il faudrait... mais taisons-nous, car voici ces demoiselles.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; MALVINA tenant un livre, et JULIETTE un papier de musique.

(A l'entrée de Juliette et de Malvina, Ursule va s'asseoir auprès du guéridon à gauche, et Philippon va du côté de la table à droite.)

JULIETTE, montrant son papier de musique.

AIR : Povera signora. (*Concert à la Cour.*)

Oui, je vois
Qu'à ma voix
Il va sans peine.
Quel morceau!
Rien n'est beau
Comme cela!
Ah! ah! ah! ah! ah!

MALVINA, soupirant.

Ah! quel bonheur! sur la rive lointaine,
De confier son secret au vieux chêne!

JULIETTE, chantant.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
(Allant à Philippon.)
Oui, ma sœur,
Par malheur,
Est romantique.
(A Malvina.)
Jours et nuits
Tu gémis;
Et moi, je ris.
Ah! ah ! ah! ah ! ah !

PHILIPPON, à part.

L'une sourit, l'autre est mélancolique;
Faisons ici briller ma rhétorique.

Ensemble

PHILIPPON.

Notre projet, je crois, réussira.

JULIETTE, chantant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

MALVINA, soupirant.

Ah! ah ! ah ! ah !

PHILIPPON, aux deux demoiselles.

Vous avez ce matin des toilettes charmantes !

JULIETTE.

Ne m'en parlez pas ! mon père veut toujours que nous soyons habillées de même, sous prétexte que nous sommes sœurs; c'est tyrannique, parce que je n'aime que le bleu ; il me va très-bien.

MALVINA, soupirant.

Et moi, le rose.

AIR : Vos maris, en Palestine. (*Le comte Ory.*)

Il faut pour que je me mette
Selon mon goût et mes vœux,
Que ma sœur me le permette ;
C'est souvent bien ennuyeux.

JULIETTE.

Entre sœurs on doit être unies ;
Alors, quand on nous fait la cour,
Nous convenons de notre jour,
Et nous ne sommes jolies
Que chacune à notre tour.

(Allant à Ursule.) Ah ! vous voilà, madame ; puisque vous travaillez, nous allons en faire autant.

(Elles s'asseoient à droite, auprès de la table, et prennent leur ouvrage.)

PHILIPPON, prenant un livre sur la table, à droite.

Je ne dérange pas ces dames ?

JULIETTE.

Nullement.

PHILIPPON, à part.

Comment entamer la conversation ! (Bas à Ursule.) J'espère que vous allez m'aider un peu. (Haut à Malvina.) Il me semble, mademoiselle Malvina, que vous n'êtes pas aujourd'hui d'une gaîté...

JULIETTE.

Ne faites pas attention, c'est par habitude : ma sœur pense qu'une jeune personne doit être mélancolique, c'est meilleur genre.

AIR du vaudeville du *Piége.*

Dans les salons, c'est la mode à présent.
De la gaîté craignant l'empire,
Ma sœur est heureuse en pleurant;
Pour s'amuser elle soupire.
Pour moi j'ai d'autres sentiments,
Je pense qu'une demoiselle
Doit toujours rire, et laisser aux amants.
Le soin de soupirer pour elle.

PHILIPPON.

Certainement, vous avez bien raison; mais votre sœur n'a pas tort; et hier encore, Léon, mon pupille, me faisait

observer... (Bas à Ursule.) Je crois que nous y voilà. (Haut.) Léon, mon élève, me disait qu'il vous trouvait très-aimable.

JULIETTE.

Ah! vraiment?

SCÈNE VII.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là un homme en noir, un homme de loi, qui demande à parler sur-le-champ à M. Philippon, pour une affaire importante.

PHILIPPON, à part.

Juste au moment où j'allais me lancer! (Haut.) Réponds-lui que je ne peux pas.

LE DOMESTIQUE.

Ce monsieur dit que ça regarde M. Léon.

PHILIPPON.

Mon pupille! j'y vais! je te suis, mon ami. Mesdemoiselles, vous voulez bien me permettre?... D'ailleurs, madame de Sainville a quelque chose à vous dire au sujet de Léon. (Bas, à Ursule.) Vous le voyez, j'ai préparé cela adroitement, c'est à vous de continuer; je remets nos intérêts entre vos mains.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

URSULE, JULIETTE, MALVINA.

JULIETTE.

Eh! mon Dieu! que veut-il dire?

URSULE.

Rien; vous le connaissez, il est toujours occupé de Léon,

et il me demandait tout à l'heure ce que vous en pensiez.

JULIETTE.

Léon ? il est gentil, n'est-ce pas, Malvina ?

MALVINA.

Oh oui !

JULIETTE.

Nous avons presque été élevés ensemble ; et c'est un aimable jeune homme, très-doux et très-complaisant.

MALVINA.

Et qui nous fait toujours danser quand nous n'avons pas de cavalier.

JULIETTE.

Et puis il a de l'esprit, des connaissances, n'est-ce pas, madame ?

URSULE, *affectant l'insouciance.*

Vous trouvez ? c'est singulier ! Je ne sais pas, moi ; je ne l'aimerais pas beaucoup ! mais on ne peut pas disputer des goûts.

JULIETTE.

Permettez, je ne dis pas du tout que ce soit un phénix.

MALVINA.

Ni moi non plus.

URSULE.

A la bonne heure ! car vous, mesdemoiselles, qui d'ordinaire avez tant de jugement...

JULIETTE.

D'abord, son éducation a été très-négligée ; il ne sait pas une note de musique.

MALVINA.

Et n'a jamais dansé par principes.

JULIETTE.

Souvent même il vous marche sur les pieds.

URSULE, riant.

Je dois convenir en effet que sa danse n'est pas très-romantique. (Sérieusement.) Et puis, ce n'est pas pour en dire du mal, car ce n'est pas sa faute, mais enfin, il n'a aucune fortune.

MALVINA.

C'est vrai ; je ne pensais pas à cela ; et puisqu'il est question de lui, j'ai envie de vous faire une confidence, et de vous demander un conseil.

URSULE.

Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

MALVINA.

Apprenez, comme je suis l'aînée, que mon père m'a dit tout à l'heure de bien examiner si j'aimais M. Léon, parce que si je n'en veux pas pour mari, on le donnera à ma sœur.

JULIETTE.

Eh bien ! voilà qui est aimable !... Je vous préviens, ma chère, que vous pouvez le garder ; je n'en veux pas.

MALVINA.

Eh bien ! mademoiselle, ni moi non plus. D'ailleurs, je crois que M. Auguste, un jeune notaire, me fait la cour, et qu'il a des intentions.

JULIETTE.

Raison de plus ; si ma sœur fait un beau mariage, si elle épouse M. Auguste, qui a de la fortune, à coup sûr, je n'épouserai pas M. Léon, qui n'a rien : ça serait déchoir.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Ma sœur aurait un équipage
Et brillerait par ses atours;
Loin de souffrir un tel partage,
Au célibat vouant mes jours,
J'aimerais mieux que, pour toujours,
Chacune de nous restât fille !

MALVINA, *effrayée.*

Quoi, rester filles toutes deux !

JULIETTE.

Oui, vraiment... si c'est ennuyeux,
Du moins on s'ennuie en famille.

Je m'en rapporte à madame.

MALVINA.

Et moi aussi.

URSULE.

Dès qu'il s'agit d'un sujet aussi important, je n'ai point de conseils à vous donner.

JULIETTE.

C'est égal, je suis sûre que vous êtes de mon avis, car je me rappelle la manière dont vous me parliez de M. Léon.

MALVINA.

Eh ! mon Dieu ! ma sœur, je l'aperçois dans la grande allée ; il vient de ce côté : je ne veux pas qu'il me voie.

URSULE.

Ni moi non plus. Faites comme vous l'entendrez ; je n'y suis pour rien.

(*Malvina sort par le fond, et Ursule par la porte à gauche.*)

SCÈNE IX.

JULIETTE, *seule ;* puis LÉON.

A merveille ! ces dames m'abandonnent, et me voilà seule chargée de la rupture ; mais c'est égal, je veux agir franchement, et tout avouer à Léon. Il est trop juste pour ne pas comprendre mes motifs.

LÉON, *entrant par la porte à droite.*

Ah ! vous voilà, mademoiselle Juliette ; où sont donc toutes ces dames ?

JULIETTE.

Je pense qu'elles sont à leur toilette; mais écoutez-moi, Léon, j'ai à vous parler d'une affaire importante : j'ai appris qu'on voulait nous marier.

LÉON.

Que dites-vous? nous marier!

JULIETTE.

Eh! oui; c'est l'intention de mon père, de toute la famille : on veut que vous épousiez moi ou ma sœur. Est-ce que vous ne saviez pas?

LÉON.

Du tout; en voici la première nouvelle.

JULIETTE, à part.

Est-ce étonnant qu'il ne soit pas prévenu! (Haut.) Eh bien! écoutez-moi. Nous avons été élevés ensemble, nous nous aimons d'amitié : je pense alors qu'il faut nous expliquer sans façons et sans détours.

LÉON.

Vous avez raison.

JULIETTE.

Je vous avouerai avec franchise que ce mariage-là me contrarierait beaucoup.

LÉON.

Eh bien! et moi aussi.

JULIETTE, étonnée.

Comment! monsieur...

LÉON.

Puisque nous avons promis de tout dire...

JULIETTE.

C'est égal, ce n'est pas bien à vous; moi qui comptais que vous alliez être fâché...

AIR de Turenne.

Ne fût-ce que par politesse.

LÉON.

J'ai dû céder aux lois que vous dictiez;
Mais que vous font mes vœux et ma tendresse,
Vous qui tous les jours ne voyez
Que trop d'hommages à vos pieds ?

JULIETTE.

Quoiqu'on en ait d'assez amples récoltes.
Lorsque l'on dit : *Ne m'aimez plus jamais*,
On prétend bien qu'on obéira... mais
On compte un peu sur les révoltes.

LÉON.

Eh bien! j'obéis en murmurant.

JULIETTE.

A la bonne heure!... apprenez donc un grand secret : ma sœur aime M. Auguste, un jeune notaire, qui n'est pas très-beau; mais sa charge est payée, aussi je crois que le jeune homme ne voudra pas.

LÉON.

Au contraire, Auguste en est amoureux. Comme il sait que je suis bien avec votre père, il m'avait prié de lui parler de son amour pour mademoiselle Malvina; je lui en ai bien dit quelques mots la semaine dernière, mais nous étions à la chasse : je trouverai une meilleure occasion. Achevez votre confidence. N'auriez-vous pas aussi quelques projets?

JULIETTE, sérieusement.

Du tout, monsieur; une jeune personne à marier ne choisit pas : elle attend. J'aimerai celui que mes parents me donneront; bien entendu qu'il aura une belle fortune ou un état dans le monde... parce qu'enfin vous, Léon, vous êtes bien aimable, mais vous n'avez rien.

LÉON.

C'est ma foi vrai! voici la première fois que j'y pense. C'est d'abord un obstacle, mais il y en a bien d'autres : apprenez que je suis amoureux, et depuis bien longtemps.

JULIETTE.

Comment! il se pourrait?

LÉON, lui faisant signe de se taire.

Chut! vous êtes la première personne à qui j'en aie parlé.

JULIETTE.

La première, bien vrai? Allons, c'est une consolation, et il est toujours agréable d'être la première dans un secret. Eh bien! monsieur?

LÉON.

Je l'aime depuis que j'existe, depuis que je me connais; j'étais encore au lycée.

JULIETTE.

Voyez un peu comme on est avancé dans les pensions de jeunes gens!

LÉON.

AIR : Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.

Une existence inconnue et nouvelle
S'ouvrait alors et brillait à mes yeux;
J'étais tremblant, interdit auprès d'elle,
Et quoique, hélas! bien malheureux,
Ce malheur-là, c'était le bonheur même :
Mourir pour elle m'eût charmé!
Si l'on est ainsi quand on aime,
Qu'est-ce donc quand on est aimé?

Notez bien qu'étant au collége, je ne pouvais la voir que le dimanche; aussi pour sortir il fallait de bonnes places, et j'étais toujours le premier.

JULIETTE.

C'est donc cela que vous avez fait de si bonnes études!

LÉON.

Mais sans doute; et mon pauvre professeur qui était enchanté! il croyait que c'était pour lui; il est vrai que le mari m'aimait beaucoup.

JULIETTE.

Comment! monsieur, il y avait un mari ?

LÉON.

Certainement, mais il n'y en a plus : elle est veuve.

JULIETTE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que ce serait...

LÉON.

Eh! oui, vraiment... madame de Sainville.

JULIETTE.

Quoi ! c'est elle que vous aimez? Ah! le pauvre jeune homme !

LÉON.

En quoi donc suis-je à plaindre ?

JULIETTE.

C'est qu'elle ne peut pas vous souffrir.

LÉON.

Que dites-vous !

JULIETTE.

L'exacte vérité. L'autre jour, dans le salon, elle vous a traité d'une manière dont nous avons été tous indignés ; et tout à l'heure encore, lorsqu'il était question de notre mariage, c'est elle qui nous en a détournées.

LÉON, à part.

Ah ! que je suis malheureux!

SCÈNE X.

LES MÊMES ; PHILIPPON.

PHILIPPON, hors de lui.

Où est-il? où est-il?... mon ami ! mon cher Léon ! Je te cherche partout... si tu savais... embrasse-moi d'abord.

LÉON.

Qu'y a-t-il donc?

PHILIPPON.

D'excellentes nouvelles ! d'excellentes, mon ami !

JULIETTE, à part.

Ce pauvre homme ! il me fait de la peine ! (A Philippon.) Vous avez tort de vous réjouir : le mariage n'a pas lieu. Nous ne pouvons pas épouser Léon, il en convient lui-même, ainsi que madame de Sainville.

LÉON.

Oui, mon ami, il n'y faut plus penser.

PHILIPPON.

Il se pourrait? Madame de Sainville, qui devait parler en notre faveur ! Quand je disais que cette femme-là nous en voulait. (A Juliette.) Vous, votre sœur... Ah ! vous n'aimez pas mon pupille ! il ne vous convient pas... Eh bien ! tant mieux, mademoiselle.

JULIETTE, à part.

Et lui aussi !... Eh bien ! ils sont honnêtes !

PHILIPPON.

Grâce au ciel, il peut maintenant se passer de tout le monde. (A Léon.) Viens, te dis-je.

LÉON.

Et pourquoi faire? Où me conduisez-vous?

PHILIPPON.

Tu le sauras. Il y a ici, au château, un homme d'affaires, un notaire, qui arrive de Paris... Dieu ! quel honnête homme ! (A Juliette.) Ah ! vous le refusez ! Ah ! vous refusez mon pupille... Je suis bien votre serviteur, et lui aussi.

(Il sort, en emmenant Léon.)

SCÈNE XI.

JULIETTE, seule.

A qui en a-t-il donc, ce M. Philippon? Un homme d'affaires! un honnête homme!... Ah çà! il perd la tête; je ne l'ai jamais vu aussi vif. Mais il est bien étonnant qu'on se permette de demander une jeune personne en mariage, et qu'on n'y tienne pas plus que cela!

SCÈNE XII.

JULIETTE, URSULE.

URSULE.

Eh bien! qu'est-il arrivé?

JULIETTE.

C'est déjà fini : le mariage est rompu; quand je me mêle de quelque chose...

URSULE.

Il a dû être désolé?

JULIETTE.

Pas trop, parce qu'il y a des nouvelles que nous ne savions pas. D'abord, M. Auguste est son intime, et l'avait chargé de demander en mariage ma sœur Malvina.

URSULE, vivement.

Il se pourrait?

JULIETTE.

J'étais bien sûre que cela vous étonnerait. Oui, madame, elle sera mariée la première; son système de mélancolie lui a réussi. C'est fini, dès demain je ne ris plus.

URSULE.

Et Léon?

JULIETTE.

Oh ! c'est bien autre chose, et vous ne vous douteriez jamais... il est amoureux.

URSULE, avec émotion, mais froidement.

Ah ! il vous a avoué.....

JULIETTE.

Oui, madame, et le plus amusant, c'est qu'il est amoureux de vous.

URSULE.

De moi ? quelle folie ! Vous voulez rire sans doute. Je ne crois pas aux passions subites, surtout à son âge.

JULIETTE.

Ah ! bien oui ; ça date de loin : c'est quand il était au collége, avant sa rhétorique.

URSULE.

Quel enfantillage ! j'espère que vous vous êtes moquée de lui ?

JULIETTE.

Je n'y ai pas manqué ; et pour l'achever, je lui ai raconté tout ce que vous aviez dit de lui : qu'il était gauche, sans usage, qu'il n'avait pas d'esprit...

URSULE.

Comment ! vous vous seriez permis....

JULIETTE.

Oui, madame ; c'était un service à lui rendre, et je ne lui ai pas laissé ignorer l'antipathie et la haine que vous aviez pour lui.

URSULE.

Je vous demande qui vous avait priée de lui faire un tel aveu !

JULIETTE.

C'est que vingt fois je vous ai entendue parler ainsi ; et tout à l'heure encore...

URSULE.

J'ai pu, entre nous, dans votre intérêt, par amitié, dire de lui des choses qu'il était inutile d'aller lui répéter... Que va-t-il penser maintenant ?... car, c'est comme un fait exprès, vous, son tuteur, tout le monde semble s'entendre pour lui apprendre que je le déteste.

JULIETTE.

Puisque c'est vrai.

URSULE, avec impatience.

Certainement... c'est vrai, et dans ce moment, plus que je ne puis dire. Mais où est la nécessité de se faire des ennemis, d'exciter des haines ?... Apprenez, mademoiselle, que dans le monde, dans la société, on peut souvent se faire la guerre, mais on ne la déclare jamais.

JULIETTE.

Si vous allez me parler politique...

URSULE.

Non, mademoiselle ; il ne s'agit pas de cela ; mais vous êtes cause que ce jeune homme va me prendre en aversion.

JULIETTE.

C'est ce qu'il peut faire de mieux ; et si j'étais à sa place... Ah ! mon Dieu, il doit être quatre heures.

AIR : Amis, voici la riante semaine. (*Le Carnaval.*)

Et ma toilette ici qui me réclame !
Il faut une heure au moins pour l'achever ;
Celui de qui je dois être la femme
Est quelque part... il n'est plus qu'à trouver.
J'ignore, hélas ! tant je suis peu coquette,
Quand à mes yeux s'offrira ce mari...
Mais chaque jour je soigne ma toilette,
En me disant : « C'est peut-être aujourd'hui. »

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

URSULE, *seule.*

C'est une chose inconcevable ! et l'on ne s'imagine pas à quel point les jeunes personnes sont inconséquentes ! Vous verrez ce dont elle sera cause ! Pour dissuader M. Léon, je vais être obligée de lui dire moi-même que je ne le hais pas ; et avouer à un jeune homme qu'on ne le hait pas, je vous demande ce que cela signifie ? Autant lui dire : Monsieur, je vous... Et pour me justifier d'une fausseté, je vais peut-être commettre un mensonge ; car vraiment je n'en suis pas sûre... Et s'il abusait d'un pareil aveu ? s'il en réclamait le prix ? L'a-t-il mérité ? N'a-t-il pas lui-même bien des torts ? M'aimer depuis si longtemps, sans en rien dire, et aller le confier à cette petite fille ! Me compromettre ainsi ! c'est impardonnable !... Mais lui laisser croire que je le hais ! que j'ai voulu lui nuire ! ah ! je n'en ai pas le courage ! et quoi qu'il m'en coûte... Le voici ; allons, faisons-lui cet aveu.

SCÈNE XIV.

URSULE, LÉON, *entrant par le fond.*

LÉON.

Je viens, madame, vous faire mes adieux.

URSULE.

Quoi ! vous partez ?

LÉON.

Mon tuteur m'emmène à l'instant même à Paris pour une affaire importante. Je voulais m'éloigner sans vous revoir ; mais je vous ai entendu accuser d'une trahison à laquelle je ne puis ajouter foi, surtout après la manière dont vous m'avez accueilli ce matin ; et je viens vous demander à vous-même de démentir de pareilles calomnies.

URSULE.

Quelles sont-elles ?

LÉON.

Je n'ignore point combien je vous suis indifférent; depuis longtemps je n'ai plus de droits à votre amitié; mais en quoi aurais-je mérité votre haine ?

URSULE, à part.

Nous y voilà !

LÉON.

Est-il vrai que vous ayez fait rompre un mariage qu'à mon insu on projetait pour moi ?

URSULE.

Oui, monsieur.

LÉON.

Quoi ! vous ne le niez pas ?

URSULE.

Léon, je vous ai dit la vérité; mais vous ne pouvez connaître les motifs qui me faisaient agir.

LÉON.

Parlez.

URSULE.

Plus tard je vous les dirai, je vous le promets, ce soir, demain; en attendant, ne partez pas, restez encore, je vous en prie.

LÉON.

Je ne le puis, madame.

URSULE.

Quelle affaire si importante vous rappelle à Paris ?

LÉON.

Deux mots expliqueront le changement survenu dans ma situation : depuis quelques moments je ne suis pas plus heureux, mais je suis plus riche.

URSULE.

Que dites-vous ?

LÉON.

Jusqu'ici, grâce aux bontés de mon tuteur, je ne m'étais pas aperçu de mon manque de fortune ; d'aujourd'hui seulement j'ai vu à quels dédains, à quelles humiliations il m'exposait ! J'ai vu qu'il n'y avait pour moi ni amour, ni amitié à espérer, et je voulais fuir à jamais un monde qui me repoussait, lorsque M. Philippon est venu me retenir, me consoler. « Tu n'as besoin de personne, m'a-t-il dit : tu « as maintenant cent mille écus qui t'appartiennent : avec « cela, maintenant, toutes les femmes vont t'adorer ! »

URSULE, à part.

Grands dieux ! qu'allais-je faire ?

LÉON.

Il paraît qu'un parent éloigné m'a laissé cette fortune, qui me revient comme à son seul héritier ; c'est du moins ce que nous a annoncé un homme d'affaires qui arrivait de Paris, et nous y retournons à l'instant.

URSULE, très-émue.

C'est bien... il suffit... je ne vous retiens plus.

LÉON.

Et cependant, madame, vous aviez daigné me promettre...

URSULE.

Non, monsieur ; depuis, j'ai réfléchi... ce serait une explication inutile, à laquelle vous auriez raison de ne pas croire, et je n'aurais que la honte d'avoir voulu vous persuader.

LÉON.

Mais, tout à l'heure, madame, vous vouliez me dire...

URSULE.

Je ne le puis plus... Partez, monsieur... oubliez-moi ; et puissiez-vous trouver dans la richesse qui vous arrive tout le bonheur que vous méritez !

LÉON.

Quoi! madame, ce sont là vos derniers adieux?

URSULE.

Oui, monsieur.

LÉON, s'éloignant.

Ah! tout est fini pour moi!

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE XV.

URSULE, seule.

Que je suis malheureuse! A-t-on jamais vu une fortune arriver plus mal à propos?... Ils ont tellement répété que je le détestais, que c'est maintenant une chose convenue, établie... Et j'irais lui dire que je l'aime, au moment où il devient riche; surtout avec les idées que lui a données ce M. Philippon, qui maintenant ne peut pas me souffrir!... Un honnête homme, je ne dis pas non, mais un vieux professeur qui ne sait que le grec, et qui n'entend rien aux femmes.

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant. (ROMAGNÉSI.)

Oui, pourra-t-il croire jamais
Qu'on aime encor ceux qu'on déteste?
Je le vois trop... ce coup funeste
Va renverser tous mes projets.
Comment croirait-il que je l'aime?
Comment le prouver désormais?
Ah! quel bonheur si je pouvais
Aujourd'hui le perdre moi-même...
Afin de le sauver après!

Oui, cette fortune est un obstacle invincible, et tant qu'elle existera... Quelle idée! si je pouvais le ruiner!... J'espère qu'après cela il ne doutera plus de ma tendresse. Est-ce lui?... non, c'est Juliette.

SCÈNE XVI.

URSULE, JULIETTE.

JULIETTE.

Madame! madame! voici bien d'autres nouvelles! il n'est question que de cela au château : Léon vient de faire un héritage.

URSULE.

Eh! mon Dieu, croyez-vous que je ne le sache pas?

JULIETTE.

C'est qu'il hérite de trois ou quatre cent mille francs!

URSULE, *avec impatience.*

Eh bien! après?

JULIETTE.

Après, après... c'est que cela change bien les choses! On ne pouvait lui reprocher que son manque de fortune, car, excepté cela, Léon est très-gentil; c'est un charmant cavalier; et vous avez beau dire, je n'ai jamais partagé vos préventions contre lui.

URSULE.

Eh bien! par exemple! ne voulez-vous pas l'épouser?

JULIETTE.

Pourquoi pas, puisqu'il en était question? Mais c'est qu'il y a déjà des obstacles : on dit que M. de Clairval, le maître du château, va lui donner sa fille.

URSULE.

Il se pourrait?

JULIETTE.

Et ce n'est pas bien à lui, ce n'est pas délicat, parce qu'enfin mes parents avaient des vues antérieures; et puis, il y a encore ma sœur Malvina qui me donne des inquiétudes... Certainement, elle aurait épousé M. Auguste, mais

elle ne l'aime pas beaucoup; et maintenant, à cause des nouvelles idées... vous comprenez : elle pourrait revenir.

URSULE, à part.

Allons, elles veulent toutes l'épouser à présent!

JULIETTE.

Mais si vous êtes assez bonne pour me seconder, je crois qu'on peut faire manquer tous ces mariages-là.

URSULE, vivement.

Vraiment? Eh! mon Dieu, ma chère amie, je serais charmée de vous rendre service; mais par quels moyens? Je suis si peu au fait de tout ce qui arrive!

JULIETTE.

Oh! je vais vous donner des détails; vous sentez bien que je me suis informée. D'abord, c'est un vieux baron, M. de Saint-Clair...

URSULE.

Que dites-vous? le baron de Saint-Clair? celui qui vient de mourir?

JULIETTE.

Oui, madame; c'est lui qui donne toute sa fortune à Léon, c'est-à-dire il la lui donne... c'est malgré lui, et sans le vouloir : il en avait disposé par testament en faveur d'une autre personne; mais cette personne, qu'on ne nomme pas, et qui même ne veut pas être nommée, renonce généreusement à la succession : alors cette fortune revient à Léon, qui, quoique arrière-cousin, se trouve, dit-on, le seul héritier, et alors...

URSULE.

Ah! que je suis heureuse!

JULIETTE.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

URSULE.

Rassurez-vous, je ferai manquer le mariage.

JULIETTE.

Il se pourrait? Dieu! que vous êtes bonne!

URSULE.

Non, pas tant que vous croyez. Mais comment savez-vous tout cela?

JULIETTE.

Par M. Derfort, un notaire.

URSULE.

Mon homme d'affaires.

JULIETTE.

Il arrive de Paris pour annoncer cette bonne nouvelle; et Léon va se trouver maître de toute la fortune, dès que la renonciation sera signée.

URSULE, *à part*.

Grâce au ciel, elle ne l'est pas encore.

(*Se mettant à la table à droite, et écrivant.*)

JULIETTE.

Que faites-vous donc?

URSULE.

C'est l'affaire d'un instant. (*Écrivant.*) Tenez, ma chère amie, ayez la bonté de porter ceci à M. Derfort, le notaire; je pense que cela suffira.

JULIETTE.

Quoi! madame, vous croyez que ce papier empêchera le mariage de mademoiselle de Clairval?

URSULE.

Oui, certes.

JULIETTE.

Oh! que je suis contente! Tenez, voici M. Philippon, je vous laisse avec lui, et je reviens à l'instant.

(*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE XVII.

URSULE, PHILIPPON, entrant par la porte à droite.

URSULE, à part.

Oh, mon Dieu! qu'a donc M. Philippon, et d'où vient cet air sombre et rêveur?

PHILIPPON, voulant se retirer.

Votre serviteur, madame!

URSULE.

Eh quoi! vous me fuyez?

PHILIPPON.

Oui, madame; car moi, je suis franc et loyal, et quand j'ai à me plaindre des gens, quand je n'ai plus d'amitié pour eux, je le dis à eux-mêmes, et ne cherche point en secret à les desservir; je ne sais pas si je me fais comprendre.

URSULE.

Parfaitement; mais je ne pense pas que, quant à présent du moins, vous ayez contre moi de nouveaux sujets de plainte.

PHILIPPON.

Si, madame, et je ne vous le pardonnerai jamais. Malgré la fortune qui lui sourit, malgré l'héritage qu'il vient de faire, Léon est le plus malheureux des hommes... je voulais le marier à mademoiselle de Clairval, tout le monde y consentait; lui seul refuse; cela lui est impossible.

URSULE.

Pour quelle raison?

PHILIPPON.

Vous me le demandez!... Pour vous, madame! pour vous seule, qui êtes cause de tous ses chagrins.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Malgré vos torts dont il convient lui-même,

Son cœur ne rêve et ne pense qu'à vous;
C'est toujours vous, c'est vous seule qu'il aime;
(Ursule fait un mouvement de joie.)
Et je ne puis maîtriser mon courroux,
Lorsque je vois qu'un fol amour l'enflamme,
Lorsque je vois les maux qu'il doit souffrir;
Et de fureur ce qui me fait frémir...

URSULE.

Qu'est-ce donc?

PHILIPPON, indigné.

C'est qu'en m'écoutant, madame,
Vous avez l'air d'y prendre encor plaisir;
Oui, je le vois, en m'écoutant, madame,
Vous avez l'air d'y prendre encor plaisir.

URSULE.

Moi, monsieur? en tout cas, vous ne pouvez pas dire qu'il y ait séduction de ma part.

PHILIPPON.

Non, certes; mais patience, il finira par se guérir de son aveuglement. Moi, d'abord, je ne vous prends pas en traître, je vous préviens que je lui dirai de vous tout le mal possible; et je ferai si bien qu'avant peu, je l'espère, Léon en aimera une autre; il est riche, il l'épousera.

URSULE.

Il l'épousera... si je veux!

PHILIPPON.

Comment! si vous voulez?

URSULE.

Oui, cela dépend de moi; et quant à cette fortune dont vous parlez, il ne la possédera peut-être pas longtemps.

PHILIPPON.

Et qui pourrait la lui enlever?

URSULE.

Moi, monsieur.

PHILIPPON.

Vous voulez plaisanter?

URSULE.

Du tout, je parle sérieusement.

PHILIPPON.

S'il était vrai... si vous osiez... je ne sais, dans ma fureur...

URSULE.

Calmez-vous, vous le verrez; et loin d'être furieux, vous serez ravi, enchanté! et lui aussi; c'est moi qui vous en préviens.

PHILIPPON.

Eh bien! par exemple...

URSULE.

Tenez, le voici.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; LÉON, venant par la droite.

LÉON, à Philippon.

Je vous cherchais, mon ami; partons.

PHILIPPON, le regardant.

Qu'as-tu donc, et d'où vient ce trouble?

LÉON.

Nous nous étions flattés trop tôt... Mais le ciel m'es témoin que la perte de mes espérances n'est pas le coup le plus difficile à supporter!

PHILIPPON.

Que dis-tu? Comment! cet héritage...

LÉON.

Il ne faut plus y penser, je n'y ai pas de droits; lisez plutôt cette lettre que M. Derfort vient de me confier. (Pendant

que Philippon lit.) Vous voyez que tout appartient à madame.

PHILIPPON.

Qu'ai-je vu! Ce matin, cependant, elle avait eu la générosité d'y renoncer.

LÉON.

Il est vrai, mais madame a changé d'avis quand elle a su que c'était moi.

PHILIPPON.

Alors, c'est fini. Cela n'est plus de la haine : c'est une guerre à mort! Quoi! madame, vous n'êtes point satisfaite? il vous faut encore la ruine totale de ce malheureux jeune homme! (A Léon.) J'espère qu'à présent, du moins, tu ne vas plus l'aimer?

LÉON.

J'y tâcherai, c'est tout ce que je peux vous promettre. Partons, rien ne peut plus me retenir.

(Ils vont pour sortir.)

URSULE, doucement.

Léon!

(Léon revient vivement sur ses pas.)

PHILIPPON.

Eh bien! où vas-tu donc?

LÉON.

Vous voyez bien qu'elle m'appelle.

PHILIPPON, le retenant.

Ce n'est pas vrai.

URSULE, à Léon.

Quoi! malgré tout le mal que je vous ai fait, vous ne pouvez encore me haïr? Je n'eusse osé l'exiger, mais je vous en remercie. Je suis fière d'inspirer un tel amour!

PHILIPPON.

Eh bien! alors, pourquoi lui enlever cet héritage?

URSULE.

Pourquoi? pour le lui donner.

LÉON.

Que dites-vous?

URSULE.

Je ne voulais épouser qu'un homme sans fortune : vous voyez bien, monsieur, qu'il a fallu d'abord vous ruiner, et ce n'est pas sans peine.

LÉON, à ses genoux.

Ah! je suis trop heureux!

PHILIPPON, s'inclinant.

Madame, ce n'est pas à lui, c'est à moi de tomber à vos genoux!

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Avec respect c'est moi qui me prosterne;
Vous l'épousez, quel bonheur pour nous deux!
Dans l'histoire ancienne ou moderne
Je n'ai pas vu de traits plus généreux.

URSULE.

Vous n'avez plus dessein, j'en suis certaine,
De me haïr...

PHILIPPON.

Qui moi?... je crois que si,
Et pour un rien j'aurais pour vous la haine
Que vous aviez tout à l'heure pour lui.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; JULIETTE, MALVINA.

JULIETTE.

Qu'est-ce que je vois là?

PHILIPPON.

Léon, mon pupille, qui fait un bien plus beau mariage que je n'eusse osé l'espérer : il épouse madame.

JULIETTE.

Eh bien! par exemple! et ce dont nous étions convenues?

URSULE.

J'ai tenu ma parole : je vous ai promis qu'il n'épouserait pas votre sœur.

MALVINA.

Fi! mademoiselle, c'est très-vilain! Je vois maintenant pourquoi vous me disiez tant de bien de M. Auguste.

JULIETTE.

Moi, je vois pourquoi madame nous disait tant de mal de M. Léon.

PHILIPPON.

Et moi, je n'ai rien vu; est-ce étonnant! Je ne me suis pas un seul instant douté de tout cela!

URSULE.

Je le crois bien; aussi, écoutez votre horoscope, et tâchez de vous y résigner : Vous serez toute votre vie un savant professeur, un parfait honnête homme, mais vous ne comprendrez jamais rien ni à l'amour, ni à *la haine d'une femme*.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. ADAM.

LÉON, à Ursule.

Soyez mon guide et mon amie,
Par vous-même je viens de voir
Que bien souvent dans cette vie
Le silence était un devoir.
Employé qu'on met en vacance,
Pauvre époux dont on prend le bien,
Jeune amant que l'on récompense,
Ne dites rien,
Soyez prudents, ne dites rien.

MALVINA.

Si vous voulez que l'on vous aime,
Mari, soyez docile et doux,
Parlez de votre amour extrême;
Mais, sur le reste, taisez-vous.
En hymen, souvent le silence
Vaut le plus aimable entretien;
Et quand il s'agit de dépense,
Ne dites rien,
Payez, messieurs, ne dites rien.

JULIETTE.

Dans le monde, où, par l'apparence,
Souvent, hélas! on est séduit,
J'ai vu des banquiers d'importance
Qu'on prenait pour des gens d'esprit.
Oui, messieurs, cet heureux mensonge
S'accrédite, grâce au maintien,
Mais pour que l'erreur se prolonge,
Ne dites rien,
Observez-vous, ne dites rien.

PHILIPPON.

Auteurs, qui voulez au Parnasse
Briller au nombre des élus,
Pour avoir la première place,
Pour voir vos rivaux confondus,
Pour que des plumes indiscrètes
Ne puissent trouver le moyen
De critiquer ce que vous faites,
Ne faites rien,
Auteurs prudents, ne faites rien.

URSULE, au public.

Si cette esquisse a su vous plaire,
Parlez-en... soyez indiscrets;
Mais quand ce soir, je viens de faire
L'humble aveu de tous mes secrets...
S'ils ont mérité votre blâme,

S'ils vous ont déplu... songez bien
Que c'est le secret d'une femme,
N'en dites rien,
A vos amis n'en dites rien !



VATEL

OU

LE PETIT-FILS D'UN GRAND HOMME

COMÉDIE - VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MAZÈRES.

THÉATRE DE S. A. R. MADAME. — 18 janvier 1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VATEL, maître-d'hôtel	MM. BERNARD-LÉON.
CÉSAR VATEL, son fils	LEGRAND.
CANIVET, intendant	GABRIEL.
LARIDON, cuisinier	ÉMILIEN.
MANETTE, cuisinière.	Mme DORMEUIL.

UN DOMESTIQUE. — CUISINIERS et MARMITONS.

A Paris.



VATEL

OU

LE PETIT-FILS D'UN GRAND HOMME

L'intérieur du laboratoire de Vatel. — Par la porte du fond, on voit l'escalier qui conduit aux cuisines ; à la droite de l'acteur, les fourneaux, garnis de tout ce qui est nécessaire à la cuisine ; du même côté, la porte qui conduit au dehors ; à la gauche de l'acteur, et sur le premier plan, une porte qui conduit au cabinet de Vatel ; et sur l'autre plan, la porte qui conduit dans l'intérieur des appartements.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR, MANETTE.

CÉSAR.

Entrez, mademoiselle, entrez ; n'ayez pas peur : mon père n'y est pas.

MANETTE.

En êtes-vous bien sûr, monsieur César ?

CÉSAR.

Certainement ; d'ailleurs, je suis ici chez moi, c'est mon cabinet de travail ; voilà mes ustensiles, mes livres et mes casseroles.

MANETTE.

Il est si méchant, votre père!

CÉSAR.

Méchant? non, il n'est point méchant, papa; mais il est fier.

MANETTE.

Et pourquoi est-il fier?

CÉSAR.

Manette, vous me demandez pourquoi; parce qu'il s'appelle Vatel.

MANETTE.

C'est drôle; car enfin, vous qui m'aimez, et qui n'êtes pas vaniteux, vous vous appelez aussi Vatel.

CÉSAR.

Oui, César Vatel, du nom de notre illustre aïeul.

MANETTE.

Ah çà! mais, qu'est-ce que c'était donc que cet aïeul?

CÉSAR.

Ah! c'était un malin, celui-là, un cuisinier de grande maison, qui a eu le bonheur de mourir la même année que M. de Turenne!... Ç'a été une désolation dans toute la France. Mais, comme dit mon père, en ôtant son bonnet de coton : « Il n'y a rien à dire, il est mort au champ d'honneur. »

MANETTE.

Au champ d'honneur!

CÉSAR.

Oui. Son champ d'honneur à lui... la cuisine! Un beau jour, le jour d'un grand dîner, comme aujourd'hui, la marée n'arrivait pas. Grand-papa Vatel s'est mis en colère; il s'est cru déshonoré, comme si l'honneur tenait à quelques saumons de plus ou de moins, il a pris son épée, il n'a fait ni une ni deux... et v'lan dans le cœur!

MANETTE.

Eh bien ?...

CÉSAR.

Eh bien, il est mort ! et la marée est arrivée tout de suite après : voilà ce qu'il y a gagné ! C'est une histoire bien connue, madame de Sévigné en parle. Je parie, Manette, que vous allez aussi me demander ce que c'était que madame de Sévigné ?

MANETTE.

Ma foi, je n'en sais rien.

CÉSAR.

Au fait, vous qui n'êtes qu'une petite cuisinière, vous ne pouvez pas connaître... Manette, madame de Sévigné était une maîtresse femme, une gaillarde qui écrivait des lettres toute la journée.

MANETTE.

Voyez-vous ça !

CÉSAR.

Oui, mais des lettres un peu soignées, et puis des tas de lettres... douze volumes.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. da.)

Mon pèr' me l'a dit.

MANETTE.

C'est unique.

CÉSAR.

Y en avait pour tous ses amis.

MANETTE.

Ç'aurait fait un' fameus' pratique
Pour la p'tit' poste de Paris.

CÉSAR.

Sur rien ell' faisait des histoires.

MANETTE.

C'est pas malin ! j' connaissons ça;

C'est comme nous autr's, dans nos mémoires :
J'en mettons toujours plus qu'y en a.

CÉSAR.

Enfin, Manette, voilà ce que c'était que madame de Sévigné et Vatel. Ce sont ces gens-là qui ont honoré le siècle de Louis XIV, ce siècle dont mon père parle toujours, car il est savant, mon père, il a fait des études.

MANETTE.

Vraiment ?

CÉSAR.

Oui, mais je crois qu'il aurait mieux fait d'être ignorant ; il se porterait mieux, et il n'aurait pas la tête détraquée ; car, je ne vous le cache pas, Manette, mon père a vraiment la tête détraquée.

MANETTE.

Il y a des moments où je le crois.

CÉSAR.

Quand une fois il s'est lancé dans ses grandes phrases, il n'y a plus moyen de l'arrêter ! Il ne parle que par comparaisons ; il cite à chaque instant les Grecs et les Romains ; il mêle la littérature à la cuisine ; il fait de tout cela une macédoine à laquelle je ne comprends rien. Encore s'il était père, et s'il se laissait attendrir par mes prières ! Mais non !... Manette, nous ne serons jamais mari et femme.

MANETTE.

Qu'importe, pourvu que vous m'aimiez !

CÉSAR.

Dieu ! si je vous aime ! je ne pense qu'à vous : hier, j'en ai manqué un marengo et roussi une béchamelle. Voilà-t-il une preuve ?

MANETTE.

Qu'est-ce qu'il peut me reprocher, votre père ?

CÉSAR.

Tu n'es qu'une cuisinière bourgeoise, domestique du

caissier de Son Excellence, qui demeure au quatrième; et lui, Vatel, maître-d'hôtel d'un ambassadeur, ne veut pas déroger... Dieu ! qu'est-ce que j'entends? C'est mon père qui entre dans son laboratoire. Je me sauve.

MANETTE.

S'il me trouvait ici !

CÉSAR.

Dis que tu viens le consulter, ça flattera son amour-propre. Pour ce qui est de l'amour-propre, il en a à revendre, et il en met à toutes sauces.

(Il se sauve.)

SCÈNE II.

VATEL, MANETTE.

VATEL, entrant d'un air sombre et rêveur.

Mon dîner ne me sort pas de la tête... il est là... il y est. (A Manette.) Qu'est-ce que vous faites ici?

MANETTE.

Monsieur Vatel, c'est que mon bourgeois a aujourd'hui quelques amis, et je venais vous consulter.

VATEL.

Me consulter! je n'ai jamais refusé mes conseils. A quoi servirait l'instruction, si nous ne la répandions pas dans les basses classes de la société? Que voulez-vous?

MANETTE.

Je voudrais faire des côtelettes à la minute.

VATEL, allant prendre une brochure.

Des côtelettes à la minute! tenez, Manette, étudiez d'abord mon discours préliminaire sur les filets de mouton, page trente-deux, filets sautés, filets piqués, filets marinés. Lisez tout haut. (Voyant qu'elle hésite.) Est-ce que vous ne savez pas lire, Manette?

MANETTE.

Non, monsieur.

VATEL.

Elle ne sait pas lire!... Il y a pourtant des gens qui font la cuisine, et qui ne savent pas lire! et pourquoi? c'est qu'il est encore, dans Paris même, des personnes qui regardent la cuisine comme un métier. Je l'ai dit cent fois à monsieur le comte : tant qu'on ne l'apprendra point par principes, tant qu'il n'y aura point de conservatoire, la France ne pourra pas former de jeunes cuisiniers. Il faut qu'elle y renonce. (Otant le livre des mains de Manette.) Rendez-moi ce livre, vous ne me comprendriez pas.

MANETTE.

Au fait, si c'est écrit comme ce que vous venez de dire, ça se pourrait bien.

(Elle va pour sortir.)

VATEL, la retenant.

Un instant, Manette! passons à un autre article. Parlez-moi franchement : vous veniez ici pour voir mon fils?

MANETTE.

Monsieur Vatel!...

VATEL.

Écoutez-moi, Manette. Je pourrais me laisser aller à quelques accès de colère qui m'échaufferaient le sang et me feraient manquer mon dîner, j'aime mieux vous parler le langage de la raison et du sentiment. Manette, c'est un père qui vous en supplie, ne détournez pas César de ses études, de ses travaux domestiques. Je le regardais hier, s'essayant sur un suprême... il a de la verve, du style, du génie, il peut aller... plus loin que moi. Mais que deviendra-t-il, hélas! si l'amour anéantit toutes ses facultés intellectuelles?

MANETTE.

Intellectuelles! Et pour qui me prenez-vous? Apprenez que, si M. César me recherche, c'est pour le mariage.

VATEL.

C'est justement ce qui me désespère. César est du sang des Vatel ; mais il en est le reste, nous sommes fils et petit-fils de cordons bleus. Tu me diras, peut-être, que c'est le hasard qui fixe les rangs : je ne dis pas le contraire ; mais enfin pourquoi le hasard m'a-t-il donné une position sociale si élevée ?

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Hélas ! les destins t'ont placée
Chez un bourgeois, c'est un malheur.
Moi, j'occupe un rez-de-chaussée
Dans l'hôtel de l'ambassadeur.
Ce mot doit suffire, je pense ;
Toi, qui demeures presque aux cieux,
Tu dois savoir, entre nous deux
Combien ils ont mis de distance.

MANETTE.

Hélas, oui !

VATEL.

Elle est attendrie ! oui, tu es attendrie ! Eh bien ! alors, Manette, fais-moi le plaisir de t'en aller.

MANETTE.

Mais, monsieur Vatel...

VATEL.

Laisse-moi, te dis-je. Je tiens mon second service... il vient de me venir : le soufflé à la diplomate, à gauche, et le pannequet à l'angle droit. Va-t'en, va-t'en ! Quand je suis dans l'inspiration, il faut me laisser à moi-même. Ne vois-tu pas le dieu qui m'agite ?

MANETTE, à part.

Ah çà ! quand il est dans cet état-là, il doit renverser toutes les casseroles. (Haut.) Voilà-t-il pas bien de l'embarras pour un mauvais dîner ! Je vais mettre mon pot-au-feu...

(Elle sort.)

VATEL.

Son pot-au-feu ! une expression comme celle-là me fait bouillir... de colère ! Ignoble pot-au-feu !

SCÈNE III.

VATEL seul.

Ma tête est brûlante, brûlante comme mes fourneaux : un dîner de soixante couverts, un dîner diplomatique ! Vatel, il y va de ta gloire ! des diplomates, ça s'y connaît.

AIR de *Marianne*. (DALAYRAC.)

Je sens toute mon importance,
Et je suis fier de mon talent,
Surtout quand je vois l'influence
Que les dîners ont à présent.
A qui la gloire ?
J'aime à le croire,
Au cuisinier
Qui sait bien son métier.
Un bon dîner
Peut nous donner
Beaucoup d'esprit,
Ou beaucoup de crédit.
Le dîner gouverne à la ronde;
Partout ses droits sont reconnus :
Et la fourchette de Comus
Est le sceptre du monde.

Au dernier dîner de l'ambassadeur d'Angleterre, on a parlé d'un mets autrefois en vogue, et dont la recette est perdue depuis soixante ans, le *pudding à la chipolata* : ces messieurs ont ouvert un concours et proposé un prix à celui qui serait assez heureux pour retrouver ce secret; mais je ne sais comment vaincre la difficulté ; car enfin raisonnons : le pudding est d'origine anglaise, et la chipolata d'origine italienne ; et pour fondre ces deux caractères,

pour que la transition ne soit pas trop brusque, pour que la liaison ne soit pas heurtée... j'en approche; mais je n'y suis pas encore; c'est ça, et ça n'est pas ça. Mais si je ne peux risquer le pudding, tâchons aujourd'hui de nous surpasser nous-même. Mon premier service est bien, je suis content du style, c'est sévère; mais il y a du grandiose, un grandiose qui convient à la circonstance. (Rêvant.) Si je remplaçais ma truite à la génoise par un brochet à l'indienne? Non, ne changeons rien, le premier jet est le meilleur; et si j'ai un défaut, c'est de vouloir toujours corriger. C'est fini, je n'y touche plus. Voyons maintenant mon second service.

(Il s'assied auprès du fourneau, et compose.)

AIR : Je meurs d'amour, belle comtesse. (*Jeannot et Colin.*)

(Il écrit.)

Poularde, ortolans, bécassine...
(Cherchant.)
Bécassine,
Rosbif d'agneau près d'un jambon rôti,
Faisans truffés et galantine,
Timbale de macaroni.
Bien, jusqu'ici!
Puis de Nérac une terrine;
C'est fort bien. Galantine
Et terrine;
Et puis, par un heureux mélange,
Croque-en-bouche au café, crême de chocolat,
Un poupelain en regard d'un baba.
Une charlotte russe, et puis... ce n'est pas ça,
Une charlotte russe, un miroton d'orange.
(Avec joie.)
Le poup'lain répond au baba,
Et la charlotte russe au miroton d'orange.
Ah! c'est superbe! c'est charmant!
C'est un chef-d'œuvre assurément.

Il ne s'agit plus maintenant que de l'exécution... Holà quelqu'un. Laridon, Laridon!

LARIDON.

Monsieur?

VATEL.

Appelez messieurs les marmitons; et que toute la cuisine monte à l'office.

(Laridon va à l'escalier qui conduit aux cuisines, il appelle les marmitons qui montent aussitôt.)

SCÈNE IV.

VATEL, CÉSAR, LARIDON, MARMITONS.

(Tous les marmitons en entrant se rangent sur deux lignes à droite et à gauche du théâtre ; César est à la tête de la ligne à gauche. Laridon à la tête de la ligne à droite.)

VATEL.

Messieurs, chefs, sous-chefs, aides, marmitons, tournebroches et gâte-sauces, vous avez travaillé hier toute la journée, vous avez passé la nuit sur vos fourneaux. Je veux bien maintenant vous dire pourquoi : Monsieur l'ambassadeur donne aujourd'hui un grand dîner, un repas de soixante couverts. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage, chacun fera son devoir. Monseigneur y compte, et moi aussi.

CÉSAR.

C'est convenu.

VATEL.

Silence, mon fils! le premier sous-chef veillera aux entrées; vous, Laridon, vous ne quitterez point la broche; quant à César, à dater d'aujourd'hui, il passera aux gratins, et je lui confie une inspection générale.

CÉSAR.

Quelle faveur !

VATEL.

Tâche de t'en rendre digne. Quant à moi, messieurs, je

ne me place nulle part ; mais je serai partout, et vous me verrez toujours au feu. (Donnant un papier à Laridon.) Voici votre partie. (A César.) Mon fils, voici la vôtre.

LARIDON.

Monsieur Vatel...

VATEL, le regardant.

Qu'est-ce ?

LARIDON.

Je vous demande bien pardon, monsieur Vatel, si j'ose vous dire quelque chose.

VATEL.

Parlez, monsieur ; je permets toutes les observations qui sont dans l'intérêt de l'art.

LARIDON.

Dans ma partie, au premier service, j'ai des grives et des foies gras en caisse ; ça fait deux caisses à côté l'une de l'autre.

VATEL.

C'est juste ; il y a pléonasme. Je vous remercie de la critique. Vous placerez, entre les deux, une escalope de lapereaux.

LARIDON.

Et en regard ?...

VATEL, rêvant.

En regard, un vol-au-vent de Macédoine. Voici un exemple, messieurs. Voilà un jeune homme qui raisonne, et qui se rend compte. Monsieur le chef, vous exécuterez mon plan à la lettre, et en même temps vous le ferez étudier à ces messieurs. J'entends que demain on m'en fasse une analyse.

CÉSAR.

Oui, papa, on s'y conformera.

VATEL.

César, je vous ai demandé du silence. Cette journée,

messieurs, doit mettre le comble à notre gloire. J'en conviens, chaque peuple a son plat national : l'Angleterre est depuis longtemps célèbre par son *rosbif;* l'Italie est la terre classique du *macaroni*, de temps immémorial; l'Allemagne s'est illustrée par sa *soupe à la bière*, qui, soit dit entre nous, ne vaut pas le diable; la Russie nous montre avec orgueil sa *charlotte;* l'Espagne elle-même a son *olla podrida*. Mais que sont toutes ces fades productions, comparées aux chefs-d'œuvre de l'école française?

CÉSAR.

Elles ne sont rien, mon père.

VATEL.

Mon fils, voilà la troisième fois que vous m'interrompez. Maintenant, messieurs, descendez à l'étude.

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; CANIVET.

CANIVET.

Arrêtez, messieurs!

VATEL.

Eh mais! que nous veut monsieur Canivet, l'intendant de Son Excellence?

CANIVET.

Je viens vous prévenir, messieurs, que je n'ai parlé ni à monsieur Vatel, ni à monseigneur du désordre d'hier; mais si aujourd'hui le service ne se faisait pas mieux...

VATEL.

Que dites-vous?

CANIVET.

Je ne veux dénoncer personne; mais hier on a roussi une béchamelle et manqué un marengo.

VATEL.

Et je n'en ai pas été instruit !... Vous avez eu tort, monsieur Canivet. Sans la discipline, il n'y a pas moyen d'administrer, et je dois commencer la journée par un acte de sévérité. Vous l'avez entendu, messieurs : on a manqué un poulet à la marengo...

CÉSAR, *à part.*

Gare la bombe !

VATEL.

De plus, une béchamelle a été roussie. Personne ne répond ; cette béchamelle s'est-elle roussie toute seule ? J'atteste que le coupable ne restera pas une heure de plus dans les cuisines de Son Excellence.

CANIVET.

Que dites-vous ?

VATEL.

Je vous prie de le nommer, et à l'instant même...

CANIVET.

C'est impossible ; et quand vous saurez qu'il est dans votre propre famille...

CÉSAR.

Monsieur Canivet, les affaires de famille ne vous regardent pas.

VATEL.

Mon fils !...

CÉSAR.

De quoi se mêle-t-il ?

VATEL.

Quel soupçon !... serait-ce ?...

CANIVET.

Il n'est que trop vrai.

VATEL.

Mon fils est coupable ! malheureux père ! infortuné Bru-

tus ! N'importe, j'ai dit qu'il fallait un exemple. (Aux marmitons.) Sortez.

LARIDON, s'approchant, et d'un ton suppliant.

Monsieur Vatel...

VATEL.

Sortez tous, et qu'on me laisse avec lui. (César veut se sauver.) César, je vous défends de sortir. Monsieur Canivet, restez.

(Tous les cuisiniers et marmitons défilent en silence.)

SCÈNE VI.

VATEL, CANIVET, CÉSAR.

VATEL.

Il est donc vrai, c'est toi, mon fils ?...

CÉSAR.

Eh bien ! oui, je ne dis pas non ; j'étais à l'ouvrage, j'ai entendu la voix de Manette, et j'ai tout oublié.

VATEL.

Quand je disais que cet amour-là lui ferait perdre son état !

CANIVET.

Mon cher Vatel, un peu d'indulgence.

VATEL.

Laissez-moi, monsieur Canivet. Vous ne savez pas ce que j'ai fait pour lui. Dès sa plus tendre enfance, il a sucé les principes et les morceaux les plus substantiels ! Pour les saines doctrines, je l'en ai nourri, je l'en ai farci ; je l'ai élevé à la brochette.

CÉSAR.

Mon père... pour qui me prenez-vous ?

VATEL.

Tais-toi ! oui, je le redis encore, je t'ai élevé à la bro-

chette. Et au lieu de me seconder dans mes importants travaux, au lieu de m'aider dans la recherche de ce *pudding à la chipolata,* de ce mets diplomatique qui m'absorbe depuis huit jours, tu ne penses qu'à ton amour, tu négliges tes études; tu aurais pu devenir un artiste, tu ne seras qu'un fricoteur.

CÉSAR.

Mon père!...

VATEL.

Eh!...

CÉSAR.

Je vous passe le mot, parce que vous êtes en colère; mais il ne faudrait pas recommencer.

VATEL.

Ah! tu me menaces, tu perds le respect; eh bien, je te chasse!

CANIVET.

Monsieur Vatel, y pensez-vous!...

VATEL.

Oui, monsieur, il faut un exemple. (A César.) Ote ton couteau, ton tablier, ton bonnet de coton. (César quitte chaque pièce, à mesure que son père le lui ordonne.) Dépose tes insignes. Je te dégrade; tu n'es plus officier de la maison de Son Excellence.

CÉSAR.

C'est dit. Maintenant, je suis mon bourgeois.

VATEL.

Vous le voyez, il ne rougit seulement pas, tandis qu'à sa place, nos aïeux, jadis....

CÉSAR.

Ah ben oui!... si vous croyez que je vais faire comme grand-papa Vatel!

VATEL.

Tu n'es qu'un mauvais sujet, un Joconde, un Lovelace!

Est-ce bien là mon sang? En vérité, monsieur Canivet, il y a des moments où j'ose soupçonner madame Vatel.

CÉSAR.

Mon père, si je ne vous respectais pas... Mais, puisque me voilà à la réforme et sans appointements, ne pourriez-vous pas me donner le bien de ma mère? je suis majeur.

VATEL.

Je te le donnerai, le bien de ta mère. Mange-le, chenapan, mange, puisque tu aimes mieux manger que de faire manger les autres. Adieu; tu m'as entendu?

CÉSAR.

Oui, mon père, je suis destitué.

VATEL.

Ah! mon cher monsieur Canivet! il me fera mourir de chagrin. Mais, oublions mes douleurs domestiques; avant que d'être père, je suis maître-d'hôtel. Venez, je vais vous communiquer mon plan.

(Ils entrent dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VII.

CÉSAR, seul.

Il est fou, mon père! et c'est bien heureux pour lui; car s'il n'était pas fou, il serait bête. Oh! oui, il le serait. Mais je l'aime, mon père, je le respecte, mais je ne respecte pas ses préjugés. Pourquoi veut-il qu'un cuisinier soit insensible?

AIR de Céline.

L'amour au foyer de la broche
Souvent alluma son flambeau;
Jadis, tranquille et sans reproche,
Je ne pensais qu'à mon fourneau;
Mais, quand, tout entier à l'ouvrage,
Des réchauds je bravais l'ardeur,

Le feu qui brûlait mon visage
A pénétré jusqu'à mon cœur.

SCÈNE VIII.

CÉSAR, MANETTE.

MANETTE.

Ah! vous voilà, monsieur César? J'ai une bonne nouvelle qui me fait bien de la peine.

CÉSAR.

Qu'est-ce donc?

MANETTE.

Mon bourgeois a changé d'idée; il va dîner en ville.

CÉSAR.

Chez un de ses amis?

MANETTE.

Non; chez un ami de sa femme.

CÉSAR.

C'est la même chose. Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait?

MANETTE.

Cela me fait, que je m'en vais être libre toute la soirée, et que si vous n'étiez pas retenu ici par votre père et par le repas de monsieur l'ambassadeur, j'aurais quelque chose à vous proposer.

CÉSAR.

N'est-ce que cela?... Je suis libre comme l'air.

MANETTE.

Que voulez-vous dire?

CÉSAR.

Que je viens d'être destitué à l'instant même: c'est comme un fait exprès. Moi, j'ai toujours eu du bonheur.

MANETTE.

Ah ! que je suis contente ! parce que je viens d'inviter deux ou trois de mes bonnes amies, Rose et Eulalie, que vous connaissez.

CÉSAR.

Eulalie en sera ?

MANETTE.

Et si vous voulez être des nôtres ?...

CÉSAR.

Je le veux bien.

MANETTE.

Ah ! mon Dieu, j'y pense maintenant, et je suis bien fâchée de vous avoir invité, parce que c'est moi qui ferai le dîner ; et vous qui êtes un élève de votre père, vous qui avez du talent, je n'oserai jamais...

CÉSAR.

Laissez donc ! Est-ce que vous croyez que je suis difficile ? J'aime mieux la cuisine bourgeoise que la cuisine paternelle.

MANETTE.

Dam' ! je ferai de mon mieux. Mais, dites-moi toujours ce que vous voudriez ?

CÉSAR.

Ce qu'il vous plaira.

MANETTE.

Non, monsieur ! Je veux savoir ce que vous aimez mieux.

CÉSAR.

Quelle bonté ! quelle douceur ! quelle femme j'aurais là ! Eh bien ! Manette... (A part.) Cette pauvre fille, il ne faut pas lui demander quelque chose de bien difficile. (Haut.) Un miroton, une blanquette : les premiers éléments.

MANETTE.

N'est-ce que cela ?

CÉSAR.

Sans doute. Vous sentez bien que je n'irai pas vous demander des coulis, des friteaux, des mets diplomatiques, et, comme dit mon père, des *puddings à la chipolata.*

MANETTE.

Comment dites-vous ?

CÉSAR.

Pudding à la chipolata. C'est un gâteau anglais-italien, que papa voudrait servir à son dîner de grands seigneurs. Mais il a beau chercher... absent.

MANETTE.

Eh bien ! je serai plus habile que lui ; je vous traiterai en grand seigneur, je vous en donnerai un.

CÉSAR.

Comment, Manette, vous savez ce que c'est ?

MANETTE.

Je me rappelle très-bien ce nom-là, pour n'avoir jamais pu le prononcer.

CÉSAR.

Pudding à la chipolata.

MANETTE.

Mais j'avais ma tante qui possédait la recette. C'est ce qui lui a valu d'être enlevée par un cuisinier anglais.

CÉSAR.

Diable ! s'il en est ainsi, ne dites ce secret-là à personne ! Je n'ai pas envie qu'on vous enlève avec la recette.

MANETTE.

Oh ! ne craignez rien, ça n'est pas difficile. Cependant, je ne pourrai guère le faire dans ma petite cuisine.

CÉSAR.

Pourquoi pas ici, sur un fourneau particulier ?

MANETTE.

D'autant plus qu'il y a là tout ce qu'il faut.

AIR : Dormez donc, mes chères amours. (Le Repos.)

Premier couplet.

Mais il me faut encore ici
Du rhum, du madère.

CÉSAR, lui donnant ce qu'elle demande.

En voici.

MANETTE.

Des raisins, du macaroni.

CÉSAR.

Le ciel ensemble nous destine
A fair' l'amour et la cuisine.
Dans notre hymen que d'heureux jours !

(Il prend un soufflet pendant que Manette travaille.)

En soufflant l' feu, j' pourrai toujours
Parler ainsi de nos amours.

MANETTE.

Soufflez, soufflez,
Ne parlez pas, soufflez toujours.

Deuxième couplet.

CÉSAR.

Quels beaux yeux et quel bras charmant !

MANETTE.

Cela prend figure, vraiment.

CÉSAR, lui prenant le bras.

Grâce à notre double talent,
Vivre ensembl' nous s'ra bien facile.

MANETTE.

Tenez-vous donc, restez tranquille.

CÉSAR.

Quand l'hymen charmera nos jours,
A quel moyen avoir recours,
Pour que rien n'éteign' nos amours ?

MANETTE.

Soufflez, soufflez,
Soufflez, monsieur, soufflez toujours.

Ensemble.

MANETTE.

Soufflez toujours.

CÉSAR.

Soufflons toujours.

UNE VOIX, en dehors.

Manette, Manette !...

MANETTE.

C'est Eulalie qui m'appelle pour mettre le couvert. Tenez, prenez ma place. Tournez de temps en temps, et puis laissez sur le feu... voilà comme faisait ma tante.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE IX.

CÉSAR, seul.

C'est drôle... c'est pourtant elle qui m'apprend... C'est comme une histoire que je lisais l'autre soir : *Sargines* ou *l'Élève de l'Amour*. L'amour ! c'est si bien inventé. D'abord ça embellit tout, même ce ragoût-là, qui sans cela n'aurait pas trop bonne mine. C'est noir en diable, et je ne sais pas où elle a été chercher des combinaisons comme celle-là. Mais enfin, puisqu'elle dit que c'est bon, j'ai confiance; et ça sera toujours comme ça dans notre ménage ; elle me fera avaler tout ce qu'elle voudra.

SCÈNE X.

CÉSAR, à droite à son fourneau ; VATEL et CANIVET, sortant de la chambre à gauche.

VATEL, tenant une casserole à la main.

Vous êtes donc content de mes dispositions ?

CANIVET.

C'est à merveille ; je ne crains pas de le dire, mon cher Vatel, ce dîner-là est ce que vous avez fait de mieux.

VATEL.

Mon cher monsieur Canivet, que vous me faites de joie en me parlant ainsi ! vrai, ça m'était nécessaire ; il faut bien que la gloire me dédommage un peu de mes chagrins domestiques. J'avais tellement besoin de me distraire, que moi-même je me suis mis à l'ouvrage, et voilà un plat que j'ai travaillé : c'est tout bonnement une capilotade de volaille ; mais la main du maître y a passé, et je vous prie de la faire placer devant monseigneur.

CANIVET.

Soyez tranquille... Vous croyez donc qu'on peut commencer le service ?

VATEL.

Attendez. (Il va à l'escalier des cuisines et crie :) Laridon ! où en est la première division ?

LARIDON, répondant de l'intérieur.

On est en mesure ; on n'attend plus que le signal.

VATEL, tirant sa montre.

Cinq heures et demie. (Revenant à l'escalier et criant :) Attention, messieurs, chacun à son poste ; aux fourneaux ! (On entend répéter dans l'intérieur des cuisines à différents intervalles : Aux fourneaux ! aux fourneaux !) et qu'on commence à dresser.

CANIVET.

C'est bien. Je me rends dans la salle à manger, où je vais tout disposer.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

VATEL, CÉSAR, toujours à son fourneau.

VATEL, regardant César.

Qui est-ce qui est là ? qui est-ce qui fricote encore quand j'ai ordonné qu'on dressât le dîner? Ah ! c'est toi, César ?

CÉSAR.

Oui, monsieur, je travaille.

VATEL.

Tu travailles ?

CÉSAR.

Ne faut-il pas que je fasse mon dîner. J'espère que la discipline n'ordonne pas que je meure de faim.

VATEL.

Ça ne va pas jusque-là.

CÉSAR.

Je travaille pour mon compte, puisque vous m'avez renvoyé; car vous m'avez renvoyé, mon père.

VATEL.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

CÉSAR.

Mon père, vous m'obligez à vous dire que ce n'est plus de votre ressort; mêlez-vous de votre dîner.

VATEL.

Quelque soufflé, des crêmes, des blancs-mangers, du marivaudage.

CÉSAR.

Je me lance dans la composition. Ceci est un plat de notre invention, à mademoiselle Manette et à moi.

VATEL.

Toujours mademoiselle Manette !

CÉSAR.

Mais, mon père...

VATEL.

Tais-toi, César.

LARIDON, entrant.

Monsieur, la première division est prête.

VATEL.

Vous dresserez cette capilotade, et vous la ferez mettre en ligne. Allons, messieurs de la seconde division !... Eh bien ! est-ce qu'on ne m'entend pas? J'y vais moi-même. La seconde division en avant!

(Il descend avec Laridon aux cuisines.)

SCÈNE XII.

CÉSAR, seul.

C'est ça ; voilà mon père qui triomphe. Il ne sait plus où donner de la tête ; c'est son bonheur. (Regardant du côté des cuisines.) Voilà-t-il des plats ! en voilà-t-il ! et ce n'est qu'une division. Ils ne pourront jamais manger tout cela ; tandis que nous, qui n'avons qu'un seul ragoût, et encore je n'en ai pas grande opinion. Dieu ! quelle idée !... un de plus, un de moins, ils ne s'en apercevront pas sur la quantité, et ça fera une fameuse surprise pour notre dîner. Personne ici, en avant la malice... c'est un tour de page... les pages et les marmitons ont toujours été pour la malice. (Il prend le plat que Vatel avait laissé sur la table.) On vient... je me sauve, et je reviens dans l'instant reprendre notre pudding.

(Il sort en courant par la porte à droite.)

SCÈNE XIII.

VATEL, LARIDON, arrivant des cuisines.

VATEL.

Laridon, vite mon habit !

LARIDON.

Le voici.

VATEL, ôte son tablier et sa veste, et passe un habit à la française.

Mon chapeau, mon épée !

LARIDON.

Voilà...

(Il la lui donne.)

VATEL.

Mon épée... (La regardant avant de la prendre.) l'épée de Vatel... du grand Vatel... l'héritage de mes pères.

(En ce moment tous les marmitons, portant chacun un plat, passent des cuisines dans l'intérieur des appartements, et défilent en silence.)

VATEL, les regardant.

Quelle activité ! et pourtant quel silence ! Dieu ! que ces préparatifs sont imposants ! le quart d'heure qui précède le combat est plus terrible que le combat lui-même. Allons, l'affaire va commencer; le sort en est jeté ! A la grâce de Dieu !... Quel état que le nôtre ! jamais un moment de repos, car on dîne tous les jours. Et comment la gloire nous récompense-t-elle ? le poëte du moins peut revivre dans ses vers, le peintre dans ses tableaux, le sculpteur dans ses statues; mais les chefs-d'œuvre du cuisinier, plus ils sont parfaits et moins il en reste, et notre gloire, fugitive comme l'appétit, n'a pour elle que la mémoire de l'estomac, plus ingrate encore que celle du cœur.

SCÈNE XIV.

VATEL, CANIVET; UN DOMESTIQUE.

CANIVET.

Eh bien! monsieur Vatel, qu'est-ce que vous faites là? Vous ne savez donc pas ce qui arrive?

VATEL.

Qu'y a-t-il donc?

CANIVET.

Apparemment que vous n'avez pas bien examiné votre menu.

VATEL.

Mon menu... si vous vouliez dire mon plan.

CANIVET.

Enfin, ce sera ce que vous voudrez; mais il manque un plat, et le service est incomplet.

VATEL.

Y pensez-vous? moi un service incomplet! un service borgne! c'est comme si vous disiez que M. Racine a fait des vers faux. Voyez plutôt mon brouillon, mon manuscrit.

CANIVET.

Il ne s'agit pas de cela; il manque un plat au centre, juste devant monseigneur.

VATEL.

Et cette capilotade que j'ai esquissée moi-même!

CANIVET.

Elle n'y est pas, et à quelque prix que ce soit, il nous faut un trente-deuxième plat.

VATEL.

Un trente-deuxième plat... mais non, c'est impossible. Monsieur Canivet, je vous en supplie, attendez un instant, et

prenez pitié de moi, ma tête n'y est plus; il faut qu'on m'ait trompé, qu'il y ait eu du désordre dans la marche, quelque fausse évolution. Je cours aux cuisines.

(Il sort tout effaré.)

SCÈNE XV.

CANIVET, LE DOMESTIQUE.

CANIVET.

Ce pauvre Vatel! il en perdra la raison, et il ne sait plus ce qu'il fait. Eh! mais... qu'est-ce que je vois là sur ce fourneau? (Il s'approche du fourneau de César.) Eh parbleu! voilà son trente-deuxième plat. (Au domestique.) Allons, Lafleur, un plat, vite. (Le domestique donne un grand plat; Canivet verse la casserole dans le plat.) Portez tout de suite, et placez-le en face de monseigneur, entendez-vous, et ne perdez pas de temps.

(Le domestique sort en portant un plat.)

SCÈNE XVI.

CANIVET, VATEL.

VATEL, accourant.

C'est fait de moi, je ne le trouve pas.

CANIVET.

Rassurez-vous, monsieur Vatel! il est retrouvé.

VATEL.

Ah! je respire!

CANIVET.

Il était là.

(Montrant le fourneau.)

VATEL.

Où là? sur le fourneau de César? et vous l'avez...

CANIVET.

Je l'ai envoyé.

VATEL.

O ciel! (A part.) Un ragoût de mademoiselle Manette!

CANIVET.

Qu'avez-vous donc?

VATEL.

Rien. Il vaut mieux que vous ignoriez toujours... (A part.) Un mets roturier sur la table de monseigneur! (Haut.) Allez, monsieur Canivet, je vous en conjure, empêchez...

CANIVET.

Impossible, c'est servi.

VATEL.

C'est servi! je suis perdu, déshonoré! Monsieur, je ne survivrai pas à un pareil affront.

CANIVET.

Allons donc, vous êtes fou.

VATEL.

Je connais le sang qui coule dans mes veines, et je sais ce qui me reste à faire; laissez-moi, monsieur Canivet.

CANIVET.

Mais, mon pauvre Vatel!...

VATEL.

Laissez-moi, vous dis-je, j'ai besoin d'être seul!...

CANIVET, en sortant.

En voilà un à qui l'amour de son art fera tourner la tête.

SCÈNE XVII.

VATEL, seul.

Oui, le dessein en est pris. Quand je récapitule mon existence depuis le premier chapitre jusqu'à la dernière page,

il n'y a plus qu'une manière d'en finir, pour que la fin réponde au commencement. J'étais jeune encore quand la révolution est venue renverser toutes les fortunes et toutes les tables; les premiers cuisiniers de Paris portèrent à l'étranger les trésors de la science et leurs plus belles inventions, la béchamelle s'était réfugiée en Allemagne, et la fricassée de poulet était passée en Angleterre. Je voulus du moins que la capilotade de volaille restât à la France, et dans un temps subversif de tout principe, la cuisine fut la seule qui, grâce à moi, conserva les saines doctrines. J'illustrai le Directoire, que je fis surnommer le *Lucullus* des gouvernements. — On ne parle plus de ses actions; on parle encore de ses dîners. Et c'est lorsque j'allais être proclamé *primus inter pares*, c'est dans ce moment qu'un revers imprévu vient détruire ma réputation, et ce n'est pas seulement dans ma patrie, c'est presque aux yeux de l'Europe que je vais recevoir un pareil affront, c'est en présence des ambassadeurs d'Espagne, de Suède, de Russie! Que diront les Suédois? Ah! cette journée-ci sera ma bataille de Pultawa! et j'y survivrais!... Non, mon aïeul m'a tracé mon devoir; et pour moins que cela, jadis! oui, je le vois, je l'entends; c'est lui qui me fait signe. (Otant son chapeau.) Vatel, mon aïeul, que veux-tu? tu m'appelles. Ne vous impatientez pas, mânes de mes aïeux, je suis à vous dans la minute.

(Il va pour détacher son épée de sa ceinture; en ce moment, on entend Laridon qui crie : Monsieur Vatel!)

SCÈNE XVIII.

VATEL, LARIDON.

LARIDON, dans l'intérieur.

Monsieur Vatel, monsieur Vatel! (Entrant et dans la plus grande joie.) Gloire à vous!

VATEL.

Gloire à moi?

LARIDON.

Oui, tous les convives sont dans l'enchantement. C'est surtout le dernier plat, celui qu'on avait mis devant monseigneur.

VATEL.

Quoi! le dernier?

LARIDON.

Il a ravi tous les suffrages... l'ambassadeur d'Angleterre y est revenu à trois fois.

VATEL.

Trois fois! ô noble lord!

LARIDON.

Il n'en reste plus! tout a été enlevé, et tout le monde prétend que c'est le véritable *pudding à la chipolata* que vous seul avez retrouvé.

VATEL, troublé.

Moi! il se pourrait! j'ai peine à comprendre mon mérite... oh! que la gloire est souvent inexplicable!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; CÉSAR, MANETTE.

CÉSAR, entrant avec Manette par la porte à droite.

Venez, venez, je l'ai laissé là sur le fourneau. Eh bien! où est-il donc?

MANETTE.

Il n'y est plus, notre gâteau.

VATEL.

Dieu! c'était son ouvrage! (A César, qui veut lui parler.) Mon fils, taisez-vous.

CÉSAR.

Que je me taise?

VATEL.

Vous saurez pourquoi.

CÉSAR.

Est-ce que vous consentez à notre mariage?

VATEL.

Non, sans doute. Mais taisez-vous, et ne déshonorez pas votre père.

CÉSAR.

Moi, mon père! le ciel me préserve. Qu'est-ce qu'il y a donc?

SCÈNE XX.

LES MÊMES; CANIVET, UN DOMESTIQUE, portant sur un grand plat une branche de laurier.

CANIVET.

Mon cher Vatel, j'accours vous rassurer. Votre modestie seule vous faisait douter du succès. Monseigneur est enchanté, et, détachant les lauriers d'un jambon de Mayence, il m'a chargé de vous les apporter.

VATEL, s'inclinant.

Quel honneur!

CANIVET.

Bien plus, l'ambassadeur de Danemark voulait vous prendre à son service. Il offrait même quarante mille francs, que monseigneur a refusés.

VATEL.

Je remercie monseigneur, il sait m'apprécier.

CANIVET.

Mais apprenant que vous aviez un fils, monsieur l'ambassadeur propose de l'emmener en Danemark, moyennant douze mille francs d'appointements.

VATEL.

Il se pourrait ! eh bien, César, qu'en dis-tu ?

CÉSAR.

Mon père, j'y songerai.

CANIVET.

L'ambassadeur n'y met qu'une seule condition, mon cher Vatel; il exige que, demain, chez lui, vous fassiez un pareil *pudding à la chipolata.*

VATEL, à part.

Ah ! mon Dieu !

MANETTE.

Quoi ! c'était...

CÉSAR.

Vous ne me disiez pas...

VATEL, à voix basse.

Silence, mon fils, point d'explication !

CÉSAR, de même.

Au contraire. C'est qu'il en faut : si Manette n'est pas ma femme, elle gardera sa recette, et adieu les honneurs.

VATEL, de même.

Tais-toi, et laisse agir ton père, le talent ennoblit tout à ses yeux, et où il y a du mérite il n'y a plus de préjugés. (Haut.) Viens, Manette; viens, ma fille.

MANETTE.

Quoi ! monsieur Vatel, vous consentez...

VATEL.

Oui, sans doute; (Bas.) mais dis-moi, avant tout, qu'as-tu ajouté tantôt à ce pudding ?

MANETTE, à voix basse.

Du macaroni, et de la purée de marron.

VATEL, de même.

C'est juste, voilà la transition, la liaison qui me manquait, et un pareil secret entre mes mains... (Haut.) Mon fils, elle

peut maintenant entrer dans la famille, elle apporte une assez belle dot.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; CUISINIERS et MARMITONS.

(Tous les cuisiniers et marmitons se placent au côté droit du théâtre, Vatel est sur le devant à gauche, et César à son côté.)

VATEL.

Messieurs, je vous présente le maître-d'hôtel de l'ambassadeur de Danemark. (Laridon se prosterne devant César, et lui baise la main.) Et toi, mon fils, mon cher César, rends-toi digne des hautes fonctions auxquelles tu es nommé. Tu vas dans un pays neuf, César; le Danemark est bien en arrière dans la science culinaire; c'est à toi d'y semer, d'y faire germer les bonnes doctrines : ne donne dans aucun excès; marche d'un pas ferme entre les doubles écueils de l'incuit et du trop cuit, sois sage dans les assaisonnements, sois modéré dans les épices, et surtout ne porte jamais le poivre jusqu'au fanatisme. Adieu, mon fils, encore une fois adieu. Embrasse-moi, César! n'oublie jamais que tu es du sang des Vatel; et, dans quelque situation que tu te trouves, aie toujours présentes devant les yeux la mort de ton aïeul et la vie de ton père.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR du Chœur des chasseurs. (*Robin des Bois.*)

VATEL, à César.

Mon cœur paternel
Te rend ses bonnes grâces;
Va suivre les traces
Du grand Vatel!

TOUS.

Son cœur paternel
Te rend ses bonnes grâces;

Va suivre les traces
Du grand Vatel!

MANETTE.

Il faut qu' tout l' monde vive;
Et quand ce couvert
A plus d'un convive
Ce soir est offert,
Qu'un bravo propice
Accueill' chaqu' service,
Pour que l'auteur puisse
Avoir son dessert.

TOUS.

Qu'un bravo propice
Accueill' chaqu' service,
Pour que l'auteur puisse
Avoir son dessert.

Tra, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la.



TABLE



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (1029, 10-7.)



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau (1025, 10-7.)



E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS, PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
EUGÈNE SCRIBE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION
DIVISÉE EN SIX SÉRIES

Formant environ cinquante volumes grand in-18 jésus.
Ces volumes paraissent successivement de mois en mois.
Chaque volume est vendu séparément :

Broché, 2 francs.
Relié, avec fers spéciaux, 2fr 75c, 3fr », 3fr 25c ou 3fr 50c.

PROSPECTUS

*Cette nouvelle édition des Œuvres d'*EUGÈNE SCRIBE, *édition définitive et seule complète, la première publiée depuis la mort de l'auteur, comprend, de plus que les éditions antérieures, tous les ouvrages qui n'ont jamais figuré dans aucune de ces précédentes éditions, ainsi que des œuvres diverses et inédites.*

Elle est divisée en six séries, ornée d'un portrait de l'auteur *et d'un* fac-simile de son écriture, *et elle sera complétée par différentes tables générales, présentant le classement de tous les ouvrages qui composent l'œuvre entière d'Eugène Scribe, soit par ordre chronologique ou alphabétique, soit par genre ou par théâtre, avec l'indication de tous les collaborateurs et compositeurs dont les noms sont associés à l'œuvre de l'auteur.*

Les éditeurs ont pensé que des vignettes spéciales, accompagnant chacune des œuvres, donneraient à cette édition un caractère plus élégant. Ils ont été heureusement secondés par le talent de dessinateur de M. E. Reybert, *architecte, qui a composé, à cet effet, pour chaque série, une suite de motifs gracieux d'ornements et d'attributs, formant tête de pages et culs-de-lampe, et rappelant ingénieusement les différents genres traités par Eugène Scribe.*

L'avertissement *que les éditeurs ont placé en tête de cette nouvelle édition indiquant suffisamment le but de l'importante publication qu'ils ont entreprise, nous nous bornerons à le reproduire ici, en le faisant suivre d'un* catalogue *détaillé indiquant, par série, les ouvrages qui sont compris dans chaque volume.*





AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

Eugène Scribe, né à Paris le 24 décembre 1791 et mort le 20 février 1861, a composé, seul ou en société, et fait représenter sur les divers théâtres de Paris, pendant une période de cinquante ans (de 1811 à 1861), plus de *quatre cents pièces*, dont trois cent cinquante au moins ont été imprimées isolément et dans différents recueils. Il a, en outre, publié, dans plusieurs journaux ou revues périodiques, des *Proverbes*, des *Nouvelles*, des *Romans*, etc.

Les principales éditions de ses Œuvres parues jusqu'en 1859 (il n'en a pas été publié depuis cette époque), bien que portant quelquefois le titre d'*Œuvres complètes*, n'étaient, en réalité, que des recueils d'*Œuvres choisies;* elles ne comprenaient d'ailleurs ni les proverbes, nouvelles et romans pu-

bliés depuis 1846, ni les pièces de théâtre représentées depuis 1852*.

Toutes ces éditions sont actuellement épuisées.

Au moment d'entreprendre une nouvelle publication des œuvres d'Eugène Scribe, ses éditeurs ont hésité sur le parti qu'il convenait de prendre pour mieux honorer sa mémoire.

Devaient-ils se contenter de publier des *Œuvres choisies*, composées seulement de ses ouvrages dramatiques ou autres, particulièrement consacrés par un long succès? Devaient-ils au contraire offrir au public des *Œuvres complètes*, c'est-à-dire la collection de toutes les productions de sa plume féconde?

C'est à ce dernier parti qu'ils ont cru devoir s'arrêter; car, ce qu'ils voulaient, c'était non-seulement remettre en lumière des ouvrages si longtemps

* Voici la liste de ces diverses éditions :

1° 1827-1842. — Aimé André. — *Théâtre complet.* — 24 vol. in-8°; 168 pièces, de 1812 à 1840.

2° 1840-1842. — Furne et Aimé André. — *Œuvres complètes.* — 5 vol. gr. in-8°, en 10 tomes, à 2 colonnes : 171 pièces, de 1812 à 1840.

3° 1845. — Firmin Didot. — *Œuvres choisies.* — 5 vol. in-12 : 54 pièces, de 1815 à 1840.

4° 1852-1854. — Lebigre-Duquesne. — *Œuvres complètes.* — 17 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes : 209 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

5° 1854-1859. — Vialat et Marescq. — *Œuvres illustrées.* — 12 vol. gr. in-8°, à 2 colonnes : 208 pièces, de 1812 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

6° 1855-1859. — Michel Lévy. — *Théâtre, Historiettes* et *Proverbes, Nouvelles* et *Romans.* — 25 vol. in-18 : 123 pièces, de 1817 à 1852; et Proverbes, Nouvelles et Romans, de 1829 à 1846.

et si justement applaudis ; c'était aussi, en réunissant l'œuvre entière de cet auteur, qui fut l'une des plus brillantes personnifications du théâtre contemporain, le montrer dans toute la puissance de son travail et sous tous les aspects de son talent ; c'était enfin faire connaître les véritables causes de tant de succès, causes si bien expliquées du reste dans les discours qui ont été prononcés à l'Académie française, lors de la réception de son successeur :

« Il y avait chez Scribe, — a dit M. Vitet*, —
« une faculté puissante et vraiment supérieure qui
« lui assurait et qui m'explique cette suprématie
« sur le théâtre de son temps. C'était un don d'in-
« vention dramatique que personne avant lui peut-
« être n'avait ainsi possédé : le don de découvrir
« à chaque pas, presque à propos de rien, des com-
« binaisons théâtrales d'un effet neuf et saisissant ;
« et de les découvrir, non pas en germe seulement
« ou à peine ébauchées, mais en relief, en action,
« et déjà sur la scène. Pendant le temps qu'il faut
« à ses confrères pour préparer un plan, il en achève
« plus de quatre ; et jamais il n'achète aux dépens de
« l'originalité cette fécondité prodigieuse. Ce n'est
« pas dans un moule banal que ses fictions sont
« jetées. S'il a ses secrets, ses méthodes, jamais il ne
« s'en sert de la même façon. Pas un de ses ouvrages
« qui n'ait au moins son grain de nouveauté...

Réponse de M. Vitet au discours prononcé par M. Octave Feuillet dans la séance du 26 mars 1863.

« Scribe avait le génie de l'invention dramatique. »

« ..... Un des arts les plus difficiles dans le do-
« maine de l'invention littéraire, — disait au-
« paravant M. Octave Feuillet*, — c'est celui de
« charmer l'imagination sans l'ébranler, de toucher
« le cœur sans le troubler, d'amuser les hommes
« sans les corrompre : ce fut l'art suprême de
« Scribe. »

Les éditeurs n'ont donc pas craint de publier les œuvres réellement complètes d'Eugène Scribe. En agissant ainsi, ils ont songé à procurer au lecteur des éléments plus nombreux d'observation et d'étude; ils ont voulu aussi répondre à cette curiosité qui s'attache volontiers aux plus fugitives productions d'un auteur célèbre. Et, quelque jugement que l'on porte sur certaines de ces œuvres dépouillées du prestige de la représentation ou de l'attrait de l'actualité, ils pensent qu'elles intéresseront encore les amateurs de l'art dramatique.

Tous les ouvrages compris dans la présente édition ont été revus et collationnés avec soin sur les manuscrits originaux ou sur les éditions primitives, dans le but de rectifier quelques erreurs et de réparer certaines omissions qui s'étaient successivement glissées dans les éditions postérieures.

Cette publication sera divisée en six séries distinctes, comprenant chacune, par ordre chronolo-

* Discours de réception de M. Octave Feuillet.

gique, les divers ouvrages classés d'après leur genre, savoir : — *Comédies* et *Drames*. — *Comédies-Vaudevilles*. — *Opéras* et *Ballets*. — *Opéras-comiques*. — *Proverbes*, *Nouvelles*, et *Romans*. — *Œuvres diverses* et *inédites*. — Cette dernière série se composera notamment de pièces de théâtre inédites, représentées ou non, de lettres, de discours, de chansons et d'autres opuscules en prose ou en vers.

Eugène Scribe aimait à associer au souvenir des principaux rôles de ses pièces les artistes qui s'étaient distingués dans leur interprétation, et qu'il considérait comme lui ayant apporté une part essentielle de collaboration. C'est pour se conformer à ce sentiment que les éditeurs ont rappelé, dans cette nouvelle édition, en regard du nom des personnages, celui des acteurs qui avaient créé les rôles.

La première édition des Œuvres d'Eugène Scribe portait, en tête, une *Dédicace à ses collaborateurs*. C'est également par cette dédicace que commence la présente édition. Elle exprime à la fois des sentiments si modestes de la part de son auteur et si flatteurs pour ceux qui les ont inspirés, que ce serait faire tort à l'un et aux autres que de ne pas la reproduire.

Enfin, on a fait suivre cette dédicace du *Discours de réception à l'Académie française*, prononcé par Eugène Scribe dans la séance du 28 janvier 1836, seule préface qu'il ait voulu mettre en tête des précédentes éditions de ses œuvres.

Les éditeurs pensent que la publication de cette œuvre considérable permettra de mieux apprécier encore cet homme d'esprit, cet homme de bien, qui « crut servir assez son pays en l'honorant*, » et dont on peut dire, à si juste titre, ce qu'il a dit lui-même de son confrère, ami et neveu J.-F. Bayard : — Il était du petit nombre de ceux qui, fiers du titre d'homme de lettres, n'en ont jamais voulu d'autre ; étranger à tous les partis, il n'a spéculé sur aucune révolution, il n'a flatté aucuns pouvoirs, même ceux qu'il aimait ! Il n'a sollicité ni honneurs, ni places, ni pensions ! il n'a rien demandé qu'à lui-même ! Il a dû à son talent et à son travail, son bonheur et son indépendance. — Il en fut de même, en effet, d'Eugène Scribe, qui dut aussi à son ***travail***, son ***bonheur*** et son ***indépendance***, ce que traduisait fidèlement sa devise : ***Indè fortuna et libertas***, — ***Indè liber et felix***.

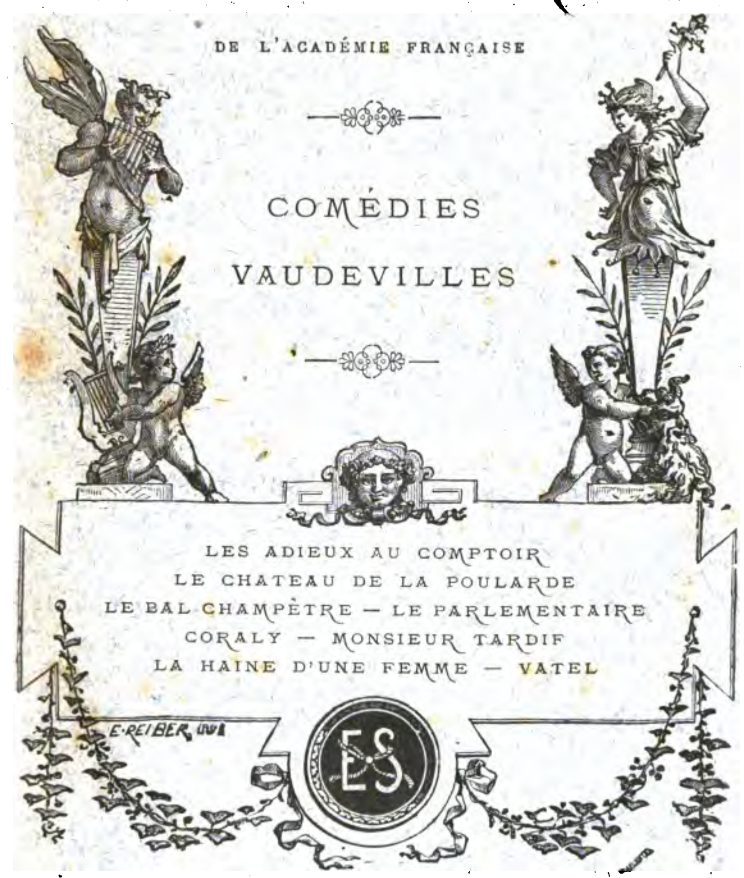
* Discours de réception de M. Octave Feuillet.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

II. — 13. 1877 22.



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau (Cl.) 1160, 9-7.

